10306

Palat. Lv 38 (3

L'AN DEUX MILLE QUATRE CENT QUARANTE.

TOME III.

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Réve s'il en fût jamais;

SUIVI

DE L'HOMME DE FER,

SONGE.

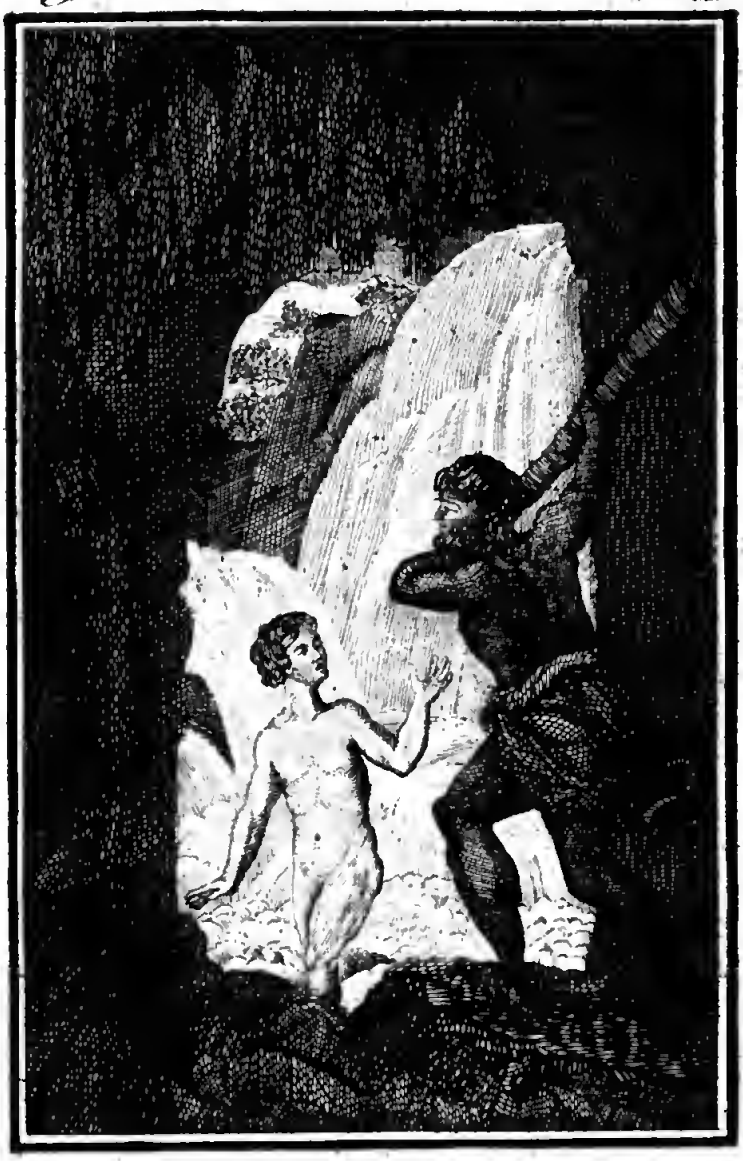
Le plaisir sans égal seroit de fonder la félicité publique.

Nouvelle Édition avec Figures.

TOME TROISIEME.

1787.

Digitized by Google



Plonge toi dans le Torrent

NAZ

L'AN
DEUX MILLE
QUATRE CENT QUARANTE.

Rêve s'il en fût jamais.

CHAPITRE LXIV.

Voyageurs.

CE peuple avoit inceſſamment une foule de jeunes gens inſtruits & choiſis avec ſévérité, qui voyageoient à leur gré; parce qu'il n'y a que la comparaiſon des objets pour juger des mœurs, de la religion & du gouvernement de ſon pays; parce que le préjugé de l'éducation ayant la grande force de l'habitude (celle que Paſcal nommoit une ſeconde nature), il faut reconnoître ſes erreurs, & rire le premier du ridicule de leurs uſages; ce qui ne manque point d'arriver, quand on rencontre des uſages *non moins extravagans*, ou doués de plus de ſageſſe.

Il faut (dit Montaigne) *frotter & limer notre cervelle contre celle d'autrui*; il ajoute: *Nous*

ſommes tous contraints & amoncelés en nous ; notre vue eſt raccourcie à la longueur de notre nez (*a*).

Le globe eſt ſi vaſte & notre terre natale ſi petite, que la chaîne immenſe des événemens nous reſte à parcourir. Auſſi ce peuple la parcouroit-il, & l'on cherchoit de tous côtés un rayon de lumiere à travers les ténebres qui environnent l'hiſtoire des premieres nations.

On faiſoit voyager des jeunes gens, mais ils étoient interrogés à leur retour par des hommes d'un âge mûr, dont l'œil pénétrant & juſte voyoit s'ils avoient menti, ou s'ils avoient péché par une négligence coupable.

La ſcience eſt par-tout, & toutes les ſciences ſont liées. Il n'y a rien d'inutile dans la ſérie des événemens & des choſes. Ces voyageurs alloient porter nos brebis, nos vaches, nos volailles & nos grains aux habitans de la nouvelle Zélande. Ils répandoient par-tout les bienfaits de nos climats. Mais il étoit défendu aux voyageurs de faire imprimer leurs voyages, de peur que l'eſprit de vanité & de menſonge, ne ſe gliſſât dans leurs livres. Ils en rendoient

(*a*) Le moyen le plus ſûr pour former un jeune homme, & lui donner des inſtructions qu'il goûte difficilement dans des livres, c'eſt de le faire voyager. Alors ſes yeux s'ouvrent malgré lui ; & s'il eſt né pour réfléchir, il compare les objets, il eſtime la différence du ſol & des hommes ; il eſt arraché à cette inertie qui nous ſaiſit dans les grandes villes, où nos yeux ſont accoutumés à voir avec habitude les objets les plus intéreſſans. Mais, ſous un ciel nouveau, les moindres détails attachent, & tous nos ſens frappés à la fois, ordonnent à notre ame de ſentir & de juger.

compte au gouvernement, & comme il n'y a point d'homme univerſel, chacun narroit ſimplement ce qu'il avoit vu, d'après ſes connoiſſances & ſes études ; rien de plus.

Montaigne a bien dit : *Je voudrois que chacun écrivit ce qu'il ſait & autant qu'il en ſait, mais pas plus. Tel peut avoir quelques particulieres ſciences ou expériences de la nature, d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne ſait, au reſte, que ce que chacun ſait ; il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la phyſique. De ce vice ſortent pluſieurs incommodités.*

Vos voyageurs (continua l'interlocuteur) avoient un ton vague, découſu, verbiageur, qui nous a fait douter de leur bonne foi ; & depuis nous avons vérifié en effet qu'ils avoient menti, ou qu'ils avoient dédaigné de parcourir les objets par laſſitude ou par ennui, ce qui revient bien au même.

Tel de votre temps avoit voyagé, ſi l'on veut, en Grece, en Egypte, en Sicile, &c. mais pour avoir touché le ſol de ces pays, il n'en avoit guere ſu davantage. Il avoit fait ſon livre moitié d'avance à Paris, avec tous les voyages antécédens. Il l'avoit achevé à ſon retour dans ſon cabinet, en feuilletant encore des livres. Ce miſérable charlataniſme ſautoit aux yeux par le vain étalage d'une érudition empruntée, par une foule de lacunes, par un ton deſcripteur & maladroitement poétique, par des obſervations iſolées, par je ne ſais quoi de menſonger, qui perçoit à travers ſes pages ; &

ſi l'on ne pouvoit pas conteſter abſolument à l'auteur d'avoir fait ſon voyage, on pouvoit ſuppoſer qu'il ne s'étoit pas donné la peine de voir, d'examiner, de tourner l'objet ſous toutes ſes faces, ou bien qu'il avoit été malade; car une foule de choſes inutiles qui abondent dans un voyage, ſont la preuve certaine, que le but principal a été manqué volontairement.

Nous diſtinguons parmi vos voyageurs *Chardin*, qui nous paroît le voyageur ſûr, véridique, exact, ſans prétentions & ſans phraſes, & ſur-tout celui qui ne paſſe rien ſous ſilence. La vérité tranſpire dans ſes narrations intéreſſantes, où le caractere de la fidélité eſt noblement empreint.

Nous avons encore la plus grande vénération pour *Pallas*, & ſur-tout pour le célebre *Cook*, qui ſe jeta dans des mers dangereuſes & inconnues, avec une audace généreuſe, propre à maîtriſer ſon équipage, & qui lui en impoſa par le caractere d'un homme vraiment ſupérieur au danger & ému de la noble ambition d'une grande découverte. Ce célebre marin s'eſt avancé juſqu'au 71e degré de latitude, & s'il n'a point trouvé de paſſage pour ſortir de cette mer par le nord, ſi cette découverte tardive nous eſt due à la ſuite des travaux les plus pénibles & des dangers les plus ſuſceptibles d'étonner le courage, la gloire n'en eſt pas moins demeurée à ce hardi navigateur, & nous avons fait dreſſer un obéliſque au lieu même où ce grand homme digne d'un meilleur ſort, trouva une fin tragique.

Nous avons ri plusieurs fois, nous vous l'avouons, de l'insolente impertinence avec laquelle plusieurs voyageurs avoient osé faire leurs livres sur la Grece, sur l'Égypte, sur la Sicile, &c. sur ces pays merveilleux qui exigent un homme, mais un homme qui ait des yeux pour voir, une ame pour sentir, & une imagination propre à embrasser ces rares monumens du génie.

La frénésie d'imprimer, maladie de votre temps, s'étoit emparée de tous ceux qui avoient pu louer quelques chevaux de poste & arpenter quelques lieues; la précipitation avec laquelle ils parloient des pays étrangers, leur ton leste, leur prononcé étoit la chose du monde la plus ridicule, & rien ne caractérisoit plus un fat, que cette prétention à distribuer ses jugemens sur un pays qu'on avoit traversé sans daigner s'instruire sur les lieux mêmes, & considérer les mœurs dont on devoit parler ensuite dans le quartier du palais royal. Les romans étoient bien au-dessus de ces voyages erronnés, insuffisans ou menteurs, qu'une foule d'étourdis publioient sans pudeur, au mépris de toute vérité & de toute décence.

Nous avons des voyageurs répandus sur tout le globe; car c'est là une belle conquête; & ils parcourent l'Inde de préférence. Ce n'est point l'envie d'augmenter leur fortune qui leur a fait entreprendre ce voyage; un motif plus désintéressé, plus noble les anime. Ils veulent acquérir de nouvelles connoissances; or ils pensent ne pouvoir mieux s'y prendre qu'en étudiant les mœurs des peuples policés de l'Asie. L'Inde fut

le berceau de toutes les ſciences, & il eſt reconnu aujourd'hui que l'Égypte a tiré des Indiens la plupart de ſes inſtitutions.

Nos voyageurs viſitent donc, dans le plus grand détail, ces heureuſes contrées où le premier d'entre les hommes rechercha la ſociété de ſon ſemblable, où il commença à connoître que le bonheur s'accroît par celui des autres. Ils nous font part de ces étonnantes loix qui n'ont point varié depuis leur origine. Ils nous émerveillent en nous parlant de l'union fraternelle qui regne parmi ces peuples. Jamais Indou n'a murmuré contre la Providence. Le premier homme qui commença par verſer le ſang de ſon ſemblable, n'habitoit point le pays des Gentoux. Nulle horde n'en eſt ſortie pour ravager la terre. C'eſt là que la nature a voulu conſerver ſon plus bel ouvrage, tel qu'il eſt ſorti de ſa bienfaiſante main. Leur liaiſon intime avec les Brames, leur donne lieu de connoître les loix d'une antique nation ; un des peuples de la terre qui puiſſe tirer avantage de ſes loix, parce qu'elles ont été vraiment faites pour lui, & qu'il ne s'eſt policé qu'avec elles.

Nous avons trouvé plus à apprendre à l'école des Gymnoſophiſtes, qu'à celle des Mandarins de la Chine. Certes, vous étiez trop prévenus en faveur des Chinois. Leur gouvernement étoit défectueux en bien des points. La forme de leur état politique prêtoit à des révolutions qui reſſembloient à un bouleverſement. Les vertus de ce peuple étoient preſque nulles, & il leur en a coûté, par la mal-adreſſe de leurs légiſla-

teurs qui, en voulant assurer la tranquillité de l'état au-dedans, n'y étoient parvenus qu'en diminuant les moyens de sûreté contre les attaques du dehors.

Ce qui a mérité le plus l'attention de nos voyageurs, c'est le Tartare. Nous nous sommes attachés à suivre les mœurs de cette belliqueuse nation, & pour en prendre une idée juste, nous sommes allés vivre avec eux dans leur propre pays, & nous les avons accompagnés long-temps dans leurs courses ; nous avons reconnu nos ancêtres à ne pas nous y méprendre.

Leurs idées régénerent les nôtres. Leurs vieilles coutumes font honte à ces coutumes nouvelles, flasques & bizarres, qu'on voudroit ériger en loix ; & toutes ces images fortes servent à perpétuer parmi nous les vertus patriotiques.

Nous sommes quelquefois un peu orgueilleux en suivant la marche de nos opérations antécédentes, en revisant les peines fructueuses que nous nous sommes données pour civiliser les hordes sauvages, pour montrer à ces derniers comment il falloit s'y prendre pour rendre fertile cette terre qu'ils se contentoient de fouler aux pieds ; nous avons pris plaisir à leur en distribuer les fruits, & nous nous réjouissons avec eux de leur félicité & de celle des siecles à venir.

Nos voyages ont osé embrasser toute la terre, & nos voyageurs chemin faisant, ont bien redressé votre Buffon. Jugez de quel amas d'idées nous avons enrichi le magasin de nos connois-

ſances. Mais l'idée ſur laquelle nous nous plaiſons à nous arrêter davantage, c'eſt lorſque nous nous figurons que ces nations éloignées pourront un jour s'acquitter envers nous des ſervices qu'elles en auront reçu. Quand l'eſpece humaine ſera tout-à-fait uſée chez nous, quand des fléaux inévitables, qui marchent à la ſuite d'un gouvernement lentement dégradé, auront altéré nos inſtitutions (car il faut hélas! que tout ſubiſſe la lime du temps); c'eſt alors que ces nations éloignées, ſenſibles à notre dégénération, viendront revivifier cette même terre qui leur aura envoyé les bienfaits de l'induſtrie & les grands avis de la légiſlation raiſonnée. Ces peuples reconnoiſſans nous reſtitueront tout ce qu'ils en auront reçu dans nos jours de gloire & de ſplendeur. Leurs vaiſſeaux à travers les mers immenſes nous porteront des hommes faits pour nous rendre le goût du travail. L'amour de la liberté, & toutes les vertus qui les accompagnent, réveillées par leur voix puiſſante, nous apprendront à nous eſtimer encore; grace à eux, nous n'oublierons point ce que nous avons été, ce que nous pouvons redevenir; & quels que ſoient les revers dont le temps charge les empires, nous aurons aſſez de vertu pour nous croire capables de faire en ces jours-là ce que nous avons fait autrefois.

Ainſi, quand un peuple généreux a ſu allumer pour autrui le flambeau de la liberté, ſi ce flambeau vient malheureuſement à s'éteindre chez lui, il le rallume par l'entremiſe d'une autre nation, fiere de s'acquitter d'un antique bienfait

& de rendre au monde un peuple qui n'a rien perdu, quand il n'a point ceſſé d'avoir bonne opinion de lui-même.

Nous nous faiſons des amis dans tous les coins du globe; ſûrs que ces bienfaits ſemés reviendront dans des temps de calamités ſur nos neveux qui pourront du moins prononcer un nom reſpecté de pluſieurs nations lointaines.

Nous n'épargnons pas nos vaiſſeaux pour ce grand objet; & ſi vous ſaviez de votre temps embarquer la guerre & dépenſer deux cents millions pour des opérations ſanglantes & deſtructives, nous ſavons, à moindres frais, porter des ſecours utiles & des bienfaits durables chez des peuples, qui ne nous voient arriver que pour baigner nos mains de larmes de joie & de reconnoiſſance (*b*).

(*b*) La chaiſe de poſte a enfanté dans l'Europe moderne une foule de voyageurs ſuperficiels, faiſant les importans, & qui en changeant de poſtillon & de chevaux, veulent caractériſer les mœurs & les gouvernemens. Ils ont tout vu d'un coup-d'œil, car ils ont le coup-d'œil ſupérieur. Ils voyagent pour imprimer à leur retour, c'eſt-à-dire, pour rendre, comme arbitres des nations, un arrêt ſolemnel qui les juge définitivement. Le voyageur le plus ſouvent s'eſt borné à traverſer quelques villes, à viſiter quelques aſſemblées; il remonte dans ſa chaiſe de poſte, & quand il a imprimé une relation précipitée, il ſe croira fait pour prononcer ſur les différentes légiſlations, & pour apprécier les mœurs les plus fugitives. Ce n'eſt pas toujours les François qui ſe montre auſſi inconſéquent; l'Anglois, l'Allemand & le Suiſſe ſont ſoumis à des préventions fortement exprimées dans ce qui émane de leur plume.

CHAPITRE LXV.

Schiſmes.

VOus ne connoiſſez point les ſchiſmes, peuple ſage, mais comment avez-vous fait pour les détruire radicalement ? comment avez-vous impoſé ſilence aux illuminés ? — En nous en moquant. Les ſchiſmes ſont inévitables dès que le gouvernement y donne une attention trop profonde ; ils naiſſent à la façon des partis, qui ne ſont rien ſi les princes ne les avouent pas. Dès que les ſouverains ſe mêlent de ces querelles religieuſes, elles s'enflamment, ſe fondent dans le gouvernement civil, & le troublent juſqu'en ſes fondemens.

Toute autorité ſpirituelle ne vit & ne ſubſiſte qu'à la faveur de la temporelle. Que celle-ci ne prête point une baſe un peu large, l'autorité pontificale n'aura plus que ce degré de pouvoir où elle n'eſt pas funeſte.

Prenez la queſtion la plus ridicule, paroiſſez écouter des théologiens, & bientôt l'un de ces ergoteurs croyant que l'univers l'écoute, ne voudra pas céder à l'autre ; l'on verra à la fois pluſieurs chefs de ſecte. Le ſeul moyen de ramener la paix, c'eſt de ne point arrêter ſon attention ſur des objets, qui ſe fondant en derniere analyſe dans une métaphyſique obſcure, donnent gain de cauſe à tous ceux qui veulent crier *victoire*.

Nous agiſſons de même envers les hardis charlatans, quand ils ſe rencontrent par hazard. Nous les laiſſons dire & faire, perſuadés qu'ils trahiront bientôt & leur impéritie & leur impertinente audace. Si l'on s'oppoſoit à leur doctrine, quelque ridicule qu'elle fût, ils crieroient *à la perſécution.* Nous les livrons tout entiers aux regards du public, qui ne tarde guere à en faire juſtice. Le public eſt déſabuſé par lui-même; ce qui eſt la meilleure maniere de le guérir radicalement. Le charlatan confondu ſe ſauve juſqu'à ce qu'il en vienne un autre qui conſente à encourir le même affront. Ils ſont rares, parce qu'ils ſont épuiſés & qu'une ſottiſe nouvelle eſt toujours modelée ſur une ſottiſe ancienne. Le ſimple rapprochement excite la bonne humeur des plaiſans, auxquels nous avons remis la fonction de cenſeurs publics ſur ces délires, quelquefois inévitables, de la tête humaine; vous ſavez qu'elle concilie tout.

Nous ne mettons pas un frein au ridicule que veut ſe donner tel homme, parce que quand il débute nous ne ſavons pas encore ſi c'eſt la ſageſſe ou la folie qui va parler par ſa bouche; nous le laiſſons dire, parce que *c'eſt ſon droit naturel,* mais bientôt nos rieurs à l'œil perçant, l'environnent, & *à l'œuvre on connoît l'ouvrier.*

CHAPITRE LXVI.

Mythologie.

AVec quel plaiſir profond je vis que ce peuple avoit abandonné les traces uſées de cette mythologie antique & ſuperficielle, remplie de contradictions ſi étrangeres à l'eſprit philoſophique, & qui n'offroit que des points obſcurs, obſcenes ou inutiles, à débrouiller.

Tous ces dieux de la fable, protocole éternel des poëtes, des peintres & des pédans de college, n'exiſtoient plus chez un peuple, qui trouvoit dans la nature un merveilleux aſſez varié, aſſez inſtructif, ſans adopter les caprices bizarres de l'imagination poétique, c'eſt-à-dire, des idées folles ou découſues, & ſur-tout trop menſongeres pour propager les faits & les vérités importantes.

En effet, ôtez quelques images agréables, la mythologie n'offre plus que des points ténébreux, des figures giganteſques, des métamorphoſes extravagantes. Le ravallement perpétuel de la Divinité, & les conſéquences en étoient trop contraires à la raiſon, pour que cet amas indigeſte de figures incohérentes, ne tombât point dans le mépris, qu'elles méritoient depuis long-temps.

Nous avons chaſſé (me dit mon interlocuteur, qui comme vous le ſavez, lecteur, n'abandonnoit jamais mon oreille gauche, je vous

le dis une fois pour toutes), nous avons chaſſé tous les dieux de la fable; mais nous avons retenu l'*allégorie*; parce qu'elle eſt ingénieuſe, qu'elle éguiſe l'eſprit, & qu'elle donne plus de force & d'expreſſion à une ſeule & belle penſée. Mais nous ne permettons pas l'*allégorie* dans un tableau hiſtorique. C'étoit bien le goût le plus faux qui avoit déterminé votre M. Cochin à placer cette miſérable poétique dans des ſujets nationaux. Car tout intérêt ceſſe quand le peintre met ſes conceptions futiles à côté de la vérité majeſtueuſe des faits, qui diſparoiſſent ſous ces ornemens menteurs ou fatigans. Nous ne demandons pas au peintre les emblêmes qu'enfante ſon cerveau; ce qui donne à la peinture une phyſionomie énigmatique. Il ne peut nous toucher que par la juſte expreſſion du moment même, & nous exigeons qu'il place ſon expreſſion, & le caractere de ſon perſonnage, dans le regard & dans l'attitude, & non dans des attributs qui reſſemblent à des hiéroglyphes.

CHAPITRE LXVII.

De la grande Loi domeſtique.

NOus avons dit, je crois, qu'un grand vice des mœurs anciennes étoit dans la légiſlation. Elle s'étoit trompée évidemment en voulant que la femme, dépendante par la nature, par ſon ſexe, par ſa foibleſſe, rivaliſât pour ainſi dire avec l'homme. En accordant à l'épouſe des

droits égaux à ceux du mari, la loi métamorphoſoit la maiſon domeſtique en un ſéjour de conteſtation. La ſubordination étant rompue, que reſtoit-il à un époux? Trouvera-t-il une compagne chérie, une ſociété douce & ſûre, un caractere liant & aimable dans une femme qui devient ſon égal & qui peut oublier impunément l'honneur, la décence & la modeſtie, ſans que le mari ait d'autre recours, que des plaintes dans les tribunaux? ſcandale qui déſunit les cœurs ſans les rapprocher.

Que de manieres une femme pouvoit bleſſer ſon mari, ſans que celui-ci pût ſe plaindre!

Il eſt de la nature éternelle des choſes, qu'un ſexe ſoit ſubordonné à l'autre. Vouloir les mettre de niveau, c'eſt les oppoſer entr'eux. C'eſt folie, c'eſt extravagance, c'eſt imprévoyance des diſcordes que l'égalité doit amener; il faut dans l'union conjugale que l'un commande & que l'autre obéiſſe. Point de milieu. Or pour ce, nous avons renouvellé la loi néceſſaire de la répudiation. Tout mari mécontent répudie ſa femme; car c'eſt à celle-ci à lui plaire, à immoler ſes caprices, à mettre enfin ſa force dans la douceur, dans l'amabilité & dans les graces de ſon ſexe.

Quoi de plus honteux & ridicule, que de voir une femme braver ſon mari dans ſes foyers, troubler la paix domeſtique, & le malheureux époux ne pouvoir ſe ſéparer de cette furie, qu'après avoir expoſé ſon malheur & ſon opprobre devant les tribunaux. Ici le légiſlateur étoit en oppoſition avec lui-même.

Une loi ſage & profonde avoit décidé, que

l'*enfant né* pendant le mariage appartenoit au pere, à moins que l'adultere ne fût prouvé. Cette loi arrêta une foule de plaintes déſordonnées, & ſa ſageſſe ſe manifeſta dans ſon exécution; mais il falloit en même temps, pour que cette loi ne tombât point dans une contradiction manifeſte, que la loi eût accordé un plein pouvoir au mari, & qu'on ne l'obligeât point à garder chez lui une femme altiere, inſolente ou impudique.

La répudiation, en vigueur chez les Romains & chez d'autres peuples ſenſés, auroit dû faire le pendant de cette loi fameuſe & juſte: *Pater is eſt quem nuptiæ demonſtrant.* L'égalité abſolue entre époux étoit une grave erreur de légiſlation & la ſource des plus grands déſordres. Le légiſlateur n'avoit pas ſenti que l'inconſéquence, l'eſprit de diſſipation, naturel aux femmes, leur feroient bientôt regarder leurs devoirs comme un fardeau, & le reſpect pour le mari comme une ſottiſe. Delà le tableau du mariage dans vos anciennes mœurs, offroit les choſes les plus ridicules. Une femme qu'on avoit fécondée, & qui étoit inſolente, qui étoit partout, excepté chez elle, qui faiſoit une dépenſe effroyable en bijoux, en robes, en modes; & dès que le mari ſe permettoit quelques remontrances, on le tournoit en dériſion, en faiſant ſonner haut les droits d'égalité, ce qui en d'autres termes ſignifioient qu'on étoit maîtreſſe à la maiſon & faite pour ne recevoir aucune loi maritale. Quelle pauvre figure faiſoit alors le chef de la maiſon, n'ayant aucune autorité & obligé de recourir à un tribunal pour mettre la paix chez lui!

La défunion des époux venoit donc de la faute du légiſlateur qui n'avoit pas mis un frein au ſexe né pour en recevoir un, & qui pouſſe ſes vices à toute extrêmité quand il n'a plus de barriere.

Le mari eſt redevenu ce qu'il étoit dans l'ordre de la nature, & ce qu'il devoit être pour la ſubordination, l'ordre & la paix des foyers domeſtiques, un maitre, un juge abſolu. Le mari répudie toute femme qui n'a pas ſu le déſarmer ou lui plaire ; parce qu'il nourrit, qu'il habille cette femme, qu'il lui fait des enfans, qu'il nourrit & qu'il habille auſſi ; & que conſéquemment l'obéiſſance lui eſt due ſans aucune reſtriction, afin que le repos habite ſes foyers.

Si cela vous paroît rigoureux, ſachez que la réforme eſt venue à la ſuite de la corruption des mœurs & du luxe effréné des femmes ; de la déſunion ſcandaleuſe qui éclatoit entre la plupart des époux, & qui tendoit à propager le célibat. L'intérêt de l'état exigeoit que la légiſlation prît un moyen déciſif. Les loix extrêmes ſont le remède aux maux extrêmes. Mais en promulguant cette loi *réformatrice*, nous n'avons pas voulu que les femmes apportaſſent de dot à leurs maris; parce que voilà ce qui les enorgueilliſſoit, parce que telle étoit la ſource fatale de tous les inconvéniens du mariage.

La fille riche s'imaginoit que la vertu, la décence, la douceur, la modeſtie, étoient des mots vuides de ſens. Le ſoin de ſa parure l'occupoit uniquement ; ſa mere ſouvent lui répétoit qu'elle étoit une riche héritiere, & qu'avec ce titre on devoit ſe moquer d'un époux.

La fille d'un artiſan dans ſa claſſe obſcure, ſe conduiſoit en petit dans ſon ménage, comme la ducheſſe ſe conduiſoit en grand dans ſon hôtel; & avec vingt mille francs de dot (comme tout eſt relatif) elle dédaignoit les occupations de ſon état; elle vouloit prouver à ſon mari que ces vingt mille francs la mettoient bien au-deſſus de lui, & pour tout dire la licencioient.

Un mari parmi nous prend ſa femme *nue* avec tous ſes charmes, & c'eſt à elle de captiver le cœur de ſon époux. Le mari eſt ſeul chargé de l'éducation & de la nourriture de ſes enfans, mais en récompenſe il eſt maître abſolu chez lui. Une voix dure ou acariâtre ne vient point troubler ſon repos, ni fatiguer ſa tête occupée d'affaires graves. La nature a donné à la femme de quoi exercer ſon empire quand elle ne voudra point l'outre-paſſer. Le mari eſt reſpecté comme il doit l'être, & n'eſt plus réduit à être le témoin muet des ridicules, des ſots propos & de la licence des jeunes éventés qu'accueille ſon épouſe.

Tous ces abus naiſſoient de la dot qu'apportoient les filles en ſe mariant. Mais lorſque le mari eut le droit de les renvoyer nues ainſi qu'il les avoit priſes, avec un ſimple dédommagement, les femmes enchaînées par cette loi, & craignant en outre de perdre l'eſtime publique, ſont rentrées dans les vertus de leur ſexe : riches de leurs agrémens, n'étant plus recherchées par un vil intérêt, elles ont attendu de leurs qualités aimables & perfectionnées, cette force irréſiſtible que la beauté donne & que la modeſtie confirme. Elles peuvent obtenir aujourd'hui de leur

époux vivant, plusieurs dons, & pendant leur mariage ; ce qui est bien contraire à vos loix gothiques, car à qui donnera-t-on si ce n'est à une femme douce & vertueuse qui a su se concilier le cœur de son époux ?

Vos souverains ne prenoient-ils pas leurs épouses sans dot ? Ainsi la patrie l'ordonnoit. L'intérêt de la patrie, cette loi salutaire est descendue chez les particuliers ; il faut que les femmes apportent à leurs maris une dot bien plus précieuse que l'or ; des vertus, des talens, de la douceur.

Une fille n'est plus recherchée par ces hommes vils qui n'aiment que son or ; la beauté qui a en partage les graces, la figure & le caractere moral, n'est plus exposée à languir & à se dessécher sans époux par l'avarice des hommes.

Le mari de son côté se livre sans crainte au penchant de la nature, & ne redoute plus une nombreuse postérité ; parce qu'avec une éducation simple & modeste, il dote éminemment ses filles, qu'on vient lui demander avec les larmes de l'amour, & qu'il accorde aux soupirans sans payer les plaisirs de ses gendres.

Tout mari doit nourrir sa femme, & pour peu que celle-ci le seconde, la famille prospere. Aussi l'autorité paternelle de votre temps, presque sans ressort, a-t-elle repris toute sa dignité ; & ne voyoit-on pas de votre temps des enfans riches du bien de leur mere, insulter à leur pere, appauvri par la plus douloureuse des pertes ?

Un triste & cruel célibat ne retient plus dans ses chaînes glacées une foule d'aimables & inté-

reſſantes créatures. Toutes ont droit d'aſpirer à la main du plus riche. Eſt-ce que les talens agréables & utiles, le charme de la converſation, la douceur du caractere, la ſageſſe de l'économie (qui eſt la premiere de toutes les richeſſes) ne dédommagent pas bien avantageuſement un mari du défaut de dot?

Ses ſoins ſont payés par un attachement & une eſtime inaltérables. Car à moins que de rencontrer un monſtre, une femme fait toujours reconnoître à un homme ſes torts, quand elle y met la vérité du ſentiment & ſur-tout la décence.

Permis aux filles de ne point ſe marier, mais l'improbation publique les environne; & comme elles n'ont aucunes valables excuſes, elles laiſſeroient ſoupçonner un défaut de caractere, & ce célibat deviendroit déshonorant.

Les peuples anciens ne donnoient point de dot aux filles, & la maiſon conjugale étoit chez eux l'aſyle des vertus. L'autorité du chef n'étoit pas bafouée. Point d'autre moyen pour ſéduire les hommes que la noble décence qui ſied ſi bien à la beauté, & qui commande le reſpect. La révolution qu'opéra parmi nous la nouvelle loi, fut ſalutaire. Tout changea de face dans l'ordre domeſtique. Tout fut remis à ſa place. Les hommes choiſirent leurs femmes par eſtime & par inclination pour elles, témoins des avantages de l'hymen, & ſûrs de ne pas rencontrer une ennemie dans une femme, mais bien plutôt une compagne douce & attentive. Tous les citoyens abjurerent le célibat, & nous voyons tous

les jours, qu'une perſonne moins jolie plaît davantage qu'une plus belle; & que les graces, d'ailleurs ſi préférables à la beauté, embelliſſent juſqu'à la laideur. Ainſi un bonheur mutuel réſulte de cette nouvelle loi, que tout ſollicitoit dans la dégradation de nos mœurs & de l'autorité maritale, ſource de l'autorité paternelle. Aujourd'hui il s'éleve ſans peine de nouvelles générations auſſi nombreuſes que vertueuſes, qui font la gloire de leurs parens & la force de l'état.

Il n'y a plus, d'après cette loi qui parut d'abord rigoureuſe, mais dont on eut bientôt reconnu l'excellence, il n'y a plus de méſalliance, mot odieux parmi des citoyens ſoumis aux mêmes loix, & l'on n'entend plus retentir dans les tribunaux le récit de ces ſcandales domeſtiques, qui ſont étouffés par le chef à l'inſtant de leur naiſſance. Enfin des goûts diſpendieux & futiles n'éloignent plus les femmes de leur maiſon & de leur mari.

CHAPITRE LXVIII (a).

Les Gazettes.

REntré dans le premier ſallon, je vis ſur la table de larges feuilles de papier, deux fois plus

(a) Les débats des Européens pour ne rien changer à la face de l'Europe, ont une couleur bien uniforme, pour ne pas dire attriſtante. Ces guerres longues & ſanglantes pour quelques poſſeſſions incertaines, n'ont fait changer

longues que les gazettes angloiſes. Je me jetai précipitamment ſur ces feuilles imprimées. Je reconnus qu'elles portoient pour titre : Nou-

---

de ſituation à aucun peuple. Les limites des états ſont à-peu-près les mêmes. Le vainqueur après dix campagnes reſſemble au vaincu. L'affoibliſſement eſt général.

On dit, ruinons notre voiſin ; pourvu que j'aie un écu de ſix livres au-deſſus de lui, je m'eſtimerai vainqueur. O la belle victoire ! C'eſt comme ſi l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaiſir de reſter en chemiſe en le voyant tout nu. Notre politique moderne eſt quelquefois ſi déraiſonnable, qu'on a peine à croire ce que l'on voit.

Quand lirons-nous dans les gazettes des événemens capables d'intéreſſer la curioſité ? Avec quel plaiſir j'apprendrois la découverte d'un peuple policé caché dans l'Amérique ſeptentrionale, & qui offriroit ſubitement, à nos regards étonnés, des arts qu'il auroit découvert auſſi de ſon côté.

Quel étonnement pour nous autres Européens, qui nous croyons les plus avancés dans les ſciences & les arts, ſi nous allions trouver des peuples qui nous ſurpaſſeroient en bonheur comme en connoiſſances; des peuples faits pour changer ſubitement nos idées, & les plus fortement imprimées dans notre cerveau. Les voyages dans la mer du ſud ont déja fait rêver les moraliſtes. Que d'objets de comparaiſon ! Quelle foule d'inſtruction & de lumiere !

L'hiſtoire de ce peuple iſolé ſeroit plus propre à être obſervée, que celle de tous les peuples connus, anciens & modernes. Abſolument ſéparé du reſte de l'univers, tout chez lui parleroit au philoſophe ; mais il n'y a que le temps qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes tranſcendantes.

On a tenté la découverte du paſſage par le nord aux Indes orientales & occidentales. On a ſuppoſé que Copenhague ſeroit le lieu de l'armement & du départ. Le capitaine Cook a tourné le pôle ; mais on ne nous a pas parlé d'un peuple ſitué depuis les 45e juſqu'au 52e degré de latitude nord, & depuis les 260e de longitude juſqu'au 255e. On dit que là eſt un pays riche, dont les uſtenſiles les plus ordinaires ſont en argent : ce pays confine aux mers du Japon.

velles publiques & particulieres. Comme à chaque page rien n'égaloit ma ſurpriſe & mon étonnement, tout décidé que j'étois à ne plus m'étonner, je vais tranſcrire les articles qui m'ont le plus frappé, ſelon que ma mémoire pourra toutefois me les repréſenter (*b*).

De Pékin, le...

On a donné devant l'empereur la premiere repréſentation de *Cinna*, tragédie françoiſe. La clémence d'Auguſte, la beauté, la fierté des caracteres ont fait une grande impreſſion ſur toute l'aſſemblée.

Oh! dis-je à mon voiſin, voilà un gazetier bien imprudent, bien menteur! Liſez.... Mais me répondit-il avec ſang-froid, rien n'eſt plus certain. J'ai bien vu jouer à Pékin l'*Orphelin de la Chine*. Apprenez que je ſuis mandarin & que j'aime les lettres, autant que la juſtice. J'ai traverſé le Canal-Royal (*c*). Je ſuis arrivé

(*b*) Tandis que nous paſſons comme l'ombre ſur cette terre, tout a ſa marche autour de nous : la nature épuiſe les ſiecles pour l'accompliſſement de ſes loix ; il faut des milliers d'années à ce torrent pour percer ce rocher & cette montagne; une lente ſucceſſion fait graviter l'Océan, ſur telle plage ; la mémoire des anciens embraſemens eſt éteinte ; nous dormons ſur des volcans qui jadis vomiſſoient la flamme.

(*c*) Le Canal-Royal coupe la Chine du midi au ſeptentrion dans un eſpace de ſix cents lieues. Il ſe joint à des lacs, à des rivieres, &c. Cet empire eſt rempli de ces canaux utiles, dont pluſieurs ont dix lieues en droite ligne : ils ſervent à l'approviſionnement de la plupart des villes & bourgs. Les ponts ont une hardieſſe & une magnificence

ici en près de quatre mois ; encore me ſuis-je amuſé en route. J'étois curieux de voir ce fameux Paris dont on parloit tant, afin de m'inſtruire de mille choſes qu'il faut abſolument voir ſur les lieux pour les bien apprécier. La langue françoiſe eſt commune à Pékin depuis deux cents ans, & à mon retour j'emporterai pluſieurs bons livres que je traduirai. — Monſieur le mandarin ! vous n'avez donc plus votre langue hiéroglyphique, & vous avez abrogé cette loi ſinguliere qui défendoit à chacun de vous de mettre le pied hors de l'empire ? — Il a bien fallu changer notre langue & adopter des caracteres plus ſimples, dès que nous avons voulu faire connoiſſance avec vous. Cela n'étoit pas plus difficile que d'apprendre l'algebre & les mathématiques. Notre empereur a caſſé cette loi antique, parce qu'il a jugé fort raiſonnablement, que vous ne reſſembliez pas tous à ces prêtres que nous avions nommés des *demi-diables*, à cauſe qu'ils vouloient allumer juſques parmi nous le flambeau de leur diſcorde. Si l'époque m'eſt préſente, une connoiſſance plus étroite & plus intime s'eſt faite à l'occaſion de pluſieurs planches de cuivre que vous avez gravées. Cet art étoit nouveau pour nous, & il fut ſinguliérement admiré. Depuis nous

ſupérieures à tout ce que l'Europe offre de merveilleux en ce genre. Et nous, petits, foibles & meſquins dans tous nos monumens publics, nous n'employons notre induſtrie, nos inſtrumens & nos rares connoiſſances, qu'à orner des choſes de pure vanité & à dreſſer de magnifiques bagatelles. Preſque tous les chef-d'œuvres de nos arts ne ſont que des jouets d'enfans.

vous avons preſque égalés. — Ah ! j'y ſuis. Les deſſins de ces planches repréſentoient des batailles : ils nous furent envoyés par cet empereur-poëte, auquel Voltaire adreſſa une jolie épître ; & notre roi ayant chargé de leur exécution ſes meilleurs artiſtes, en a fait préſent au *roi charmant de la Chine.* — Juſtement : eh bien ! depuis ce temps la communication s'eſt établie, & de proche en proche les ſciences ont volé d'un pays à un autre, comme des lettres de change. Les opinions d'un ſeul homme ſont devenues celles de l'univers. C'eſt l'imprimerie, cette auguſte invention, qui a propagé la lumiere. Les tyrans de la raiſon humaine, avec leurs cent bras, n'ont pu arrêter ſon cours invincible. Rien n'a été plus rapide que cette commotion ſalutaire, donnée au monde moral par le ſoleil des arts : il a tout inondé d'un éclat vif, pur & durable.

Le bâton ne regne plus à la Chine ; & les mandarins ne ſont plus des eſpeces de préfets de college. Le petit peuple n'eſt plus lâche & frippon, parce qu'on a tout fait pour lui élever l'ame : de honteux châtimens ne le courbent plus dans l'aviliſſement : il a reçu des notions d'honneur. Nous vénérons toujours Confutzée, preſque contemporain de votre Socrate ; qui, comme lui, ne ſubtiliſa pas ſur le principe des êtres, mais ſe contenta de publier que rien ne lui eſt caché, & qu'il punira le vice, comme il récompenſera la vertu. Notre Confutzée eut même un avantage ſur le Sage de la Grece. Il n'abattit point avec audace ces préjugés reli-

gieux qui, faute d'appuis plus nobles, ſervent de baſe à la morale des peuples. Il attendit patiemment que, ſans bruit & ſans effort, la vérité ſe fît jour par elle-même. Enfin, c'eſt lui qui a prouvé qu'un monarque devoit néceſſairement être un philoſophe pour bien régir ſes états. Notre empereur conduit toujours la charrue, mais ce n'eſt point une vaine cérémonie ou un acte d'oſtentation puérile....

Combattu par le deſir de lire & d'écouter tout à la fois, je prêtois l'oreille d'un côté, & mon œil, non moins avide, parcouroit de l'autre les pages de cette étonnante gazette. Mon ame étoit comme partagée en deux fonctions contraires.... Voici ce que je liſois.

De Jedo, capitale du Japon, le....

Le deſcendant du grand Taïco qui a fait du Daïri une idole impuiſſante & révérée, vient de faire traduire l'*Eſprit des Loix*, & le *Traité des Délits & des Peines!*

On a promené dans toutes les rues le vénérable Amida, mais perſonne ne s'eſt fait écraſer ſous les roues de ſon char.

On entre librement au Japon, & chacun y profite avidement des arts étrangers. Le ſuicide n'eſt plus une vertu parmi ce peuple; il a remarqué que c'étoit l'ouvrage du déſeſpoir ou d'une inſenſibilité folle & coupable.

De Perſe, le....

Le roi de Perſe a dîné avec ſes freres, leſquels ont de très-beaux yeux. Ils l'aident dans le gouvernement de l'empire. Leur principale fonction eſt de lui lire les dépêches. Les livres ſacrés de Zoroaſtre & le Sadder ſont toujours lus & reſpectés; mais il n'eſt plus queſtion ni d'Omar ni d'Ali.

Du Mexique.

De la ville de Mexico, le....

Cette ville acheve de reprendre ſon ancienne ſplendeur ſous l'auguſte domination des princes deſcendans du fameux Montézume. Notre empereur, à ſon avénement au trône, a fait reconſtruire le palais, tel qu'il étoit du temps de ſes peres. Les Indiens ne vont plus ſans linge & nus pieds. On a dreſſé au milieu de la principale place une ſtatue de Gatimotzin étendu ſur des charbons ardens; au bas ſont écrits ces mots: *Et moi, ſuis-je ſur un lit de roſes?*

» Expliquez-moi ceci, dis-je au mandarin. Comment! eſt-il défendu de nommer cet empire la nouvelle Eſpagne « ? Le mandarin me répondit :

Lorſque le vengeur du Nouveau-Monde eût chaſſé les tyrans (Mahomet & Céſar fondus enſemble n'auroient point encore approché de cet homme étonnant) ce vengeur formidable ſe

contenta d'être légiſlateur. Il dépoſa le glaive pour montrer aux nations le code ſacré des loix. Vous n'avez point d'idée d'un pareil génie. Sa voix éloquente ſembloit celle d'un dieu, deſcendu ſur la terre. L'Amérique fut partagée en deux empires. L'empereur de l'Amérique ſeptentrionale réunit le Mexique, le Canada, les Antilles, la Jamaïque, St-Domingue. L'empereur de l'Amérique méridionale eut le Pérou, le Paraguay, le Chili, la terre Magellanique, le pays des Amazones. Mais chacun de ces royaumes eut un monarque particulier, ſoumis lui-même à une loi générale; à-peu-près comme de votre temps on voyoit le floriſſant empire d'Allemagne diviſé en pluſieurs ſouverainetés, qui toutefois ne faiſoient qu'un corps ſous un ſeul chef.

Ainſi le ſang de Montézume, long-temps obſcur & caché, eſt remonté ſur le trône. Tous ces monarques ſont des rois patriotes, qui n'ont pour objet que de maintenir la liberté publique. Ce grand homme, ce fameux légiſlateur, ce negre en qui la nature épuiſa ſon génie, leur a ſoufflé à tous ſon ame grande & vertueuſe. Ces vaſtes états repoſent & fructifient dans une concorde parfaite; ouvrage tardif, mais infaillible de la raiſon. Les fureurs de l'ancien monde, ces guerres puériles & cruelles, l'inutilité de tant de ſang répandu, la honte de l'avoir verſé; enfin, les ſottiſes des ambitieux pleinement démontrées, ont ſuffiſamment inſtruit le nouveau continent à faire de la paix l'auguſte dieu de leurs contrées. Aujourd'hui la guerre déshonoreroit

un état, comme le vol déshonore un particulier.... Je continuois & d'écouter & de lire...

DU PARAGUAY.

De la ville de l'Assomption, le ...

On a donné une grande fête en mémoire de l'abolition de l'esclavage honteux où étoit réduite la nation sous l'empire despotique des Jésuites; & depuis six siecles l'on regarde comme un bienfait de la Providence d'avoir détruit ces loups-renards dans leur dernier asyle. Mais en même temps la nation qui n'est point ingrate, avoue qu'elle a été arrachée à la misere, formée à l'agriculture & aux arts par ces mêmes Jésuites. Heureux s'ils se fussent bornés à nous instruire & à nous donner les loix saintes de la morale!

De Saint-Domingue, le....

Ce fut un grand bien pour l'espece humaine que l'ancienne guerre des colonies. Les loix des états nouveaux de l'Amérique n'auront pas l'inconvénient de nos loix d'Europe. Formées d'après les idées saines & nouvelles, la tolérance qui enchaîne le fanatisme, le plus grand fléau de l'humanité, régnera sur ces terres fécondes. Les colonies Françoises & Espagnoles, voyant la liberté à leurs portes, s'empresseront à partager les bienfaits qu'elle répand: le contre-coup se fera sentir en Allemagne. Tous ces peuples,

courbés encore ſous les débris du gouvernement féodal, iront ſe fondre en Amérique: ils diront à leurs petits tyrans: nous fuyons, parce que nous ne pouvons nous marier ſans votre volonté, & mourir à dix lieues de l'endroit de notre naiſſance, ſans que vous ne vous empariez de nos biens, parce que nous ne pouvons tuer un lievre ſans être traités comme homicides: nous fuyons, parce que nous ſommes ſerfs, & que nous ne voulons plus ſupporter de pareilles abominations, émanées des ſiecles barbares. Les vaiſſeaux nous porteront ſur une terre libre, où nous jouirons de tous les droits de l'homme, droits éclaircis par de ſages bienfaiteurs, & qui, fondés ſur la nature & l'égalité, reſtituent à l'homme ſa dignité & ſa force. Le code de l'homme en ſociété, formé dans la tête des philoſophes, ſe réaliſera ſous ce beau ciel, & les noms de Dieu & de liberté, préſideront à tous les actes de légiſlation.

On dira que les colonies ſe ſont ſoulevées pour un mince ſujet; d'accord: le fer de la guerre civile eſt ſorti trop tôt du fourreau; mais c'étoient les conſéquences qui devenoient affreuſes, & c'eſt ce qui fait voir la ſageſſe de ces peuples qui ont arrêté le deſpotiſme dès le premier pas. Le monarque Anglois, & la nation aſſemblée, n'ayant pas voulu redreſſer ces griefs, le glaive de la guerre civile a étincelé:

Si le ciel la permet, c'eſt pour la liberté.

Autant la guerre de peuple à peuple eſt extravagante, autant la guerre civile eſt quelquefois

néceſſaire, parce qu'elle ſeule peut rétablir les principes conſtitutifs.

Les Américains ont donc été éclairés dans leur démarche courageuſe. Si dans tout autre pays, au premier acte de violence, émané du pouvoir arbitraire, la nation ſe fût ſoulevée, le motif auroit paru léger pour l'exiſtence ou la liberté d'un ſeul homme. Cependant on eût arrêté le deſpotiſme, ſoit atroce, ſoit aviliſſant: le coup qui frappoit un citoyen n'étoit pas un acte indifférent.

On auroit pu accuſer les Américains de précipitation; mais ils ont triomphé, & la politique n'aura rien à leur reprocher. République de plus ſur la terre, aſyle vaſte ouvert à l'homme, ſes plaines immenſes & fertiles ſeront fécondées; grand événement qui a eu une influence prodigieuſe ſur le globe. C'eſt une Europe nouvelle qui va, ornée de tous les arts, ſe placer dans ces déſerts que le ſoleil parcouroit pour n'éclairer que des terres incultes (*d*).

(*d*) Qu'il ſeroit à ſouhaiter que de nouveaux miſſionnaires allaſſent prêcher des mœurs plus douces à ces peuples ſauvages, perdus dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale. Ils apprendroient à l'Américain à renoncer à l'uſage ridicule de comprimer la tête de ſes enfans, afin de la faire reſſembler au ſoleil ou à la lune, de percer ſes narines pour y ſuſpendre des ornemens, de ſe fendre la levre ſupérieure, & de la garnir de dents, afin de ſe faire une ſeconde bouche; d'adorer le tonnerre, de hurler à l'aſpect d'une éclipſe, de laiſſer cueillir la premiere fleur de la beauté par les prêtres.

Apprenons à l'Américain à cultiver la terre; à faire diſparoître ſes vaſtes forêts qui ſuffiſent à peine à ſa ſubſiſ-

De Philadelphie, capitale de Penſilvanie.

Ce coin de la terre, où l'humanité, la foi, la liberté, la concorde, l'égalité ſe ſont réfugiées depuis huit cents années, eſt couvert des cités les plus belles, les plus floriſſantes. La vertu a fait

---

tance, & qui nourriront un peuple infiniment plus nombreux dès que ce peuple ſera cultivateur.

Apprenons à l'Américain que les peuplades ſauvages s'entredétruiſent les unes les autres, ou ſont exterminées par les animaux carnaciers : que trop ſemblables aux plantes, le ſauvage dépend abſolument du climat, au-lieu que l'homme civiliſé corrige par ſes inſtitutions les influences pernicieuſes du ciel ſous lequel il reſpire. Apprenons-lui que ſans l'art de tirer parti de la perfectibilité de l'eſpece humaine, le plus beau naturel ne produit qu'un homme vulgaire.

Ah ! ſi quelque nouvel Amphion réuniſſoit ces hordes iſolées ennemies & barbares, & leur apprenoit à goûter les douceurs de la paix ; ſi quelque nouveau Cadmus, abandonnant ſa terre natale, alloit jeter dans ces régions les fondemens d'une ville policée ; ſi quelque nouveau Minos donnoit à ces peuplades des loix équitables ; ſi quelque nouveau Triptolême apprenoit à ces peuples à cultiver la terre. Si quelque nouvel Orphée ajoutoit à la culture, aux arts utiles, la connoiſſance des beaux-arts, alors le Nouveau-Monde offriroit une génération d'hommes qui releveroit la dignité de l'eſpece humaine, & nous pourrions nous applaudir de la découverte de l'Amérique.

Une belle conquête que nous offre encore l'Amérique, ce ſont ſes plantes. Un nouveau Tournefort y découvriroit des ſimples d'une vertu merveilleuſe. Ces peuples ſauvages bornent toute leur médecine à la connoiſſance des plantes. L'expérience prouve qu'une foule de végétaux que nous foulons aux pieds, ſont admirables. L'un eſt un contre-poiſon ſûr contre la morſure des ſerpens, l'autre a la propriété d'étancher le ſang des bleſſures, & de réunir les nerfs & les vaiſſeaux coupés.

ici plus que le courage n'a opéré chez les autres peuples ; & ces généreux Quakers (e), les plus

(e) Le desir & le sentiment de la liberté est dans le cœur de tous les hommes, & cependant l'esclavage remonte à l'origine des sociétés. C'est l'inégalité des forces qui l'a produit ; les foibles donnant leur travail à l'homme fort & puissant, lui donnerent aussi leurs personnes ; & celui-ci enrichi par cette propriété, sentit que pour la conserver, il devoit prendre soin de ses esclaves. Le maître bon, eut des serviteurs fideles ; le maitre dur, des forçats prêts à se révolter. On établit des peines séverescontre les esclaves, & cette sévérité est la preuve que l'esclavage est injuste. Jamais dans les relations sociales le foible n'a cherché à nuire au fort que lorsqu'il en a été opprimé.

La dureté engendre ce crime : un vil propriétaire de quelques cannes de sucre, en Amérique, renferme son negre dans une caze étroite, l'expose presque nu aux rayons brûlans du soleil & à l'humidité dangereuse des nuits ; le fait travailler au-delà de ses forces & lui donne à regret une chétive nourriture ; il le frappe comme une bête de somme & croit avoir étouffé en lui jusqu'au sentiment de ses maux. Le barbare se trompe : l'esclave obéissant & passif en apparence, nourrit dans son cœur l'espoir de la vengeance, il en combine les moyens & se réjouit déja de voir bientôt son tyran mort ou plus malheureux que lui. Il est affermi d'avance contre ces tortures, on ne peut lui ôter que sa misérable vie, & il croit qu'il en recommencera une très-heureuse dans son pays. Soutenu par cette espérance il prépare secrétement les poisons dont il veut se servir : il ne frémit point de donner la mort à sa femme, à ses enfans, pourvu qu'il approche par degrés de la vie odieuse de son oppresseur : quand il l'a frappé d'un trait inévitable & sûr, il trouve alors une douceur secrete à mourir, & voit d'un œil tranquille les flammes qui vont le dévorer.

De son côté la négresse prête à devenir mere, c'est-à-dire, à donner un esclave de plus à son maître inhumain, renonce aux plus doux sentimens de la nature, elle avale le suc des plantes venimeuses, &, au risque de sa propre vie, détruit le fruit de ses amours.

Cependant l'homme blanc qui cause tant de maux, ren-

vertueux des hommes ; en offrant au monde le ſpectacle d'un peuple de freres, ont ſervi de modele aux cœurs qu'ils ont attendris. On ſait qu'ils ſont en poſſeſſion, depuis leur origine, de

---

fermé dans ſon habitation, tremble intérieurement ; car il ne peut ſe diſſimuler qu'il eſt haï & n'a de droits que la force. Les murmures étouffés de ſes eſclaves retentiſſent dans ſon cœur ; plus de repos pour lui ; ſes jouiſſances ſont empoiſonnées par la crainte ; il recueille ſans contentement les riches productions d'un ſol fertile ; il accumule des richeſſes, mais il n'eſt point heureux.

Lorſque les Eſpagnols dévaſtoient le Mexique & le Pérou, le vertueux *Las-Caſas*, pour empêcher l'Indien de périr ſous le poids des fers, imagina d'en rejeter le fardeau ſur les Africains. Protecteur de l'Indien, il ne vit dans l'Afrique que des hommes qu'on pouvoit faire priſonniers de guerre. Que la vertu eſt bornée dans ſes effets! Le généreux défenſeur de l'Amérique eſt la premiere cauſe des malheurs de l'Afrique. C'eſt depuis lui que les peres ont vendu leurs enfans, & les enfans leurs peres, & que ces negres ont appris à aller à la chaſſe de leurs compatriotes comme ils alloient auparavant à celle des tigres & des lions.

On prétend que dans les montagnes & les forêts de la *Terre-Ferme*, dans la partie nord-eſt de l'Amérique méridionale, refuge des negres qui ſe ſauvent des établiſſemens du continent & des iſles voiſines, ſe forme une race nombreuſe de vengeurs, qui n'ayant que leur vie à perdre, eſſayeront à leur tour leurs forces ſur leurs tyrans. Nourris dans la haine des Européens, animés par le courage que donne le déſeſpoir, ils repréſentent pour leurs ancêtres & pour eux-mêmes ; ils ont à punir & les ſupplices qu'ont ſubi leurs peres & ceux qui les attendent s'ils ſuccombent. Cette guerre ſera cruelle, elle ne finira que par l'extinction de l'une ou l'autre race, & les blancs, vainqueurs dans les trois parties du monde, verroient ici le terme de leur ſupériorité.

On a voulu trouver dans la politique actuelle de l'Europe des raiſons qui juſtifient l'eſclavage ; on a même eſſayé de prouver qu'il étoit néceſſaire. Eh bien, ſuppoſons

donner à l'univers mille exemples de générosité & de bienfaiſance. On ſait qu'ils furent les premiers qui donnerent la liberté aux negres, & qui refuſerent de verſer le ſang des hommes, & qui aient regardé la guerre comme une extravagance imbécille & barbare. Ce ſont eux qui ont détrompé les nations, victimes miſérables des débats de leurs rois. On publiera inceſſamment le recueil annuel où ſont conſignées les vertus pratiques qui mettent à leurs loix le ſceau de la perfection.

De Maroc, le ...

On a découvert une comete qui s'avance vers le ſoleil. C'eſt la trois cent cinquante-unieme qu'on remarque depuis que cet obſervatoire eſt

que ces raiſons ſont juſtes, & adoptons-en les conſéquences, on aura des eſclaves pour cultiver les terres : mais ne peut-on rendre leur ſort ſupportable ? faut-il que la dureté, la tyrannie continuelle ſoient l'effet de l'anneau de fer qui les lie ? L'habitant amolli par la chaleur du climat, livré à toutes ſes paſſions, ne connoît que les châtimens & la rigueur pour contenir les negres qui le ſervent. Indigné de ce ſpectacle, le philoſophe tourne ſes regards vers l'heureuſe Penſylvanie. Là, le negre traité en homme, accoutumé peu-à-peu à un travail qui n'excede pas ſes forces, devient un domeſtique utile, fidele, & reſte attaché à ſon maître. Ce maître pourvoit à tous ſes beſoins, le protege, & n'a pas beſoin de l'opprimer. Des loix ſages ſoutiennent dans ces contrées des mœurs douces. Sages Philadelphiens ! vous n'avez rien à craindre de la vengeance que prépare l'Afrique, vous n'êtes pas des Européens, vous êtes des hommes.

Si les Quakers de la Penſylvanie ont affranchi les negres ; ſi le maître comme l'eſclave, les colonies comme la métropole, y trouvent leur avantage, les rois de l'Eu-

fondé. Les obſervations faites dans l'intérieur de l'Afrique correſpondent parfaitement aux nôtres.

On a puni de mort un habitant qui avoit frappé un François ; conformément à l'ordonnance du ſouverain, qui veut que tout étranger ſoit regardé comme un frere qui vient viſiter ſes meilleurs amis.

De Siam, le ...

Notre navigation fait les plus étonnans progrès. On a lancé en mer ſix vaiſſeaux à trois ponts : ils ſont deſtinés pour des courſes lointaines.

Notre roi ſe fait voir à tous ceux qui deſirent enviſager ſon auguſte phyſionomie : il n'eſt point

---

rope, avec un morceau de cire empreint de leur image bienfaiſante, ne pourroient-ils pas acquérir de nouveaux ſujets ? Alors les vaſtes landes de ces régions incultes ſeroient défrichées par des bras citoyens.

Et ſi le planteur affranchiſſoit lui-même ſes eſclaves, il ne ſeroit plus un tyran, qu'entoure un peuple malheureux, ce ſeroit un pere. Si les denrées qu'il cultive lui dévenoient plus cheres, il les vendroit davantage. Eh ! le conſommateur, jouet des propriétaires, des négocians, n'eſt-il pas fait à ces augmentations ? Il faudroit, dit-on, un accord de toutes les nations. Les rois qui font tant d'accords, n'en feront-ils jamais un ſemblable ? Plût au ciel qu'ils fiſſent cet accord, alors l'Afrique compteroit chaque année près de cent mille malheureux de moins.

Si le ciel forme un Spartacus ſur les bords de la Gambie, un Oénomaüs ſur les rives du Sénégal, que deviendront nos colonies ? ſauront-elles les vaincre ? Le negre briſera ſes fers, avant que l'Européen ait l'honneur de les briſer lui-même.

de monarque plus affable, ſur-tout lorſqu'il ſe rend à la pagode du grand Som-mona-codom.

L'éléphant blanc eſt à la ménagerie, & n'eſt plus qu'un objet de curioſité, parce qu'il eſt parfaitement dreſſé au manege.

De la côte de Malabar, le...

La veuve de ***, belle, jeune & dans tout l'éclat de ſon âge, a pleuré ſincérement la mort de ſon mari qu'on a brûlé tout ſeul ; & après avoir porté le deuil encore plus dans le cœur que ſur ſes habits, elle s'eſt remariée à un jeune homme qu'elle a aimé tout auſſi tendrement. Ce nouveau lien la rend plus chere & plus reſpectable à ſes concitoyens.

De la terre Magellanique, le...

Les vingt iſles fortunées qui vivoient ſans ſe connoître dans toute l'innocence & le bonheur du premier âge, viennent de ſe réunir. Elles forment maintenant une aſſociation vraiment fraternelle & réciproquement utile.

De la terre de Papous (f), le...

En avançant dans cette cinquieme partie du monde, les découvertes de jour en jour deviennent plus vaſtes, plus intéreſſantes : on eſt

(f) La terre de Papous eſt ſituée à 4000 lieues de Paris.

ſurpris à chaque pas de ſa richeſſe, de ſa fertilité, des peuples nombreux qui y vivent en paix. Ils peuvent dédaigner nos arts. Le moral y eſt encore plus étonnant que le phyſique. Le ſoleil, en éclairant ces terres immenſes, plus grandes que l'Aſie & l'Afrique, n'y apperçoit pas un ſeul infortuné ; tandis que notre Europe, ſi petite, ſi chétive & toujours diviſée, a preſque durci ſon ſol d'oſſemens humains.

De l'iſle de Taïti, dans la mer du ſud, le...

Lorſque M. de Bougainvilles découvrit cette iſle fortunée, où régnoient les mœurs de l'âge d'or, il ne manqua pas de prendre poſſeſſion de cette iſle au nom de ſon maître. Il s'embarqua enſuite & ramena un Taïtien, qui en 1770 fixa pendant huit jours la curioſité de Paris. On ne ſavoit pas alors qu'un François ému de la beauté du climat, de la candeur de ſes habitans, & plus encore des malheurs qui attendoient ce peuple innocent, s'étoit caché pendant que ſes camarades s'embarquoient. A peine les vaiſſeaux furent-ils éloignés, qu'il ſe préſenta à la nation ; il l'aſſembla dans une vaſte plaine, & lui tint ce langage.

» C'eſt parmi vous qne je veux reſter pour » mon bonheur & pour le vôtre. Recevez-moi » comme un de vos freres. Vous allez voir que » je le ſuis, car je prétends vous ſauver du plus » affreux déſaſtre. O peuple heureux, qui vivez » dans la ſimplicité de la nature ! ſavez-vous quels

» malheurs vous menacent ? Ces étrangers ſi
» polis que vous avez reçus, que vous avez
» comblé de préſens & de careſſes, que je trahis
» en ce moment, ſi c'eſt les trahir que de pré-
» venir la ruine d'un peuple vertueux ; ces
» étrangers, mes compatriotes, vont bientôt
» revenir & ameneront avec eux tous les fléaux
» qui affligent les autres contrées. Ils vous fe-
» ront connoître des poiſons & des maux que
» vous ignorez. Ils vous apporteront des fers,
» & dans leur cruel raiſonnement, ils voudront
» vous prouver encore que c'eſt pour votre
» plus grand bien. Voyez cette pyramide éle-
» vée, elle atteſte déja que cette terre eſt dans
» leur dépendance, comme marquée dans l'em-
» pire d'un ſouverain que vous ne connoiſſez
» pas même de nom. Vous êtes tous déſignés
» pour recevoir des loix nouvelles. On fouillera
» votre ſol ; on dépouillera vos arbres fruitiers ;
» on ſaiſira vos perſonnes. Cette égalité pré-
» cieuſe qui regne parmi vous, ſera détruite.
» Peut-être le ſang humain arroſera ces fleurs
» qui ſe courbent ſous le poids de vos inno-
» centes careſſes. L'amour eſt le dieu de cette
» iſle. Elle eſt conſacrée, pour ainſi dire, à ſon
» culte. La haine & la vengeance prendront ſa
» place. Vous ignorez juſqu'à l'uſage des armes;
» on vous apprendra ce que c'eſt que la guerre,
» le meurtre & l'eſclavage..... «

A ces mots ce peuple pâlit & demeura conſter-
né. C'eſt ainſi qu'une troupe d'enfans, qu'on
interrompt dans leurs aimables jeux, palpitent
d'effroi, lorſqu'une voix ſévere leur annonce la

fin du monde & fait entrer dans leur jeune cerveau l'idée des calamités qu'ils ne ſoupçonnoient pas.

L'orateur reprit : » Peuples que j'aime & » qui m'avez attendri ! il eſt un moyen de vous » conſerver heureux & libre. Que tout étranger » qui débarquera ſur cette rive fortunée ſoit » immolé au bonheur du pays. L'arrêt eſt cruel : » mais l'amour de vos enfans & de votre poſté- » rité doit vous faire chérir cette barbarie. Vous » frémiriez bien plus ſi je vous annonçois les » horreurs que les Européens ont exercées » contre des peuples qui, comme vous, avoient » la foibleſſe & l'innocence pour partage. Ga- » rantiſſez-vous de l'air contagieux qui ſort de » leur bouche. Tout, juſqu'à leur ſourire, eſt » le ſignal des infortunes dont ils méditent de » vous accabler «.

Les chefs de la nation s'aſſemblerent, & d'une voix unanime décernerent l'autorité à ce François qui ſe rendoit le bienfaiteur de toute la nation, en la préſervant des plus horribles calamités. La loi de mort contre tout étranger fut portée & exécutée avec une rigueur vertueuſe & patriotique, comme elle fut exécutée jadis dans la Tauride, peut-être chez un peuple, ſelon les apparences, auſſi innocent, mais jaloux de rompre toute communication avec des peuples ingénieux, mais en même temps tyranniques & cruels.

On apprend que cette loi vient d'être abolie, parce que pluſieurs expériences réitérées ont prouvé que l'Europe n'eſt plus l'ennemie des

quatre autres parties du monde ; qu'elle n'attente point à la liberté paiſible des nations qui ſont loin d'elle ; qu'elle n'eſt plus jalouſe à l'excès du deſpotiſme honteux de ſes ſouverains ; qu'elle ambitionne des amis, & non des eſclaves ; que ſes vaiſſeaux vont chercher des exemples de mœurs ſimples & vraies, & non de viles richeſſes, &c. &c. &c.

De Pétersbourg, le...

Le plus beau de tous les titres eſt celui de légiſlateur. Un ſouverain eſt preſque un dieu pour une nation lorſqu'il lui donne des loix ſages & conſtantes. On répete encore avec tranſport le nom de l'auguſte Catherine II : on ne s'entretient plus de ſes conquêtes & de ſes triomphes ; on parle de ſes loix. Son ambition fut de diſſiper les ténebres de l'ignorance, de ſubſtituer à des coutumes barbares des loix dictées par l'humanité. Plus heureuſe, plus grande que Pierre le Grand, parce qu'elle fut plus humaine, elle s'appliqua, malgré tant d'exemples contraires, à faire de ſon peuple un peuple heureux & floriſſant. Il le fut, malgré les orages publics & domeſtiques qui bâtirent ſon trône & l'ébranlerent. Son courage a ſu raffermir une couronne que l'univers ſe plaiſoit à voir ſur ſon front. Il faut remonter dans l'antiquité la plus reculée, pour rencontrer un légiſlateur qui ait eu autant de dignité & de profondeur. — Les fers qui chargeoient le laboureur

ont été briſés : il a levé la tête & s'eſt vu avec joie au rang des hommes. L'artiſan du luxe a ceſſé de voir ſa profeſſion plus lucrative & plus honorable. Le génie de l'humanité a dit à tout le nord : *Hommes ! ſoyez libres ; & ſouvenez-vous, races futures, que c'eſt à une femme que vous devez ce que vous êtes.*

Selon le dernier dénombrement des habitans de toutes les Ruſſies, le relevé monte à quarante-cinq millions d'hommes. On n'en comptoit que quatorze en 1769. Mais la ſageſſe du légiſlateur, ſon code humain, le trône de ſes ſucceſſeurs ſolidement affermi, parce qu'ils furent généreux & populaires ; tout a rendu la population égale à l'étendue de cet empire, plus vaſte que celui des Romains, que celui d'Alexandre. La conſtitution du gouvernement n'eſt cependant plus militaire. Le ſouverain ne ſe dit plus *Autocrate* ; & l'univers, en général, eſt trop éclairé pour admettre cette forme odieuſe (*g*).

De Varſovie, le...

L'anarchie la plus abſurde, la plus outrageante aux droits de l'homme né libre, la plus accablante pour le peuple, ne trouble plus la

(*g*) Qui eut dit, il y a quatre-vingts ans, qu'on porteroit à Pétersbourg nos modes, nos perruques, nos brochures, nos opéra-comiques, auroit paſſé à coup ſûr pour extravagant. Il faut conſentir paiſiblement à paſſer pour fou, lorſqu'on a quelque idée qui ſurpaſſe l'horizon des idées vulgaires. Tout en Europe tend à une révolution ſoudaine.

Pologne. L'auguſte Catherine II a jadis merveilleuſement influé ſur les affaires de ce royaume ; & l'on ſe ſouvient avec reconnoiſſance, que c'eſt elle qui a rendu au payſan ſa liberté perſonnelle & la propriété de ſes biens.

Le roi de Pologne eſt décédé à ſix heures du ſoir, & ſon fils eſt paiſiblement monté ſur le trône le même jour ; il a reçu à cet effet l'hommage de tous les nobles Palatins.

De Conſtantinople, le...

Ce fut un grand bonheur pour le monde, lorſque le Turc, au XVIIIe ſiecle, fut chaſſé de l'Europe. Tout ami du genre humain a applaudi à la chûte de cet empire funeſte, où le monſtre du deſpotiſme étoit careſſé par d'infames bachas, qui ne ſe proſternoient devant lui que pour le ſurpaſſer dans ſes épouvantables vexations. Le fils, long-temps exilé, rentra dans l'héritage de ſes peres, non humilié, mais triomphant, mais robuſte & en état de le cultiver. Les uſurpateurs du trône des Conſtantins diſparurent dans la boue de leurs antiques marais ; & ces barrieres que la ſuperſtition & la tyrannie, ſon inſéparable & affreux collegue, avoient miſes aux arts & à la raiſon, depuis les rives de la Save & du Danube juſques ſur les bords de l'ancien Tanaïs, furent briſées par un peuple du nord avec la main de fer qui les ſoutenoit. La philoſophie reparut dans ſon premier ſanctuaire, & la patrie des Thémiſtocles & des Mil-

tiades embraſſa de nouveau la ſtatue de la liberté. Elle s'éleva auſſi fiere & auſſi grande que ſous les beaux jours où elle brilloit avec tant d'éclat. Elle s'étendit dans ſon ancien domaine ; & l'on ne vit plus un Sardanapale, dormant du ſommeil de la barbarie entre un viſir & un cordeau, tandis que ſes vaſtes états languiſſans & dépouillés étoient plongés dans le ſommeil de la mort.

Le ſouffle vivifiant de la liberté les anime aujourd'hui. C'eſt un eſprit créateur qui opere des prodiges inconnus aux nations eſclaves. Les états du grand-ſeigneur furent d'abord le partage de ſes voiſins ; mais deux ſiecles après ils ont formé une république que le commerce rend floriſſante & formidable.

On a donné un bal maſqué où étoit jadis le ſerrail. On y a ſervi les vins les plus exquis & toutes ſortes de rafraîchiſſemens, avec une profuſion qui ne déroboit rien à l'extrême délicateſſe. Le lendemain on a repréſenté la tragédie de *Mahomet* dans la ſalle de ſpectacle, bâtie ſur les débris de l'ancienne moſquée dite Sainte-Sophie.

De Rome (*h*), *le* ...

L'empereur d'Italie a reçu au Capitole la

(*h*) Que le nom de Rome eſt exécrable à mon oreille ! Que cette ville a été funeſte à l'univers ! Que depuis ſa fondation, dûe à une poignée de brigands, elle a été fidelle à ſes premiers inſtituteurs ! Où trouver une ambition plus ardente, plus profonde, plus inhumaine ? Elle a étendu les chaînes de l'oppreſſion ſur l'univers connu. Ni

visite de l'évêque de Rome, qui lui a porté très-respectueusement les vœux qu'il adresse au ciel pour la conservation de ses jours & la prospérité

---

la force, ni la valeur, ni les vertus les plus héroïques n'ont préservé les nations de l'esclavage. Quel démon présidoit à ses conquêtes & précipitoit le vol de ses aigles ! O funeste république ! Quel monstrueux despotisme eut de si détestables effets ! O Rome, que je te hais ! Quel peuple, que celui qui alloit par le monde détruisant la liberté de l'homme & qui a fini par abattre la sienne ! Quel peuple, que celui qui, environné de tous les arts, goûtoit le spectacle des gladiateurs, fixoit un œil curieux sur un infortuné dont le sang s'échappoit en bouillonnant, qui exigeoit encore que cette victime, en repoussant la terreur de la mort, mentit à la nature à son dernier moment, en paroissant flatté des applaudissemens que formoient un million de mains barbares ! Quel peuple, que celui qui, après avoir été injuste dominateur de l'univers, souffrit, sans murmurer, que tant d'empereurs tournassent le couteau dans ses propres flancs, & qui manifesta une servitude aussi lâche que sa tyrannie avoit été orgueilleuse ! C'étoit peu : la superstition la plus absurde, la plus ridicule devoit s'asseoir à son tour sur le trône de ces despotes ; elle devoit avoir pour ministres l'ignorance & la barbarie. Après avoir égorgé au nom de la patrie, on égorgea au nom de Dieu. Pour la premiere fois le sang coula pour les intérêts chimériques du ciel : chose inouie & dont le monde n'avoit point encore eu d'exemples. Rome fut le gouffre empesté d'où s'exhalerent ces fatales opinions qui diviserent les hommes & les armerent l'un contre l'autre pour des fantômes. Bientôt elle engendra, sous le nom de pontifes, qui se disent vicaires de Dieu, les monstres les plus odieux. Comparés à des tigres qui portoient les clefs & la tiare, les Caligulas, les Nérons, les Domitiens ne sont plus que des méchans ordinaires. Les peuples, comme frappés d'une massue pétrifique, végetent mille ans sous une théocratie despotique. L'empire sacerdotal couvre tout, éteint tout dans ses ténebres. L'esprit humain ne marque son existence que pour obéir aux décrets d'un homme déifié. Il parle : & sa voix est un tonnerre qui consume. On voit les croisades, un

de ſon empire (*i*). Enſuite l'évêque s'eſt retiré à pied, avec toute l'humilité d'un vrai ſerviteur de Dieu.

Tous les beaux monumens antiques qu'on a fouillés dans le Tibre, où ils étoient enſevelis depuis tant d'années, viennent d'être placés dans les différens quartiers de Rome : on a ſu les retirer ſans élever dans l'air aucune exhalaiſon dangereuſe.

L'évêque de Rome s'occupe toujours à donner un code de morale raiſonnée & touchante. Il publie le catéchiſme de la raiſon humaine. Il s'applique ſur-tout à fournir un nouveau degré

---

tribunal d'inquiſiteurs, des proſcriptions, des anathèmes, des excommunications, foudres inviſibles, qui vont frapper au bout du monde. Le chrétien, la foi & la rage dans le cœur, n'eſt point raſſaſié de meurtres. Un monde nouveau, un monde entier eſt néceſſaire pour aſſouvir ſa fureur : il veut par la force faire adopter à autrui ſa croyance. C'eſt l'image du Chriſt qui eſt le ſignal de ces horribles déva-ſtations. Par-tout où elle paroît, le ſang coule par torrens, & encore aujourd'hui cette même religion légitime l'eſclavage des malheureux qui arrachent des entrailles de la terre cet or, dont Rome eſt la plus impudente idolâtre. O toi, ville aux ſept montagnes ! Quel eſſaim de calamités eſt ſorti de ton ſein infernal ! Qu'es-tu ? Pourquoi influes-tu ſi puiſſamment ſur ce globe infortuné ? Le malfaiſant Arimane a-t-il ſon ſiege ſous tes murailles ? Touchent-elles aux voûtes des enfers ? Es-tu la porte par où entre le malheur ? Quand ſera-t-il briſé, ce taliſman fatal qui a perdu, il eſt vrai, de ſa force, mais à qui il en reſte encore aſſez pour nuire au monde ? O Rome, que je te hais ! Que du moins la mémoire de tes iniquités vive ! qu'elle faſſe ton opprobre ! qu'elle ne s'efface jamais, & que tous les cœurs embraſés d'une juſte haine reſſentent la même horreur que j'ai pour ton nom !

(*i*) Le trône du deſpotiſme s'appuie ſur l'autel, qui ne le ſoutient que pour l'engloutir.

d'évidence aux vérités vraiment importantes à l'homme. Il tient regiſtre de toutes les actions généreuſes, illuſtres, charitables: il les publie en caractériſant chaque eſpece de vertu. Juge des rois & des nations par ſon ardent amour pour l'humanité, il regne par l'empire invincible que donne l'eſprit de ſageſſe, de juſtice & de vérité. Il concilie les différends des peuples: il les appaiſe. Ses bulles écrites en toutes ſortes de langues n'annoncent point des dogmes obſcurs, inutiles, ſemences de diviſions éternelles; mais parlent d'un Dieu, de ſa préſence univerſelle, d'une vie à venir, de la ſublimité de la vertu. Le Chinois, le Japonois, l'habitant de Surinam, du Kamtſchaka les liſent avec fruit (*k*).

De Naples, le...

L'académie des belles-lettres de Naples a adjugé le prix au nommé ***. Le ſujet étoit de déterminer au juſte ce qu'étoient les cardinaux dans le dix-huitieme ſiecle; les mœurs & les idées de ces ſinguliers perſonnages; ce qu'ils diſoient, ce qu'ils faiſoient dans la priſon du conclave; & le moment précis où ils ſont redevenus ce qu'ils étoient lors de l'enfance du Chriſtianiſme. L'auteur couronné a ſatisfait pleinement

(*k*) Plus on eſt rapproché des foudres du Vatican, moins on les redoute. Pierre Matthieu l'a dit dans ſon hiſtoire d'Henri IV. La puiſſance d'un monarque ſe manifeſte ordinairement plus aux extrêmités de ſon royaume qu'au centre. L'autorité reſſemble un peu à l'ame humaine, elle eſt inviſible, & ſes opérations partent du lieu qu'on ſoupçonne le moins.

aux vues de l'académie. Il a donné juſqu'à la deſcription de la barette & du chapeau rouge. Cette diſſertation n'eſt pas moins divertiſſante que profonde.

On a repréſenté ſur le théâtre de la foire la farce de ſaint Janvier, autrefois ſi ſérieuſe. On ſait que le miracle de la liquéfaction de ſon ſang ſe renouvelloit chaque année. On a parodié cette riſible extravagance avec un ſel qui a réjoui toute la nation.

Les tréſors de Notre-Dame de Lorette (*l*), qui avoient ſervi à nourrir & habiller les pauvres, viennent d'être appliqués à la conſtruction d'un aqueduc, attendu qu'il n'y a plus de néceſſiteux. On doit faire le même emploi des richeſſes de l'ancienne cathédrale de Tolede, détruite en dix-huit cent ſoixante-ſept. Voyez à ce ſujet les diſſertations ſavantes de *** imprimées en 1999.

De Madrid, le...

Ordonnance que perſonne n'ait à ſe nommer

(*l*) Depuis quinze ſiecles nous ne voyons dans toute l'Europe d'autres monumens que des égliſes de mauvais goût avec de hauts clochers pointus. Les tableaux qu'on y voit n'offrent pour la plupart que des peintures hideuſes & dégoûtantes. Que de monaſteres richement dotés. Que d'univerſités opulentes ! Que de chapitres ! Que d'aſyles ouverts à la fainéantiſe & au jargon théologique ! C'eſt, cependant, dans les temps où les peuples furent les plus pauvres qu'on trouva le ſecret d'élever des cathédrales & des temples très-coûteux. Combien les nations ſeroient-elles floriſſantes, ſi elles euſſent employé en aqueducs, en canaux, les ſommes immenſes inutilement dépenſées à enrichir des prêtres & des moines ?

Dominique, attendu que c'eſt ce barbare qui a jadis établi l'inquiſition (*m*). Ordonnance que le nom de Philippe II ſera rayé de la liſte des rois d'Eſpagne.

L'eſprit laborieux de la nation ſe manifeſte de jour en jour par des découvertes utiles dans tous les arts, & l'académie des ſciences vient de donner un nouveau ſyſtême de l'électricité, fondé ſur plus de vingt mille expériences particulieres.

De Londres, le ...

Cette ville eſt trois fois plus grande qu'elle ne l'étoit au dix-huitieme ſiecle, & comme toute la force d'Angleterre peut réſider, ſans danger, dans ſa capitale, parce que le commerce en eſt l'ame, & que le commerce d'un peuple républicain n'entraîne pas après lui les atteintes funeſtes qu'il porte aux monarchies, l'Angleterre a toujours ſuivi ſon ancien ſyſtême. Il eſt bon, parce que ce n'eſt point le monarque qui s'enrichit, mais les particuliers : delà naît l'égalité qui empêche l'exceſſive opulence & l'exceſſive miſere.

(*m*) Toute ame en qui le fanatiſme religieux n'a point éteint les ſentimens d'humanité, eſt brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des tourmens recherchés que la fureur religieuſe a fait inventer aux hommes. L'hiſtoire des Cannibales & des Antropophages eſt moins horrible que la nôtre. Torquemada, inquiſiteur d'Eſpagne, ſe vantoit d'avoir fait périr par le fer & le feu plus de cinquante mille hérétiques ; & par-tout nous trouvons les traces enſanglantées de la férocité religieuſe. Eſt-ce là cette loi divine qui ſe dit l'appui de la politique & de la morale ?

L'Anglois eſt toujours le premier peuple de l'Europe : il jouit de l'ancienne gloire d'avoir montré à ſes voiſins le gouvernement qui convenoit à des hommes jaloux de leurs droits & de leur bonheur.

On ne fait plus de proceſſions pour la mémoire de Charles I ; l'on voit mieux en politique.

On vient d'ériger la nouvelle ſtatue du protecteur Cromwel (*n*). On ne ſauroit dire ſi le marbre dont elle eſt compoſée eſt blanc ou noir, tant il eſt mêlangé. Les aſſemblées du peuple ſe tiendront dorénavant en préſence de cette ſtatue, parce que le grand homme qu'elle repréſente eſt le véritable auteur de l'heureuſe & immuable conſtitution (*o*).

(*n*) Il arrive rarement que la qualité d'homme d'état & de guerrier expérimenté, ſe rencontre avec celle d'enthouſiaſte. Cromwel fut le ſeul homme qui ſut unir ces deux caracteres d'eſprit ; il ſut allier l'opinion & la force ; l'imagination & l'intelligence ; la raiſon & le fanatiſme. Fanatique dans ſa vie privée, il ne le fut ni dans le cabinet, ni dans la mêlée. Le peuple Anglois étant alors ſuſceptible d'une fermentation extraordinaire, il falloit un enthouſiaſte, parmi des enthouſiaſtes qui ſeroient probablement allé juſqu'à démolir les fondemens de leur conſtitution. Cromwel les tourmenta d'idées religieuſes ; ce qui lui donna le loiſir de travailler à ſon élévation, à laquelle il ſut unir intimement la grandeur de l'état. Ce ne fut pas tant l'incapacité du fils de Cromwel qui ruina ſes affaires, que l'impoſſibilité de perpétuer le fanatiſme de ſon pere. Le zele religieux & républicain s'étant refroidi, on n'eut plus beſoin de protecteur.

(*o*) J. J. Rouſſeau attribue la force, la ſplendeur & la liberté de l'Angleterre à la deſtruction des loups dont elle étoit jadis infeſtée. Heureuſe nation ! elle a chaſſé des loups mille fois plus dangereux, qui dévaſtent encore les autres climats.

Les Écoſſois & les Irlandois ont préſenté requête au parlement, afin qu'il eût à abolir les noms d'Écoſſe & d'Irlande, & qu'ils ne fiſſent plus qu'un corps d'eſprit & de nom avec l'Angleterre, comme ils n'en font qu'un par le patriotiſme qui les anime.

De Vienne, le ...

L'Autriche, qui de tout temps eſt en poſſeſſion de donner des princeſſes charmantes à toute l'Europe, annonce qu'elle a ſept beautés nubiles. Elles épouſeront les princes de la terre qui donneront le plus beau témoignage de la tendreſſe de leurs peuples.

De La Haye, le ...

Ce peuple laborieux, qui a fait un jardin du terrain le plus ingrat & le plus marécageux, qui a porté tous les tréſors épars ſur la terre dans un lieu où il ne croît pas un caillou, exerce conſtamment ſon étonnante induſtrie, & montre à l'univers ce que peuvent le courage, la patience & l'emploi du temps. Cet amour extrême de l'or n'eſt plus ſi vif. Cette république a ſu devenir plus puiſſante en découvrant les pieges qui préparoient ſourdement ſa ruine. Elle a reconnu qu'il étoit plus facile de donner des digues à l'Océan irrité, que de réſiſter à un métal corrupteur; & aujourd'hui elle ſe défend auſſi courageuſement contre les atteintes du luxe, que contre les aſſauts de la mer.

De Paris, le...

Douze navires de ſix cents tonneaux ſont arrivés en cette capitale & y ont entretenu l'abondance. On y mange du poiſſon qu'on n'achete point dix fois ſa valeur. Le nouveau lit de la Seine creuſé de Rouen à cette ville, exige quelques réparations. On a affecté à cette dépenſe un million & demi tiré du tréſor national. Cette ſomme ſuffira, parce qu'on ne ſe ſervira ni de régiſſeurs ni d'entrepreneurs.

Le luxe dévorateur, le luxe inſolent, le luxe puéril, le luxe capricieux, le luxe extravagant ne regnent plus ſur les bords de la Seine ; mais bien le luxe d'induſtrie, le luxe qui crée de nouvelles commodités, qui ajoute à l'aiſance, ce luxe utile & néceſſaire, ſi facile à diſtinguer, & qu'il ne faut pas confondre avec ce luxe d'oſtentation & d'orgueil qui inſulte aux fortunes particulieres (*p*), en même temps qu'il acheve de les diſſoudre & par l'effet & par l'exemple.

(*p*) Quand ne verra-t-on plus cette inégalité prodigieuſe de fortunes, cette opulence exceſſive qui multiplie les indigences extrêmes, qui fait naître tous les crimes ! Quand ne verra-t-on plus un pauvre ouvrier, ne pouvant ſortir par le travail, d'une miſere où le retiennent les propres loix de ſon pays ! Tel autre tendant une main défaillante, redoutant à la fois & l'œil & le refus de ſon ſemblable ! Quand ne verra-t-on plus de ces monſtres qui, d'un œil diſtrait, lui refuſent un morceau de pain ! Quand ces mêmes hommes ceſſeront-ils d'affamer une ville où les denrées ſe vendent comme dans un fort aſſiégé ! Mais les finances ſont épuiſées, le commerce eſt généralement tombé, le peuple eſt haraſſé de ſes infortunes : tout ſouffre, & les

L'idée qu'une comete pouvoit s'approcher assez de la terre pour causer du changement à son état, entre dans l'ordre des choses possibles. Six cometes ont traversé notre système planétaire, ne se trouvant qu'à une distance de la terre, onze fois plus grande que celle de la lune ; mais il paroît que l'éternel Architecte n'a pas remis le sort d'une planete à la marche des cometes. Ainsi il est inutile de calculer la perturbation que telle comete éprouveroit en allant droit au soleil, ou venant briser notre globe. Ces calculs, qui ne sont que pour l'imagination, sont devenus étrangers aux mathématiciens.

La sixieme planete découverte depuis celle de Herschel, passera au méridien le huit décembre à quatre heures vingt-deux minutes. La durée de sa révolution est de quatre-vingt-dix sept années.

Le télescope, qui grossit quatre mille fois les objets, nous a indiqué plus de quatre-vingt-dix millions d'étoiles, de sorte que l'imagination des hommes se perd dans l'immensité de l'univers, & qu'il n'est plus possible de regarder ces choses-là sans une espece d'effroi.

Les admirables travaux de Cherbourg, entrepris au dix-huitieme siecle, & qui ont bâti un port artificiel, d'une majestueuse solidité ; les ouvrages comparables pour la grandeur & la magnificence à tout ce que l'antiquité nous offroit de plus fameux & de plus imposant, mais

---

mœurs éprouvent, par conséquent, un relâchement affreux. Hélas ! hélas ! hélas !

qui réuniſſoient de plus un caractere d'utilité & de patriotiſme ; ces ouvrages, dis-je, reſpectés par le temps, ont exigé quelques légeres additions. Mais les nouveaux méchaniciens en examinant de près ces baſes merveilleuſes, n'ont fait qu'ajouter à l'admiration qu'ils avoient conçue pour l'auteur & pour le monarque par qui ces grandes choſes furent exécutées ; c'eſt une empreinte glorieuſe qui diſtinguera à jamais le regne qui a vu naître ce prodige de l'art, unique par ſon but & par ſon utile conſtruction.

Le Pariſien a des notions diſtinctes ſur le droit naturel, politique & civil. Il ne s'imagine plus bêtement avoir donné en propriété à un autre homme ſa perſonne & ſes biens. Il ſait toujours proférer de bons mots, compoſer des chanſons & des vaudevilles ; mais il a appris en même-temps à donner à ſes plaiſanteries un corps ſolide.

Je tournois, je retournois ma feuille volante. Je voulois y lire encore quelques curieux articles. J'y cherchois celui de Verſailles, & mes yeux avides ne le découvroient point. Le maître de la maiſon s'apperçut de mon embarras & me demanda ce que je cherchois ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant dans le monde, lui répondis-je ; les nouvelles du lieu où ſiege ordinairement la cour, l'article *Verſailles*, enfin, ſi détaillé, ſi varié, ſi amuſant dans la gazette de France (*q*). Il ſe mit

(*q*) Que l'imprimerie eſt un cruel fléau lorſqu'elle ſert à annoncer à une nation entiere que tel homme a été tel

à ſourire & me dit: » Je ne ſais ce qu'eſt devenue la gazette de France. La nôtre eſt celle de la vérité, & l'on n'y commet jamais le péché d'omiſſion. Le monarque réſide au ſein de la capitale. Il eſt là ſous les regards de la multitude. Son oreille eſt toujours prête pour entendre ſes cris. Il ne ſe cache point dans une eſpece de déſert, environné d'une foule d'eſclaves dorés. Il demeure au centre de ſes états, comme le ſoleil réſide au milieu de l'univers. C'eſt un frein de plus qui le retient dans les bornes du devoir. Il n'a point d'autre organe pour apprendre ce qu'il doit ſavoir que cette voix univerſelle, qui perce directement juſqu'à ſon trône. Gêner cette voix, ſeroit aller contre nos loix; car le monarque eſt l'homme du peuple, & le peuple ne lui appartient pas (*r*).

---

jour jouer le rôle d'eſclave à la cour; que tel autre s'eſt déshonoré avec toute la pompe imaginable; que celui-ci a enfin obtenu le fruit de ſes baſſeſſes! Quel recueil de platitudes! quel ſtyle lâche & rampant!

(*r*) L'équilibre de l'Europe eſt-il un moyen réel de tranquillité, ou n'eſt-il qu'une chimere? La politique a peſé long-temps ſur ce grand & unique reſſort. Le moyen d'équilibre exiſte, mais on l'a pouſſé trop loin, & l'ambition l'a ſouvent interprété d'une maniere ſciemment fauſſe. On l'a cherché cet équilibre, tantôt dans la maſſe des empires, tantôt dans les rapports des armées plus ou moins nombreuſes. Enfin de notre temps dans le numéraire des nations.

Ces apperçus ont été fautifs, car l'expérience a prouvé dans tous les temps, qu'un ſeul homme, qu'un ſeul événement fortuit mettoit de grandes inégalités entre deux armées d'un nombre égal d'hommes, & que les empires étoient ſoumis à des fluctuations qui tantôt doubloient, tantôt anéantiſſoient leurs forces réelles.

Qui eût penſé que la France, dans la guerre qui fut ter-

CHAPITRE LXIX.

Oraiſon funebre d'un Payſan.

CUrieux de voir ce qu'étoit devenu ce Verſailles, où j'avois vu d'un côté la ſplendeur des

minée par la paix de Ryſwick, réſiſteroit non-ſeulement à une grande partie de l'Europe réunie contre elle, mais qu'elle feroit des conquêtes en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne. Peu de temps après elle eût à ſoutenir une ſeconde guerre contre les mêmes nations. Elle eût pour alliée l'Eſpagne qu'elle avoit eu contre elle; malgré une différence auſſi forte, l'équilibre ſi vanté fut tellement rompu, qu'elle fut réduite aux plus fâcheuſes extrêmités.

Quand l'Europe ſe tut devant Charles XII, la Suede attaquée par un monde d'ennemis, leur auroit fait la loi, ſi ſon roi eût ſu faire la paix en Saxe dans le moment glorieux, où il avoit la phyſionomie d'un Alexandre.

En 1741, l'héritiere de l'empereur Charles VI, ſans alliés, ſans finances, paroiſſant n'avoir pour toute reſſource que ſa grande ame, repouſſa courageuſement une ligue formidable, qui l'enveloppoit de toutes parts.

La guerre de 1756, où le roi de Pruſſe, malgré toutes les apparences, réſiſta à cinq puiſſances unies, nous offre des réſultats qu'il étoit impoſſible à la politique de prévoir.

La nation qui affectoit depuis long-temps de paroître jalouſe du maintien de l'équilibre, chercha à ſoulever toute l'Europe contre Charles VI, empereur, & exagéra ſa puiſſance, parce que ce monarque, réconcilié avec la cour d'Eſpagne, paroiſſoit ſe livrer à des vues de commerce pour l'avantage de ſes peuples.

Cette balance du pouvoir a été la cauſe, ou plutôt le prétexte des guerres ſanglantes qui ont déſolé l'Europe dans ce ſiecle & à la fin du dernier. Elle a été viſiblement chimérique; parce qu'on avoit mal calculé la valeur des

rois étaler le plus haut degré de l'opulence, & de l'autre une race de commis, ſcribes inſolens, pouſſer l'impertinente pareſſe auſſi loin qu'elle pouvoit monter, je rêvai, comme Joſué, que

poids reſpectifs, parce qu'on y avoit fait entrer la guerre, au-lieu d'y mieux peſer le commerce. La guerre ne faiſoit que retrancher des quantités égales à deux baſſins inégaux. Il reſtoit donc les mêmes ; les deux parties s'épuiſoient d'hommes & d'argent, & ſe retrouvoient à cette différence près en faiſant la paix, au même point d'où ils étoient partis.

Aujourd'hui les calculs ſont plus fins, le plus petit poids entre dans la balance ; une politique plus ſavante admet toutes les hypotheſes, & l'affranchiſſement des colonies Américaines, cette grande révolution, s'eſt opérée par une marche habile qui a coupé en deux l'empire Britannique, mais au commencement de la guerre l'iſſue en étoit évidemment problématique.

L'équilibre des états n'eſt donc pas une chimere, ſi l'on fait entrer dans la balance tous les petits poids qui tiennent au commerce, qu'il faut calculer avec rigueur, tandis que le poids des armées eſt beaucoup plus incertain.

L'eſprit de calcul, devenu général, eſt beaucoup plus fin qu'il ne l'étoit autrefois ; car on diſſout de loin un royaume ſans le toucher, & les traités de partage fait entre les cours, diſpoſent des états ſans que les peuples en ſoient avertis. Lors du partage de la Pologne, tout fut calculé rigoureuſement, juſqu'à l'inertie, la confiance préſomptueuſe & l'étonnement que devoit inſpirer l'événement.

L'équilibre des états eſt un moyen politique qui peut être avantageux au genre humain ; le ſort & les circonſtances pourroient concentrer dans une ſeule main une telle force, que les autres états ſuſſent abſolument incapables de ſe défendre de ſes entrepriſes. La balance des états devient alors la gardienne des libertés générales de l'Europe & la patrone du genre humain, en écartant, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, la monarchie univerſelle.

Cette idée (quoiqu'elle ne ſoit pas géométrique) eſt donc utile à l'Europe. On a ſacrifié à des chimeres qui n'avoient pas un but auſſi important ; ſi le mot eſt fautif & ſuſ-

j'arrêtois le cours du ſoleil ; il penchoit vers ſon déclin, il s'arrêta à ma priere comme au temps de ce général Juif, & mon intention, je penſe, étoit meilleure que la ſienne.

J'étois déja dans la campagne, porté dans une voiture, laquelle n'étoit pas un pot-de-chambre (*f*). Il fallut faire un détour, parce que la grande route étoit changée.

---

ceptible de quelque ridicule, l'idée de l'équilibre vraie ou fauſſe s'oppoſera aux deſſeins ambitieux, retiendra les empires à-peu-près dans leurs limites, & empêchera qu'une nation foible ne ſoit la victime d'une nation forte. Cette idée heureuſe eſt enfin le premier acheminement vers la paix univerſelle ſi deſirée par la philoſophie.

Les nouveaux calcols embraſſant un plus grand nombre d'objets, ont appris qu'une nation n'eſt pas puiſſante en raiſon de l'eſpace qu'elle occupe ſur le globe, mais en raiſon de ſa popolation, de ſon travail, de ſon indoſtrie. Toutes ces combinaiſons donnent de nos jours la connoiſſance que l'on cherche ; & noos avons vu telle puiſſance la main ſur l'épée ne puuvoir la tirer du fourreau, parce qu'on l'enchaînoit par une force, pour ainſi dire, inviſible.

Cette ſcience preſque neuve oppoſera mille obſtacles aux progrès d'une nation trop entreprenante. Puiſſent donc les conducteurs des divers états qui compoſent la grande famille Européenne, avoir toujours devant les yeox le ſyſtême de l'équilibre politique de l'Europe ! Fût-il une chimere, je le répete, pourvu que le commerce & non la goerre ſoit regardé comme agent principal dans cette neuve politique, les négociations réciproques tendront à favoriſer de toute part les importations & les exportations. Les idées de commerce veulent être tourmentées, le calme ne leor eſt pas bon. Plus l'eſprit de commerce ſe répandra, plus les guerres deviendront moins fréquentes. La rivalité des nations n'excitera plus qu'une émulation générale ; au-lieo de faire aſſaut de puiſſance, elles n'en feront qoe d'induſtrie ; ce qoi eſt bien différent, pour ne pas dire oppoſé.

(*f*) C'eſt le nom des carroſſes qui conduiſent à la coor. Ils ſont ordinairement à l'uſage du peuple de valets qui

En paſſant par un village je vis une troupe de payſans, les yeux baiſſés & humides de larmes, qui entroient dans un temple. Ce ſpectacle me frappa. Je fis arrêter ma voiture & je les ſuivis. Je vis au milieu de la nef un vieillard décédé en habit de payſan ; & dont les cheveux blancs pendoient juſqu'à terre. Le paſteur du lieu monta ſur une petite eſtrade, & dit à la troupe aſſemblée :

» CITOYENS,

» L'homme que vous voyez, a été pendant » quatre-vingt-dix ans le bienfaiteur des hom- » mes. Il eſt né fils de laboureur, & dès l'en- » fance ſes mains foibles ont eſſayé de ſoulever » le ſoc de la charrue. Il ſuivoit ſon pere dans » les ſillons, lorſqu'à peine ſon pied pouvoit » les franchir. Dès que l'âge lui eût donné les » forces après leſquelles il ſoupiroit, il a dit à » ſon pere : Repoſez-vous ; & depuis, chaque » ſoleil l'a vu labourer, ſemer, planter, recueil- » lir. Il a défriché plus de deux mille arpens de » terre. Il a planté la vigne dans tous ſes envi- » rons ; & vous lui devez les arbres fruitiers qui » nourriſſent ce hameau, & l'ombrage qui le » couronne. Ce n'étoit point l'avarice qui le » rendoit infatigable ; c'étoit l'amour du travail » pour lequel il diſoit que l'homme étoit né, » & l'idée ſainte & grande que Dieu le re- » gardoit cultivant la terre pour nourrir ſes » enfans.

---

pullule dans Verſailles ; & en ce ſens ils voiturent en effet ce qu'il y a de plus vil en France.

» Il s'eſt marié, & il a eu vingt-cinq enfans.
» Il les a tous formés au travail & à la vertu,
» & tous ſes enfans ſont d'honnêtes gens. Il leur
» a donné de jeunes épouſes qu'il a conduites
» lui-même en ſouriant à l'autel du bonheur.
» Tous ſes petits enfans ont été élevés dans
» ſa maiſon ; & vous ſavez quelle joie pure,
» inaltérable, habitoit ſur leur front. Tous ces
» freres s'aiment entr'eux, parce qu'il les ai-
» moit lui-même & qu'il leur a fait ſentir qu'il
» étoit doux de s'aimer.

» Aux jours de fêtes, il étoit le premier à
» faire réſonner les inſtrumens champêtres ; &
» ſon regard, ſa voix, ſon geſte, vous le ſavez,
» étoient le ſignal de l'alégreſſe univerſelle.
» Vous n'avez pas oublié ſa gaieté, vive éma-
» nation d'une ame pure, & ſes paroles pleines
» de ſens & de ſel : ayant le don d'exercer une
» raillerie ingénieuſe, il n'a jamais offenſé. A
» qui a-t-il refuſé de rendre quelque ſervice ?
» En quelle occaſion s'eſt-il jamais montré in-
» ſenſible au malheur public ou particulier ?
» Quand a-t-il été indifférent lorſqu'il s'agiſ-
» ſoit de la patrie ? Son cœur étoit à elle : ſon
» image étoit l'ame de ſes entretiens ; il ne
» parloit que pour ſa proſpérité ; il chériſſoit
» l'ordre par le ſentiment intime qu'il avoit de
» la vertu.

» Vous l'avez vu, lorſque l'âge avoit courbé
» ſon corps, & que ſes jambes étoient déja
» chancelantes ; vous l'avez vu monter au ſom-
» met des montagnes & diſtribuer les leçons
» d'expérience aux jeunes agriculteurs. Sa mé-

» moire étoit le fûr dépôt des obſervations faites » pendant quatre-vingt-dix années conſécutives » ſur la variété des diverſes ſaiſons. Tel arbre » planté de ſes mains, dans telle ou telle année, » lui rappelloit la faveur ou le courroux du ciel. » Il ſavoit par cœur ce que les hommes ou- » blient; les morts, les récoltes abondantes, les » legs faits aux pauvres. Il étoit doué comme » d'un eſprit prophétique, & lorſqu'il méditoit » au clair de la lune, il ſavoit de quelle ſemence » il devoit enrichir le jardin potager. La veille » de ſa mort il a dit : Mes enfans, j'approche » de l'Être, auteur de tout bien, que j'ai tou- » jours adoré & en qui j'eſpere : émondez de- » main vos poiriers, & qu'au coucher du ſoleil » on m'enterre à la tête de mon champ.

» Vous allez l'y placer, enfans, qui devez » l'imiter; mais avant d'enſevelir ces cheveux » blancs qui de loin imprimoient le reſpect & » attiroient la jeuneſſe, voyez ſes mains hono- » rables, chargées de durillons; voilà l'auguſte » empreinte de ſes longs travaux « !

Alors l'orateur prit une de ſes mains glacée & l'éleva. Elle avoit acquis un double volume ſous l'exercice journalier de la beche, & ſembloit avoir été invulnérable au piquant des ronces & au tranchant des cailloux.

L'orateur baiſa reſpectueuſement cette main vénérable, & chacun ſuivit ſon exemple.

Ses enfans le porterent ſur trois javelles de bled, l'enterrerent comme il l'avoit deſiré, & mirent ſur ſa tombe, ſa ſerpe, ſa beche & le ſoc d'une charrue.

Ah! m'écriai-je, ſi les hommes célébrés par Boſſuet, Fléchier, Maſcaron, Neuville, avoient eu la centieme partie des vertus de cet agriculteur, je leur pardonnerois leur éloquence pompeuſe & futile.

CHAPITRE LXX.

Hoſpices.

TAndis que vous aviez de l'argent pour bâtir une vilaine muraille qui, en cerclant Paris, affligeoit un bon peuple, & lui faiſoit plus de peine que dix impôts, vous n'en aviez point pour remédier au plus grand ſcandale que pût offrir une ville riche & éclairée. Votre hôpital, ſurnommé l'Hôtel-Dieu, qui reſſerroit & enfermoit quatre à cinq mille malades, accuſoit hautement la légiſlation & tous les hommes, témoins inſenſibles de cette horrible charité.

Le luxe avoit ſu créer avec ſomptuoſité, des monumens coûteux ouverts à tous les genres de divertiſſemens & de plaiſirs, & tout le zele patriotique s'évaporoit dans des brochures qui ne ſauvoient pas la vie à un infortuné, lequel n'avoit plus la force d'élever la voix, pour dire qu'on ôtât d'auprès de lui le cadavre froid de ſon compagnon de douleur & de miſere.

L'enthouſiaſme avoit prodigué nombre de phraſes éloquentes. On avoit peint ſous un point de vue effrayant cet hoſpice monſtrueux, cet

effrayant assemblage de toutes les maladies, dont le danger & l'énergie croissoient par leur proximité, ce qui faisoit que sur trente malades, sept à huit expiroient ; proportion véritablement épouvantable, & même surprenante pour peu qu'on la rapproche des victimes que la mort enleve dans les autres hôpitaux.

Les disputes dégénérant en sophismes n'avançoient presque rien, & les travaux des administrateurs, malgré tout leur appareil, furent bien infructueux, puisqu'après cinquante années de réclamation, l'asyle des malheureux ne méritoit pas encore le nom d'asyle conservateur.

Ce qui le prouve, c'est que l'indigent, entre ses quatre murailles nues, reculoit d'horreur à la vue de cet asyle, & il descendoit de son grenier ouvert à tous les vents, non pour aller guérir, mais, disoit-il, pour aller mourir.

Le plus bel établissement que la religion & la pitié eussent dressé de concert, où la miséricorde ouvroit ses bras à tout infortuné quel qu'il fût, avoit son principal désavantage dans un emplacement unique ; & voilà ce qui gâtoit un plan sublime de bienfaisance universelle.

Ayant pesé en silence toutes les objections, nous vîmes & nous reconnûmes qu'il n'y avoit que les établissemens d'hospices séparés, pour donner au bon ordre tout son éclat, & à l'émulation de la charité, toute son activité.

Un dépôt commun nous sembla tout-à-la-fois un foyer de contagion & un centre d'abus invincibles, parce que les administrateurs d'un seul &

vaſte hôpital, ſe montrent tous plus ou moins têtus, opiniâtres, attachés par orgueil ou par habitude à leurs idées étroites ; & que c'eſt de la comparaiſon des objets & des plans différens, que naît la perſévérance du meilleur ordre poſſible. Un ſeul emplacement néceſſite les déſordres phyſiques & moraux, & les enveloppe de ſes ombres : au-lieu qu'il n'y a point d'idée juſte qui ne réſulte des comparaiſons.

Nous jugeâmes que ſi le peuple ne pouvoit pas confronter telle adminiſtration avec telle autre, une ſeule ſeroit fautive, deſpotique, immiſéricordieuſe, & que ne pouvant pas être redreſſée par une expérience voiſine, par un exemple pris ſur les lieux, elle empireroit à coup ſûr ; que faute enfin d'une obſervation comparée, les hommes en place s'accoutumeroient à juger les plus énormes abus indiſpenſables d'un tel établiſſement ; & d'ailleurs vos adminiſtrateurs ne rendant point de compte public de leurs geſtions, l'erreur & l'invigilance ſe cachoient dans les ténebres. On n'en voyoit que les triſtes réſultats, & non ce qu'il importoit de connoître, l'origine.

Quand il n'y avoit qu'un ſeul établiſſement dont le régime étoit une eſpece d'énigme, la pitié voyant tous les moyens preſque inſuffiſans, & la marche livrée pour ainſi dire au hazard, ſe contentoit de gémir & de faire des vœux pour l'amélioration des choſes. Elle ne ſavoit à qui adreſſer ſes plaintes. C'étoit une maſſe de calamités qui anéantiſſoit juſqu'à l'eſpoir du ſuccès ; mais dès que nous eûmes diviſé cet hoſpice

coloſſal en pluſieurs hoſpices ſéparés, la pratique des bonnes œuvres devint plus facile. Chaque hoſpice éveilla autour de ſon enceinte, la bonté, la miſéricorde, la charité. On ne craignit plus d'aborder ce lieu de ſouffrances, parce qu'on jugea que le bien étoit pratiquable, & que le ſoulagement pouvoit s'appliquer ſur tel individu, ſans ſe perdre dans l'immenſité. La charité active ſe plût à ſuivre l'emploi de ſes deniers & de ſes ſoins, on s'attacha davantage à l'infortuné qu'on avoit ſous ſes regards.

Nous partageâmes l'Hôtel-Dieu, cette cité de malheureux, pêle-mêle entaſſés dans un eſpace étroit; nous partageâmes, dis-je, cette cité infecte en cinquante hoſpices ſéparés, afin d'éveiller par-tout les ſoins compatiſſans de la charité, & de donner à chaque quartier l'émulation reſpectable de mieux ſoigner ſes pauvres.

Une adminiſtration générale eſt toujours vicieuſe, parce qu'elle s'endort, parce qu'elle ſe familiariſe avec les maux de l'humanité; qu'elle devient ſourde aux plaintes & aux réclamations, & qu'elle fait la loi aux magiſtrats les plus fermes & les plus éclairés, par la crainte où ils ſont que de plus grands abus ne viennent à ſortir de leur autorité hautaine & contrariée. Le juſte effroi d'un plus grand mal, fait qu'on temporiſe avec les vices de cette adminiſtration, malgré l'improbation générale & les clameurs des bons citoyens.

Que d'inconvéniens dans un hôpital immenſe & unique! La maladie du lieu, inévitable pour quiconque y entre, & qu'il échange contre une

ſimple indiſpoſition, un incendie; & n'a-t-on pas vu de votre temps, douze à quinze cents malades devenir ſubitement la proie des flammes & périr dans l'eſpace d'une heure? Il auroit fallu quatre mille bras pour ſauver ces impotens & ces moribonds. Leur funeſte réunion n'a-t-elle pas agrandi la calamité en menaçant le monſtrueux hoſpice d'un embraſement général. Quand un pareil fléau ne devroit arriver qu'une ſeule fois dans deux ſiecles, ne ſeroit-ce pas aſſez pour interdire à l'eſprit de prévoyance, le plan inſenſé de placer ſur un point unique des hommes qui, à l'approche des flammes dévorantes, ſe trouvent dans l'impuiſſance de ſortir de leur lit?

Et la routine? Et les préjugés de l'art qui guérit? Et les ſyſtêmes nouveaux & bizarres? Tout frappe à la fois ſur une multitude immenſe; l'erreur ſe multiplie, avec un ſeul mauvais raiſonnement; & preſque aucun n'échappe à la loi erronée & meurtriere.

En diviſant les hoſpices, vous diviſez néceſſairement la maſſe des calamités, ainſi que celle des erreurs. L'entêtement d'un ſeul ne fait plus le malheur de tous.

Compte-t-on pour rien enſuite le ſentiment de cet orgueil généreux & louable, qui ſe plaît à verſer des ſommes conſidérables ſur tel établiſſement privé, lorſque la ſtatue du bienfaiteur, environnée de ceux qu'il a ſoulagés, eſt offerte aux hommages perpétuels de la reconnoiſſance? Laiſſons à l'homme, qui s'eſt diſtingué par ſes bienfaits, la douceur d'exiſter à ſa maniere dans le cœur de ſes ſemblables. Qu'il ſe choiſiſſe ſa

récompenſe ; elle devient légitime ; & cette eſpece de gloire, qui en vaut bien une autre, ne ſera jamais trop commune.

Une adminiſtration générale repouſſe les bienfaiſances particulieres ; parce qu'elles vont s'engouffrer dans un abîme de maux ; & que l'on perd de vue leurs bons effets. Ils ne ſont plus ſenſibles, & l'on s'accoutume à voir ces grands maux comme étant ſans remedes. Une adminiſtration générale enfante une régie compliquée. S'il y a un ſeul abus, il eſt indeſtructible, il eſt immenſe ; il s'étend ſur tous les points de l'hoſpice. On ne peut plus l'extirper, dès qu'il s'eſt étendu en profondeur ſur une vaſte ſurface. Et pourquoi ne pas donner un champ libre à des fondations particulieres, les plus utiles de toutes ? Pourquoi fondre toutes les attributions & tous les actes de bienfaiſance dans la caiſſe d'un ſeul & même bureau ? Pourquoi ôter à une foule d'hommes opulens & ſenſibles, le plaiſir journalier d'exercer, ſous les yeux attendris, les touchantes œuvres de miſéricorde ? Car c'eſt le ſuccès de ſa charité ; c'eſt la vue du malade reſſuſcité & ſouriant de joie à ſon approche, qui engagera l'homme miſéricordieux à prolonger la ſérie de ſes bienfaits.

Des établiſſemens ſéparés intéreſſeront d'honnêtes citoyens, qui mettront leur gloire à bien adminiſtrer leur hoſpice ; & nous avons vu que l'homme s'attachoit aux travaux les plus pénibles à meſure des ſuccès qu'il obtenoit, & dont il pouvoit s'enorgueillir aux yeux de la patrie.

Si vous ſaviez ce que les ſouſcriptions particu-

lieres nous ont valu, vous seriez étonné du bien que l'homme fait, quand il a la certitude que ses aumônes fructifieront, & ne seront ni dispersées, ni foulées aux pieds; lorsqu'il voit l'individu, objet de sa charité, sa charité s'enflamme; l'homme pleure, & les sacrifices ne lui coûtent plus rien.

Plus il y a d'hospices ouverts (& l'expérience nous l'a démontré), mieux les malades sont soignés, sont traités. La bienfaisance a plus d'étendue & d'activité, quand elle suit journellement le malade, & qu'elle entend ses soupirs & ses gémissemens.

Quels sont ces mauvais spéculateurs qui ne demandent que de l'argent, qui ne veulent que de l'argent? Et le pauvre malade n'a-t-il pas besoin de consolation, de paroles douces, du sentiment de l'espérance? Or ce baume de l'éloquence touchante & persuasive, ne peut se rencontrer que dans les hospices séparés où les fondateurs viendront répandre leur ame, après avoir ouvert leur bourse. Ailleurs ne voit-on pas la mort abattre indifféremment les têtes? Une seule larme a-t-elle coulé sur ces tombereaux de cadavres que l'hôpital vomit avec impassibilité, parce que le nombre des morts est, pour ainsi dire, déterminé, & que l'habitude rend tous les cœurs froids & inexorables. Là le trépas est calculé d'avance, n'émeut personne, & les listes mortuaires n'offrent à la réflexion, ou même au sentiment des hospitaliers que des proportions annuelles est arithmétiques.

Tous les abus de votre temps provenoient

donc d'avoir voulu entaſſer tous les malades dans un même lieu ; ce qui avoit néceſſité les vices de l'adminiſtration, & ce qui avoit rendu cet aſyle de miſéricorde un aſyle plus meurtrier, que celui qu'abandonnoient la miſere & la maladie.

Combien votre ſiecle fut coupable, d'avoir prodigué tant d'argent pour le luxe, & de n'avoir pas ſu donner un lit à chaque malade!

De leur côté les architectes ne voyoient qu'un beau monument à élever, comme s'il s'agiſſoit d'un théâtre, & ils étaloient leurs colonnes corinthiennes, comme s'il s'agiſſoit d'un temple ou d'un opéra ; car les architectes ne ſavoient plus rien conſtruire ſans colonnades, & ils en mettoient à la porte d'un particulier comme au frontiſpice d'un palais.

Pour nous, ennemis de la faſtueuſe architecture de ces artiſtes incommodes & dangereux qui n'ont que les antiquités de Rome en tête, à-peu-près comme un poëte de votre temps croyoit tout ſavoir, quand il avoit tracé le parallele de Corneille & de Racine, nous proſcrivîmes tous ces plans orgueilleux & futiles qui ne tendoient qu'à conſacrer la renommée de l'architecte, & non le ſoulagement & la commodité des pauvres. C'étoit la maladie de votre ſiecle, de ne mettre jamais aucun accord entre le monument & l'utilité de la choſe publique. Nous morcelâmes ce dépôt effroyable & commun, ce rendez-vous de toutes les maladies, ce foyer peſtilentiel, où la multiplicité des maux fomentoit l'indifférence ; nous diſperſâmes aux portes de la

ville, du côté des campagnes & en plein air, ces asyles qui mériterent alors le nom de conservateurs ; nous ne voulûmes aucune magnificence dans la construction de ces sortes d'édifices.

Par ce moyen les constructions furent simplifiées. Les comptes des administrateurs imprimés chaque année, & soumis à la révision publique, furent lucides & satisfaisans. Les fonds immenses de cet antique hôpital furent appliqués à ces différens hospices, tant par lit ; cette répartition fut applaudie par tous les bons citoyens. Mille commodités imprévues naquirent de l'émulation des différentes paroisses ou quartier, & les gens de l'art ne s'égarerent point dans ces longues salles où leurs lumieres étoient perpétuellement en défaut par le nombre des malades, où leur attention étoit perpétuellement fatiguée, sans compter les embarras du service & les *quiproquo* de l'apothicairerie.

Nous eûmes le plaisir de voir les citoyens, visiter sans frayeur & sans dégoût, ces refuges où l'homme adouciſſoit les maux de son semblable, & consoloit son ame souffrante ; l'air salubre, la propreté hâtoient la guérison. Le service n'embrassant qu'un modique espace, étoit sans confusion. Une femme respectable (*a*) avoit prouvé que la dépense d'un malade ne montoit par jour qu'à dix-sept ou dix-huit sous. Ces comptes fideles & précieux nous ont servi de regle & de document. Nous avons béni la mémoire de cette femme qui avoit su rectifier par la pratique, de

(*a*) Madame Necker.

graves erreurs, & qui avoit donné un exemple ſolemnel à la charité publique & particuliere.

Celui qui ſe ſent ému de compaſſion à la vue des malades ſouffrans, ne jugeant plus que ſes efforts ſeroient impuiſſans, s'attache à ces hoſpices ſéparés, & les bienfaiteurs deviennent plus nombreux, parce qu'ils voient diſtinctement, que l'emploi de leurs aumônes libérales va ſoulager directement l'infortuné, & ne s'égare point dans les rêves ou dans les projets contentieux d'une adminiſtration compliquée qui s'agitoit beaucoup, ſans rien avancer.

CHAPITRE LXXI.

Suite du Profeſſeur de politique.

„ LEs légiſlateurs des anciennes républiques n'ayant qu'à modifier un petit pays, crurent à l'égalité naturelle entre les hommes, qui ne pouvoit ſubſiſter que dans une ſphere étroite. Leur exemple a confondu toutes les idées poſtérieures. Ces légiſlateurs avoient établi pour baſe l'amour de la pauvreté, le mépris des richeſſes & du travail qui les donne. Depuis, des écrivains qui ne voyoient que des livres, ont crié : *Sois pauvre pour être libre* : ils imaginerent que pour rendre l'homme fort & heureux, il falloit le priver de tout. Ils ont voulu appliquer le code de quelques pâtres iſolés, à des états où ſe développoient l'exercice des facultés morales & phyſiques,

faute d'avoir ſu meſurer les limites des états ou leur réaction. Ils ſe ſont rendus admirateurs des anciennes républiques, & n'ayant pour garant & pour autorité que des phraſes éparſes dans des livres, ils ont été la dupe de ces mots vagues que chacun entend à ſa maniere. Il y a une plus grande ſomme d'injuſtice dans une petite ariſtocratie, que dans un grand état, proportion gardée.

Les noms qu'il nous plaît de donner aux choſes, ne changent rien à leur rapport conſtant: ce ſont ces rapports qu'il nous eſt important de connoître.

C'eſt l'abus du pouvoir monarchique qui a fait naître l'idée des républiques; c'eſt l'abus de la liberté qui a ramené l'état monarchique.

Quand on a voulu fonder l'égalité des hommes ſur le partage égal des terres, on a commis une grave erreur, puiſqu'un arpent de terre ne reſſemble pas plus à un autre arpent qu'un homme à un autre homme. L'inégalité eſt une ſuite néceſſaire du premier établiſſement ſocial, puiſqu'il faut des cultivateurs, des laboureurs, des ouvriers, des artiſans, pour fournir au beſoin du ſoldat, du magiſtrat, du prêtre; car l'extrême égalité produiroit néceſſairement une extrême confuſion.

Voilà pourquoi les républiques ont eu tant de peine à s'aſſeoir ſur leur baſe; c'eſt qu'avec leur égalité prétendue & chimérique elles choquoient l'ordre établi par la nature: il faut un reſſort unique & conſtant qui tende à agrandir l'exiſtence nationale. Otez le principe vigoureux de

cette exiſtence politique, vous ôtez toute l'activité vers le bien que ce reſſort doit produire.

Pourquoi a-t-on ſifflé à juſte titre la république de Platon? C'eſt que lorſque vous avez admiré quelques détails, quelques maximes qui vous charment, l'enſemble n'offre rien de ſatisfaiſant à l'eſprit, & vous ſentez confuſément qu'il manque un moteur à la machine politique.

L'orgueil, l'indocilité naturelle, les paſſions momentanées ſe révoltent contre ce reſſort primitif; & plus les ſociétés ſe ſont agrandies, policées, multipliées, plus ce reſſort unique & prompt eſt devenu néceſſaire: on n'a point vu que la politique s'égaroit au milieu d'un dédale ſans iſſue, ſi l'on ne fixoit point l'autorité ſur un point central, comme le plus eſſentiel au bonheur de la ſociété.

Si la contradiction regne parmi les loix, les principes, les uſages, c'eſt faute d'un reſſort ſimple en lui-même, agiſſant ſur tous les individus: car qui ne voit qu'entre deux êtres paſſionnés il eſt beſoin du ſecours d'un tiers pour qu'ils ſoient à l'abri de l'injuſtice & de la violence.

On a trop confondu l'égalité avec la liberté naturelle. L'homme n'eſt pas naturellement égal à ſon ſemblable; parce que les facultés ſont naturellement inégales d'un individu à un autre.

Sous une loi conſtante, aucun ſyſtême ſocial ne peut exiſter; l'ordre eſt néceſſaire, c'eſt-à-dire, le gouvernement. L'Auteur de la nature n'a point confié au hazard le ſort du genre humain: en nous accordant l'intelligence néceſ-

faire, il nous a donné la faculté de combiner les loix utiles à la ſociété, d'où réſulte la ſcience du gouvernement. Il appartient à notre eſprit de perfectionner une connoiſſance auſſi eſſentielle.

L'homme ſocial n'eſt pas autre que l'homme de la nature. Ses devoirs & ſes droits ſont un peu plus étendus. Tous les publiciſtes ont regardé ces deux états comme oppoſés, c'eſt une erreur grave ; la loi politique ne doit qu'expliquer ou appliquer la loi naturelle.

La baſe de toute morale doit ſe prendre néceſſairement dans l'ordre phyſique : propoſez à l'homme des devoirs oppoſés à l'attrait de la nature, quelle que ſoit votre puiſſance, vous ne ſerez pas obéi.

La réciprocité des ſervices & des bienfaits a donné l'être à la ſociété ; & quand l'homme a étendu ſes rapports avec les autres hommes, ce n'a été qu'une extenſion de ſes rapports avec lui-même.

Mais rien de plus rare que l'homme doué des grandes vues de la légiſlation (*a*) : les écrits même des philoſophes offrent des traces d'une politique abſurde & coupable. Il a fallu jadis les circonſtances les plus rares pour amener la conſtitution de l'Angleterre, celles de la Hollande & de la Suiſſe ; la ſageſſe de leurs loix fut pour ainſi dire l'ouvrage du hazard. Des pâtres, & non des philoſophes, animés par le déſeſpoir & la pau-

(*a*) En s'examinant bien, l'homme d'état qui ſe trouve un cœur juſte, ſe voit, ſelon l'expreſſion de Monteſquieu, autant au-deſſus de ceux qui ne goûtent pas ce bonheur, qu'il ſe voit lui-même au-deſſus des tigres & des ours.

vreté, ont fait plus pour la liberté nationale que les plus beaux génies de l'univers. Sous Louis XIV, regne si fécond en grands hommes, le génie ne s'occupa que des intérêts privés des citoyens. On cherchoit plutôt à descendre dans l'arêne de la chicane, qu'à faire aimer, connoître & respecter les loix. Aucun ministre, malgré son orgueil, n'a osé ou n'a su jouer le rôle de législateur. Content d'exercer un pouvoir étendu, ceux qui tenoient en main la puissance publique des états, n'ont pas apperçu combien de loix utiles, une fois promulguées, influeroient sur l'état. L'ambition de ces hommes qui sollicitent les grandes places, ne les porta point à développer des talens législateurs : on vit des jurisconsultes & point d'hommes qui se soient élevés au-dessus de cette sphere obscure.

N'est-il pas remarquable de voir dans l'histoire l'empreinte de cette singuliere vérité ; que ces grands politiques qui ont fait des choses extraordinaires, tels que Louis XI en France, Philippe II en Espagne, Charles-Quint dans l'Empire, Sixte-Quint à Rome, étoient des personnages d'un génie assez ordinaire ?

Les hommes, qui dans les siecles derniers, ont occupé les regards de l'Europe, manquoient évidemment de véritables connoissances politiques. Les préjugés & l'entêtement ont présidé à leurs opérations. La politique est l'art de bien observer le jour, l'heure & la minute ; si au-lieu d'être variable, comme les événemens de ce monde, elle est opiniâtre, elle devient mesquine & manque son but.

Quand on arrête attentivement ſes regards ſur les pages de l'hiſtoire, & qu'on médite les plus grands événemens politiques dans leur origine, on ne ſait plus comment autrefois le monde étoit gouverné (*b*), comment les royaumes ſubſiſtoient. Il faut qu'il y ait eu une force inviſible qui maintînt en paix les ſouverains & les peuples, & qui au milieu de leurs guerres, de leurs déſaſtres, de leurs fautes entretînt l'harmonie publique. Oui, quand on réfléchit aux bizarres contradictions qui agitoient les gouvernemens aux momens opportuns qu'ils ont perdu pour frapper enſuite le même coup lorſqu'il n'étoit plus temps, on ne ſait plus que penſer, on ne ſait plus qu'écrire ; le hazard jouoit le plus grand rôle ; car les objets enviſagés aujourd'hui dans leur vrai point de vue, contrediſent les plans & même les détails, &c. «.

Telle fut la ſeconde ſéance du profeſſeur de politique ; & ma mémoire fidelle a tranſmis au papier ſes principales idées.

(*b*) Un roi ſe mouroit, & paroiſſoit inquiet ſur la mauvaiſe conduite de ſon regne. *Sire*, (lui dit ſon confeſſeur) *ſoyez tranquille ; Dieu ne demande rien à l'homme que d'après le talent qu'il lui a donné. Or comme de ce côté-là vous n'avez reçu aucune grace, il ne vous demandera pas compte de ce que vous n'avez jamais eu.*

CHAPITRE LXXII.

Liberté de la preſſe.

LA penſée eſt ſans contredit de toutes les propriétés de l'homme, la plus eſſentielle & la plus inconteſtable. C'eſt celle qui le diſtingue éminemment des autres êtres partageant la terre avec lui. Comment le deſpotiſme a-t-il conçu le projet de dépouiller l'homme de cette faculté qui fait ſon unique grandeur ? Comment lui ôter cet attribut ſi noble ? N'eſt-ce pas une faculté qui appartient à l'homme, & dont la nature le doue en le produiſant ? C'eſt donc le comble de l'outrage, que de vouloir lui ravir une qualité inhérente à ſon être. Si l'homme ne ſauroit poſſéder de bien qui lui ſoit plus cher que ſa penſée, il n'y en a pas non plus que la loi des nations doivent lui conſerver avec plus de ſoin ; toutes les autres propriétés ne ſont rien auprès de celle-là. Or, c'eſt véritablement ordonner à l'homme de vivre dans un état de dégradation : c'eſt le confondre avec ce qui rampe ou qui végete, que d'interdire à l'homme la penſée, ou même l'abus de la penſée ; car ce qui eſt faux, mauvais & déraiſonnable, tombe bientôt dans le mépris, & il n'eſt pas permis aux loix de dépouiller l'homme de l'exercice de la penſée, parce que c'eſt anéantir en lui ce qu'il a de plus propre & de plus perſonnel (*a*).

(*a*) L'Arétin ſe fit repréſenter ſur un trône recevant les

Qui n'a pas apperçu la puiſſance de la penſée, & pourquoi a-t-elle cette force étonnante qui détruit quand elle n'édifie pas, qui agit dans les ſiecles, qui modifie l'univers moral & bientôt l'univers phyſique? c'eſt que cette force ſe marie néceſſairement à l'intelligence humaine, à qui tout eſt ſoumis (*b*).

Qui appaiſera les factions? Qui ſoumettra tous les individus à la loi? Les lumieres du peuple. Elles ſeront toujours la meſure de la modération, c'eſt l'ignorance qui livre un peuple à des partis extrêmes; le repos des gouvernemens exiſtera en raiſon de l'étendue de l'univerſalité des connoiſſances. Ne faut-il pas que les citoyens pour aimer les loix de leur pays les connoiſſent? & en les connoiſſant, ces loix approfondies par tant d'hommes éclairés, ne deviennent-elles pas inſenſiblement favorables à la liberté de penſer, & aux droits politiques du citoyen? Plus le peuple aura réfléchi ſur les liens réciproques de la ſociété, plus il ſaura ré-

---

tributs des princes étrangers. C'étoit le plus mépriſable des écrivains, puiſqu'ayant ſu intimider les ſouverains par ſa plume, il la ployoit lâchement devant l'or qui lui étoit offert.

(*b*) L'homme de génie, interprete de la volonté générale, n'a reçu ces précieuſes facultés que pour offrir au corps politique les connoiſſances qui lui manquent. Ses penſées ſont à l'univers, & pour preuve qu'elles vont à lui, comme les fleuves à la mer, par une pente invincible, inſurmontable, c'eſt qu'il n'eſt pas au pouvoir des monarques d'arrêter les idées nouvelles qu'adopte un peuple: cette volonté générale qui ne peut plus ſe manifeſter en corps, ſe manifeſte par la voix d'un ſeul homme; il repréſente pour la nation.

ſiſter aux impreſſions dangereuſes qu'on voudroit lui donner.

Voyez l'Angleterre, les lumieres univerſellement répandues aſſurent la tranquillité de ſon égliſe & de ſon gouvernement ; ſes politiques ont découvert tout ſon bonheur, les loix les plus importantes. Cette nation qui ſe tourmentoit elle-même s'eſt calmée en s'éclairant. Une heureuſe liberté de penſer, aſſignée à chaque corps de l'état, ſes bornes légitimes, les mauvais raiſonnemens tombent ; parce que le raiſonnement y eſt plus cultivé que par-tout ailleurs. Les factieux après s'être agités, ſont mis à leurs places. La force de cette république eſt dans le reſſort puiſſant, qui après avoir éclairé les citoyens ſur les avantages de la conſtitution, fait qu'ils conſpirent tous à ſon bonheur. Otez à ce peuple ces lumieres, il perdra de ſa grandeur ; c'eſt aux hommes réduits à n'avoir ni volonté ni opinion, qu'il faut ôter les connoiſſances ; mais alors il ne faut plus chercher des citoyens, il n'y a plus que des hommes dégradés (*c*).

(*c*) Malheut à celui qui n'aime point la lecture ! On ne peut ſe laſſer de répéter ce que Cicéron a dit de la culture des lettres : » Les livres ſont conſtamment à nous ; ils nous ſervent par-tout ; ils nous accompagnent, ils nous conſolent dans la ſolitude ; ils nous déchargent du poids d'une oiſiveté ennuyeuſe ; ils chaſſent les importuns ; ils émouſſent les traits de la douleur, ſi elle n'eſt pas profonde ; ils prêtent des aîles au temps, & laiſſent dans l'ame une ſatisfaction intime ; ils donnent à la jeuneſſe de nouveaux plaiſirs, à l'âge mûr une occupation agréable, à la vieilleſſe un amuſement doux & profitable ; ils nous détournent de la vue des méchans & de l'agitation du ſiecle, pour nous

CHAPITRE LXXIII.

Suite du précédent.

COmment êtes-vous devenus libres ; dites-moi cela ? — Très-aiſément. Il ne faut qu'une idée dominante & un point de maturité ; il ne faut qu'un ſentiment naturel qui ſe propage, pour que tous les membres d'un état entrent ſubitement en fermentation ; leur ſenſibilité reſſemble alors à celle d'un ſeul homme griévement offenſé ; & chacun croyant être léſé, il naît du reſſentiment de tous un plan de vengeance pu-

---

tranſporter au milieu des ſages, dans un univers paiſible «.

L'étude a pour but de nous orner l'eſprit, de l'enrichir des connoiſſances variées de chaque art ; mais elle devroit avoir auſſi pour objet de nous élever le caractere, de nous fortifier l'ame, de la roidir contre l'adverſité ; car l'ame forte eſt préférable à un beau génie ; & de quel poids celui-ci eſt-il, quand il appartient à une ame ordinaire ; quand la conduite molle dément la plume audacieuſe ; quand la crainte & la lâcheté décréditent les traits de la plus ſublime éloquence, & l'expoſent au mépris de la multitude ?

Mais on ne trouve dans un ouvrage que ce qu'on a eu ſoi-même. L'étude, ſous ce point de vue, ne devroit appartenir qu'à des ames privilégiées, qui ſauroient donner à leurs connoiſſances un but utile au bien public. Mais l'homme que la nature a doué de cette ame forte, ſupérieure à celle des autres hommes, eſt auſſi rare que celui qui les ſurpaſſe par l'intelligence. On ne ſauroit blâmer dans aucun individu ce deſir d'apprendre, qui annonce la nobleſſe de notre origine ; & ſi l'étude des ſciences n'éleve point tous les caracteres, elle devient, peut-être pour le plus grand nombre, le premier, le plus vrai & le plus ſolide des plaiſirs. C'eſt ce que j'ai éprouvé.

blique, qu'on pouſſe auſſi loin qu'il peut aller.

Quand le ſouverain mépriſe une nation, ou affecte de la mépriſer, l'indignation ſe communique avec la force & la vîteſſe des corps électriſés ; car tous les rangs ſont confondus dans la condition d'hommes avilis.

La Suiſſe, la Hollande, les colonies Anglo-Américaines ne ſe ſont ſoulevées que par l'eſpece de mépris que les ſouverains ont fait de leur prétendue foibleſſe. Dans toutes les grandes révolutions, les ſentimens de l'homme opprimé, ſont comme les corps élaſtiques, dont les forces augmentent à raiſon des poids qui les compriment. On ne penſe alors qu'à s'unir, on confie la direction des affaires publiques à celui qui dit, *je vous conduirai, je vous vengerai.* Si ce conducteur a l'art de faire avancer le peuple révolté, de maniere qu'il puiſſe l'empêcher de reculer, en le plaçant dans la néceſſité de vaincre ou de mourir, il vaincra ſûrement. Le chef d'un peuple ſoulevé doit tenir en haleine des hommes qui font les derniers efforts pour recouvrer la liberté. Tous les habiles chefs de partis empêchent alors que leurs plaies ne ſe cicatriſent avant la conſommation de ce grand ouvrage. La politique exige qu'on les laiſſe ſaigner, afin que le dépit & l'animoſité n'aient pas le temps de ſe rallentir. L'union de force, l'égalité de ſentiment dépendent d'une ſorte de pitié communicative, qui n'agit jamais plus efficacement ſur l'homme, que lorſqu'il partage un péril avec pluſieurs autres ; voilà notre hiſtoire en peu de mots, & elle n'eſt pas fort ancienne.

Guiſe, Cromwel, Guillaume de Naſſau, les chefs des inſurgens avoient tellement diſpoſé l'eſprit des peuples, qu'ils ne pouvoient pas eux-mêmes leur parler de réconciliation. Le ſeul mot de *treve* les auroit fait traiter de perfides ; à peine auroient-ils pu échapper à la fureur populaire.

Les Eſpagnols parurent aux Bataves irrités, pire que les Turcs & les Maures. Les libérateurs de la Hollande n'auroient pas pu calmer les eſprits, ni les approcher de ces anciens maîtres des Pays-Bas. Les Hollandois auroient mieux aimé être ſubmergés dans les eaux de l'Océan, que de s'unir à cette nation riche & orgueilleuſe.

Si au commencement d'une révolte les premieres batailles commencent dans les rues & dans les culs-de-ſac, n'en augurez pas pour cela une guerre foible ou ridicule. La fronde a failli d'aller plus loin que la ligue. La force des ſentimens qui animent tous les citoyens, leur font faire des progrès rapides. L'union helvétique, l'union d'Utrecht, l'expulſion du roi d'Angleterre, la confédération américaine furent l'ouvrage d'un inſtant. Moins ces grands coups ſont médités, plus l'exploſion en eſt prompte & terrible. Un peuple ſe révolte quelquefois, ainſi qu'une armée ſe débande. Un outrage fait à la conſtitution nationale, & quelquefois une injure grave envers un citoyen, emporte tous les eſprits du côté de l'indépendance ; & le monarque qui fait cabrer un peuple, eſt un écuyer que le courſier jette à bas. Ajoutez qu'un peuple qui fait effort pour s'acheminer à la république, intéreſſe néceſſairement, & que ſes voiſins font des vœux pour

lui. Il n'y a pas enfin juſqu'aux ſouverains qui n'aiment mieux avoir dans leur voiſinage une république qu'une monarchie ; car ils ſont moins inquiétés par les états libres.

Les plantes végetent le plus après des orages & des coups de tonnerre ; ainſi les guerres civiles régénerent une nation, & un peuple reçoit, par ces utiles ſecouſſes, une nouvelle vigueur. La fierté nationale ſe réveille, & il ne faut qu'une derniere injure, pour développer enfin la ſenſibilité d'une nation généreuſe.

Nous avons conſervé la monarchie, mais limitée par des loix fixes ; nous avons retenu le monarque, parce que c'eſt une piece néceſſaire dans un gouvernement bien ordonné, ſur-tout quand la population eſt nombreuſe ; mais l'autorité dont il jouit ne va jamais au détriment de la nation. Maître du glaive, il peut l'armer extérieurement contre les ennemis de l'état, qu'il eſt ſpécialement chargé de reconnoître & de punir ; mais dans l'intérieur du royaume, il ne peut pas plus attenter à la liberté d'un citoyen, qu'un citoyen ne peut attenter au reſpect qui eſt dû à ſa légitime autorité. Les droits reſpectifs rigoureuſement déterminés, empêchent le ſujet de s'écarter de l'obéiſſance & du devoir, & le monarque de placer ſon caprice ou ſon inimitié à la place des loix fondamentales, garanties par tous les tribunaux du royaume, qui élevent un même cri dès que le droit public ou particulier eſt léſé.

Cette ſalutaire contrainte confirme tout à la fois la dignité & les vertus de nos ſouverains ; on les honore, mais on n'a point peur d'eux ; leur

conſcience eſt en paix, parce que leur pouvoir eſt réglé : pouvant moins, ils obtiennent plus ; tantôt par l'amour des peuples, ſi fécond en miracles, tantôt par la force de la raiſon. Exempts des crimes que le deſpotiſme entraîne après lui, ſoit pour la ſatisfaction d'un orgueil momentané, ſoit pour un intérêt aveugle, leur regne eſt tranquille, en ce qu'il n'eſt pas arbitraire ; & ſongeant, devant la raiſon univerſelle des nations, qu'ils ſont des hommes, commandant à des hommes, ils ne ſe perdent, ni dans la vieille logomachie d'une politique tortueuſe, ni dans le délire féroce d'un abus de pouvoir ; ils ſe regardent comme les amis de la nation qu'ils ont l'honneur de gouverner, & le moindre ſujet qui leur crie, *ſois juſte à mon égard, car tu n'es puiſſant que pour cela*, leur rappelle le pacte ſocial, le jugement de la poſtérité, l'intérêt de leur gloire & de leur propre ſûreté.

Nous avons retenu la monarchie héréditaire, en réglant l'ordre de la ſucceſſion à la couronne par le droit de la naiſſance, en faveur du mâle aîné de la branche aînée (*a*). Cette loi antique

(*a*) Il eſt de certaines choſes dans la politique où l'on ne doit pas conſulter purement la raiſon. La raiſon ne dit-elle pas que la couronne devroit être la récompenſe du mérite ? Eh bien, ce qui eſt admirable dans la théorie, ſeroit déteſtable dans la pratique. Les principes établis par la raiſon, produiroient un effet tout contraire à celui qu'elle en attendroit. La couronne ſeroit diſputée les armes à la main ; les guerres civiles déchireroient le ſein de l'état ; & cette couronne élective ſeroit, ou le prix du vainqueur, ou le fruit de l'intrigue, ou même elle ſeroit vendue au plus offrant. L'ambition & l'intérêt ſont plus puiſſans ſur le cœur de l'homme que la vertu. Ce droit qu'a la ſociété de

& ſage prévient à l'avenir tous troubles intérieurs, met la nation à l'abri de ſe voir dé-

ſe donner un maître, eſt donc ſubordonné à l'expérience, loi éternellement vivante, qui fait voir que les couronnes électives n'ont pas affranchi les peuples des regnes foibles, malheureux, ni des troubles qu'ils craignent tant ſous les minorités. Les légiſlateurs ne doivent point s'arrêter au mieux, parce qu'il eſt impraticable, & combattu par des paſſions qu'ils ne peuvent dompter. La politique enfin doit proportionner ſa conduite à notre nature corrompue. La couronne pourroit être la récompenſe de la vertu, dans un état où les citoyens ſeroient tous aſſez vertueux pour couronner le mérite, & aſſez redoutables à leurs voiſins, pour n'en point recevoir la loi; mais une pareille ſociété n'exiſte & n'exiſtera point. Ces loix ſi pleines de ſageſſe que Platon forme à ſon gré dans ſa république, ne ſont qu'un jeu de l'imagination; on ne peut pas leur obéir, parce qu'elles ſemblent faites pour une eſpece d'êtres ſupérieurs à l'homme.

Voyez la monarchie ariſtocratique des Polonois; c'eſt l'ancien gouvernement des barbares. N'eut-il pas été à ſouhaiter, pour le bonheur de cette nation, qu'elle eût donné ſa couronne à un prince qui eût pu la rendre héréditaire, & ſe ſervir de la force que lui auroient donné ſes autres états, pour repouſſer les co-partageans qui l'ont mutilée & réduite à l'impuiſſance de ſe venger?

On diroit auſſi, ſi l'on ne conſultoit que la raiſon, que la multiplicité des petits états ſeroit favorable à la tranquillité & au bonheur de l'eſpece humaine. L'expérience contredit le raiſonnement, & prouve encore que les ſociétés étendues ſont mieux organiſées, pour que le ſouverain puiſſe faire ſentir par-tout ſon autorité, & réprimer un grand nombre d'abus. Les grandes ſociétés ſont moins imparfaites que les petites; elles ont moins d'ennemis, & plus de moyens pour les repouſſer. Les différentes parties d'un vaſte état s'entr'aident dans des temps de diſette & de calamités. Plus le nombre des ſociétés particulieres eſt grand, moins il y a de liens de ſubordination dans le monde, & plus il y a d'attaques & de guerres. Les petits états ne ſont encore (s'il eſt permis de le dire) qu'une ébauche de la ſociété; & cette ſituation n'eſt point la plus conforme

chirée par des factions ſanglantes, & attache à la patrie une maiſon qu'elle a volontaire-

à la nature humaine. Qu'eſt-ce qu'un état renfermé dans un étroit eſpace, ou dans les murs d'une ſeule ville ? Les hommes touchent à l'anarchie devant ces frêles & petits magiſtrats, tantôt humbles, tantôt inſolens. On ne ſait à qui appartient l'autorité, tant elle eſt ſecouée en ſens contraire.

Que de maux ne coûta pas aux Grecs l'indépendance de toutes leurs villes, & de combien de malheurs la France n'a-t-elle pas été délivrée depuis que, réunie ſous une même puiſſance, cette foule d'anciens ariſtocrates ne ſe font plus la guerre en ravageant tour-à-tour ſes provinces, ſes villes & ſes bourgs ?

Si toute l'Europe ne formoit qu'un ſeul corps politique, elle auroit évidemment une plus grande ſomme de liberté, de paix & de bonheur. Mais puiſque les paſſions humaines s'oppoſent à ce vaſte & heureux ſyſtème, concluons, malgré le raiſonnement & d'après l'hiſtoire, qu'il n'y a rien de ſi orageux que les petits états, & que les déſordres particuliers y ſont infiniment plus grands que dans les grandes ſociétés ; car ſi un gouvernement doit aſſurer deux choſes, le bonheur des citoyens au dedans, & ſa ſûreté au dehors contre l'ambition de ſes voiſins, il eſt manifeſte qu'une domination reſſerrée dans d'étroites bornes, manque de reſſources contre pluſieurs pertes conſécutives ; que, toujours inquiete, la néceſſité conſtante où elle ſe trouve de remédier à ſa foibleſſe par une foule de précautions journalieres, met ſa fortune ſur le point de ſuccomber, ſoit d'après ſes débats inteſtins, ſoit d'après l'audace de ſes ennemis, voiſins habiles à calculer la faute qu'elle peut commettre, ou contre ſa diſcipline, ou contre ſes mœurs. Elle eſt perpétuellement obligée de s'étayer d'une puiſſance qui ne manque pas (tout en la dédaignant) de lui faire payer ſa protection.

Mais ce qu'il y a de plus funeſte, c'eſt que l'ariſtocratie inſolente, a ſon ſiege immortel dans les petits états, & qu'ils ne peuvent ſe ſauver de cette honte, même dans les bras du gouvernement monarchique. Les petits états reſtent expoſés aux révolutions ruineuſes qu'enfante la démocratie au déſeſpoir. Voilà la vengeance, mais qui ne tarde pas à retomber ſur eux.

ment élevée, & qu'elle maintient de tout ſon pouvoir.

Mais le ſucceſſeur eſt tenu de ſatisfaire à tous les engagemens que ſon prédéceſſeur auroit pu prendre, à moins qu'il n'en ſoit ſolemnellement dégagé par l'aſſemblée des états généraux; car ces engagemens ayant contribué, ſoit à la puiſſance de l'état, ſoit à la dignité de la couronne, le monarque héritier ne pourroit, ſans s'écarter des regles les plus exactes de la juſtice, faire avorter la parole royale, faite ſans autre examen, pour captiver la confiance publique, & pour repréſenter la baſe ſacrée des loix & des conventions humaines.

Nous avons conſervé le gouvernement monarchique que nous avons fondu avec les formes les plus précieuſes de la république, parce qu'il a l'avantage de ne point tomber, comme les républiques ſans chefs, dans les langueurs de la vieilleſſe. Il écarte en même temps les loix d'un prince étranger; de ſorte que la nation ne change point ſon génie.

Nous en avons vu les bons effets. Si notre gouvernement s'affoiblit, il eſt tout d'un coup remué par un nouveau ſouverain qui offre un caractere tout différent de celui de ſon prédéceſſeur, & la nation ranimée prend la vertu qu'il veut lui donner. Toutes les pertes alors ſont réparées: tout eſt revivifié dans un court eſpace; ce qui n'appartient pas à la république ſans monarque, en ce qu'elle voit ſa décadence ſans y trouver d'autre remede qu'une loquacité patriotique, mais inſuffiſante.

La monarchie par ſa nature, ſur-tout lorſqu'elle admet quelqu'heureux mêlange des autres gouvernemens, n'eſt ſujette qu'à des maladies paſſageres, & elle rétablit d'elle-même ſon courage & ſes principes. Votre Henri IV répara en peu d'années tous les déſordres que la guerre civile avoit produit ſous le regne de ſes prédéceſſeurs. Quand une république eſt une fois corrompue, le mal empire, toutes les cabales, toutes les factions transforment la politique en une vile chicane; il faut que cette république, diviſée dans toutes ſes parties, faute d'un point central, tombe & périſſe pour peu que l'ambition & l'intérêt profite de ſes déſordres; ainſi la méchanceté & la folie des hommes, ne permettent pas toujours de réduire en pratique les loix qui paroiſſent les plus ſages dans la théorie.

Si un monarque ſi redouté des républiques imparfaites eſt un grand homme, quelle force, quel éclat pour la nation qu'il gouverne! Toutes ſes qualités héroïques lui appartiennent en propre, il peut les déployer en tout ſens; il n'a plus à lutter, comme dans les républiques, avec les petites & miſérables paſſions qui regnent impérieuſement ſur la multitude, & qui obſcurciſſent toutes ſes idées. Il frappe au but utile & grand ſans être détourné dans ſon noble effort. Son génie différent de celui de ſes ancêtres, ſe plie au nouveau beſoin de la conſtitution. Sa place lui commande la vigilance la plus attentive, & il ſent le premier & plus vivement que tout autre, toute injure faite à la nation. C'étoit-

là la vertu, la ſeule vertu de votre Louis XIV. Si le prince n'embraſſe pas à la fois toutes les parties de l'état, il en affectionne du moins quelques-unes d'une maniere particuliere ; en corrigeant les abus d'une de ces parties de l'état, il travaille indirectement au progrès des autres : & ſi ſon regne n'eſt pas tout-à-fait glorieux, il eſt au moins utile. Il prépare le ſuccès & la grandeur d'un regne ſuivant.

C'eſt par le génie différent des princes qui ſe ſuccedent, qu'un état parvient à faire fleurir ſucceſſivement toutes ſes parties, comme la guerre, la juſtice, la marine, le commerce, les finances, les arts. Ces princes couronnés, plus ou moins jaloux de figurer ſur le trône, & d'envoyer à la poſtérité des noms honorés, ſont très-propres à favoriſer l'amélioration d'un état, & d'une maniere rapide. Puis un prince placé ſur un trône qui lie plus intimement les ſujets aux ſouverains, & le ſouverain à ſes ſujets, n'eſt-il pas intéreſſé à veiller ſpécialement au bien de ſon royaume, lorſqu'il devient, pour ainſi dire, le patrimoine de ſon fils ? Les ſentimens de la nature & du ſang ſuppléent à ceux de la politique, ou plutôt ſe confondent & ſe ſoutiennent mutuellement. Le prince dont le regne eſt un peu foible, en impoſe encore par la réputation de ſes ancêtres ; & quand le peuple n'eſt pas abſolument ſatisfait, il conçoit une plus grande eſpérance de ſa poſtérité. La république ſans chef n'aura jamais dans ſon ſein ce reſſort durable & puiſſant qui régénere les choſes, qui commande aux orages naiſſans, &

qui empêche que les droits de chaque ordre de l'état ne deviennent litigieux & bientôt oppoſés.

Que falloit-il donc ôter à la monarchie? Sa pente au deſpotiſme, afin qu'elle ne fût point dans la cruelle & dangereuſe néceſſité de craindre, ou le courage, ou les lumieres, ou les vertus des bons citoyens. Il falloit lui donner un frein contre ſes propres écarts, afin qu'elle fût conſtamment chérie & reſpectée; lorſqu'on ne verroit que ſa majeſté douce & ſon autorité utile, propres ſur-tout aux grandes & généreuſes entrepriſes.

Sous cet aſpect, la monarchie refondue, & n'offrant que des proportions nobles, parut le gouvernement le mieux combiné, pour veiller à ce que les hommes toujours prêts à abuſer des meilleures loix, n'immolaſſent point à des paſſions tumultueuſes, l'ordre politique dont la baſe exige un ſurveillant doué d'une force prompte & coercitive, dès que le cas l'exige. Ce cas a été prévu par la loi, & l'épée du ſouverain ne peut plus percer que l'ennemi de l'état.

CHAPITRE LXXIV.

Conſommations des grandes Villes.

QUe vous étiez barbares, que vous étiez petits dans vos idées ſur l'impôt! il y avoit des impoſitions ſans nombre à l'entrée des villes du royaume ſur toutes les différentes eſpeces de conſommation. Elles étoient déguiſées ſous toutes ſortes de noms & de formes. Toutes, à beaucoup près, n'étoient pas perçues pour le compte de l'état, & l'argent n'en ſortoit pas moins de la poche des ſujets; & comme les impoſitions étoient trop fortes, à bien des égards, il en réſultoit une contrebande énorme; parce que l'eſpoir du gain étoit plus vif que la crainte des galeres. Il falloit des armées de commis, des cachots, des fers, des chambres ardentes, des juges iniques, & tout l'appareil des ſupplices contre un crime imaginaire; & comme la conſcience ſe ſoulevoit devant ces loix arbitraires, la contrebande bravoit le danger & ne voyoit que le profit.

Les frais immenſes qu'occaſionnoient les contrebandiers, étoient prélevés aux dépens des peuples, & n'enrichiſſoient point les coffres de l'état. On peuploit les galeres, mais le monarque n'en étoit pas plus riche.

Les objets de conſommation des grandes villes venant à renchérir trop conſidérablement par l'excès des impôts, il arriva que les con-

ſommateurs conſommerent d'autant moins. Alors les hommes de la campagne qui cultivent, préparent & apportent dans les villes tous les objets de conſommation, n'ayant plus de débouchés pour les produits de leur travail, manquerent d'ouvrage, tomberent dans la miſere, & il leur fut impoſſible de payer les mêmes impoſitions qu'ils auroient ſupportées ſans peine, ſi des impôts plus modérés euſſent conſervé un débouché facile à leurs denrées, & au produit de leur induſtrie.

Nous avons réformé cette mal-adreſſe extrême & cette abſurdité palpable : nous nous ſommes attachés à fournir à tous les citoyens d'abondans moyens de ſubſiſtance, afin qu'ils puiſſent conſommer davantage ; car s'ils ne conſomment rien, ou peu de choſes, ils n'acheteront rien ; & ſi la terre n'eſt pas cultivée avec un ſoin tout particulier, & une grande ſomme d'intelligence, elle ne produira point ſuffiſamment, & le commerce languiſſant ne donnera aucune activité à la circulation. Or, c'eſt une circulation active qui diminue le poids d'une impoſition, & qui le rend inſenſible & léger.

Vos déteſtables fermiers vouloient impoſer ſur tout ; ils n'étoient retenus par aucune conſidération : à force d'argent, de ruſes & de crédit, ils en extorquoient le droit, parce que, pourvu que les profits du bail fuſſent conſidérables, que leur importoit le reſte, ainſi que le bonheur de la nation ?

Une adminiſtration éclairée a penſé différemment ; elle a promené ſes regards ſur le paſſé ; &

elle a ſenti combien il étoit néceſſaire d'apporter de prompts changemens dans le ſyſtême deſtructeur de la finance. Elle a compris ſans efforts, qu'en ſe déterminant à faire des ſacrifices ſur le revenu, elle s'en dédommageroit amplement dans l'augmentation des conſommations en tout genre, réſultantes des fortunes particulieres, qui ne manqueroient pas de s'élever par les ſuites d'un commerce bien entendu, & protégé avec intelligence.

Et quel eſt le commerce le plus avantageux, le plus deſirable ? C'eſt celui qui multiplie à l'infini les moyens de ſubſiſtance : c'eſt ce commerce excellent dans ſes effets, qui emploie le plus grand nombre de bras, & qui nourrit par conſéquent, en travaillant la terre, un plus grand nombre d'individus.

Mais il n'y a rien de ſi bas, de ſi cruel, de ſi plat qu'un ſyſtême financier ; il coupe tout, il dévore tout. Les gens de finance plaiſent aux miniſtres qui craignent le travail & qui aiment l'argent ; à ces miniſtres ineptes qui ne cherchent, pour ſe tirer d'affaire, que des palliatifs momentanés, & qui vous diſent effrontément que telle nation eſt inruinable. Quand les gens de finance ont malheureuſement pris une trop grande influence dans les affaires d'une nation, ils la bourſoufflent, & une opulence factice cache & déguiſe ſes plaies & ſes cicatrices honteuſes ; mais bientôt les chaumieres des campagnes, qui tombent en ruine, & les haillons de la miſere qui couvrent un peuple entier, diſent que là où regne le ſyſtême financier, il n'y a plus

d'aiſance ; & que la vie des campagnes diſparoît devant leur avide férocité. Notre premier ſoin fut d'attaquer cette vermine rongeante, très-difficile à détruire, & qui avoit fait un mal incalculable ; mais la fertilité du ſol de la France & la nature du climat, ces dons ineſtimables de la bonne providence, ont réparé peu-à-peu les anciens déſaſtres. Le commerce des denrées ayant repris une haute faveur ſur tous les autres objets de commerce, l'heureuſe France produiſant une infinité de choſes utiles & agréables, dont les autres nations ſont privées, nos vins, nos eaux-de-vie, nos ſels, nos huiles, nos grains, ont augmenté dans le royaume le nombre des moyens de ſubſiſtance, en occupant un plus grand nombre d'hommes.

Le commerce débarraſſé des formes rigoureuſes & inſupportables des aides, fut par-tout triomphant, & rien ne s'oppoſa à la perfection dans la culture de la vigne & dans la préparation des vins & eaux-de-vie. La richeſſe naturelle de la France, l'induſtrie de ſes habitans & ſa ſituation avantageuſe ſur le globe, furent plus fortes enfin que la mal-adreſſe & l'ignorance de ſes anciens adminiſtrateurs. Ils n'avoient pu détruire de fond en comble tant d'avantages précieux, ils pouſſerent de nouvelles racines. Le commerce qui fait vivre le plus grand nombre d'individus, fut celui qui mérita la préférence, ce fut auſſi ſur lui que le gouvernement François porta ſa principale attention. Les financiers expulſés, qui ne raiſonnoient que d'après leur maniere tyrannique & âpre d'enviſager les choſes &

d'opérer, ne s'oppoſerent plus au bon ſuccès des commerces de denrée & d'exportation, communs entre les hommes qui s'y adonnent ; car les uns ne peuvent proſpérer, que les autres ne proſperent auſſi.

Ce grand commerce multipliant les moyens de ſubſiſtance, les ouvriers ſe nourrirent mieux ; ils partagerent avec les cultivateurs leurs ſuccès ; de même que les cultivateurs gagnant davantage, & ſe vêtiſſant mieux, rendirent aux manufactures une partie du profit de leur culture, que le grand débit rend plus induſtrieuſe & mieux entendue. Une infinité d'individus qui manquoient de tout, & qui ne buvoient que de l'eau, burent du vin ; ils furent plus forts & plus gais ; & cet axiome fut démontré ſans replique, que les intérêts de l'état & ceux des ſujets ſont tellement inſéparables, qu'il n'en peut arriver à l'un ou aux autres, aucuns bons ou mauvais ſuccès, qu'à l'inſtant l'un ou les autres ne s'en reſſentent, & qu'ils n'en partagent également l'événement.

CHAPITRE LXXV.

Luxe.

CE peuple avoit du luxe ; on l'a dû voir dans le cours de mon récit ; mais expliquons-nous ſur ce mot *luxe*, ſi compliqué & ſi mal interprété. On a beau exagérer les malheurs qui accompagnent le luxe, l'homme eſt plus heureux

dans les ſociétés où il brille. Les arts de décoration annonçoient ici la culture des arts néceſſaires : les arts ſuperflus diſoient que les aiſances & les voluptés de la vie avoient accru la puiſſance & le bonheur de ce peuple. Le partage inégal eſt néceſſaire ; mais lorſque la longue culture des arts a donné la ſubſiſtance à tous, s'il eſt encore des indigens, ils ſont ſoulagés. Les richeſſes nationales diminuent les déſordres d'une légiſlation imparfaite, bien loin de les augmenter. Les biens de la claſſe opulente arroſent la partie indigente. Si elle ſouffre de pluſieurs privations, on peut dire qu'elle auroit beaucoup plus ſouffert dans un autre ſiecle. Ici la voix univerſelle demande le ſoulagement du peuple dès qu'il ſe plaint, & le peuple eſt ſoulagé. L'adminiſtration devient toujours plus attentive, quand une foule d'obſervateurs examinent ſes mouvemens.

On a fait une peinture énergique des maux du luxe, qui n'étoit parmi vous que le réſultat d'une horrible inégalité des fortunes; mais parmi nous le luxe eſt commodité, jouiſſances preſque générales ; par ce moyen il guérit les bleſſures qu'il fait. Il eſt ſans doute des calamités qui ſont abſolument indépendantes des loix, & que nous tenons des rigueurs de la nature. Jamais une ſociété nombreuſe, quoiqu'elle faſſe, ne pourra lancer une félicité égale ſur tous les individus ; il y aura toujours une claſſe d'hommes moins fortunés. Alléger leurs privations, les en conſoler, voilà tout ce qu'il eſt permis à la politique de faire, car elle ne peut pas chan-

ger la condition de l'homme. On demande aux loix le bonheur ſocial, également répandu ſur tous les citoyens ; les loix peuvent beaucoup, mais elles ne ſauroient opérer des choſes contradictoires.

Les jouiſſances des riches aſſurent parmi nous les jouiſſances des pauvres ; c'eſt-à-dire, de ceux qui n'ont pas les mêmes moyens pour appeller autour d'eux certaines aiſances, mais qui ne manquent jamais du néceſſaire. Cette table où regne le ſuperflu ſe débordera néceſſairement : tous ces mets ſeront mangés ; ces meubles, dès qu'ils auront perdu leur éclat, deſcendront dans les claſſes ſubalternes. Toutes les créations du luxe circuleront & paſſeront de mains en mains. Les commodités de la vie ſuivent les raffinemens des artiſtes ; tous ces meubles ſeront occupés, rien ne ſera perdu.

C'eſt au milieu des délices du luxe que naiſſent les idées les plus ſaines ; pourquoi ? C'eſt qu'il y a une réaction perpétuelle & cachée entre toutes les connoiſſances, & qu'il eſt impoſſible de perfectionner un art ſans que toutes les connoiſſances humaines ne s'en reſſentent plus ou moins. La félicité nationale dépend de la félicité de pluſieurs particuliers ; il faut qu'ils jouiſſent pour qu'ils apprennent à faire jouir leurs ſemblables. Faites diſparoître ces avantages particuliers de la civiliſation, la totalité des individus ſera plus pauvre & plus malheureuſe. Si l'on y prend garde, il eſt impoſſible que l'homme jouiſſe ſeul ; il faut qu'une partie de ſes jouiſſances reflue néceſſairement ſur ce

qui eſt autour de lui ; & voilà ce qui nous eſt arrivé. Notre luxe eſt raiſonné ; il n'appartient point à l'orgueil, au faſte, au miſérable plaiſir de la repréſentation ; il tient aux commodités de la vie : notre luxe n'eſt pas coûteux ; il ne s'égare pas au-delà des jouiſſances réelles ; & comme ce n'eſt pas la fantaiſie qui ordonne ſes formes, toutes ſont pour l'aiſance publique ; ce qui met peu de différence entre les plaiſirs des citoyens, parce que tous peuvent aſpirer à ces jouiſſances, qui ſont devenues faciles & qui n'en ſont pas moins fines & délicates : tout dépend de la perfection des arts ; lorſqu'ils nous ont préparé des voluptés innocentes, tout le monde en jouit à peu de frais ; & quand l'homme jouit (nous ne diſons pas quand il abuſe) il eſt néceſſairement meilleur.

Notre caractere national nous porte à nous occuper davantage du préſent que de l'avenir : de tous temps les François ont aimé à jouir ; ils ne reſſemblent pas à ces triſtes ſpéculateurs que la mort ſurprend au milieu de leurs inutiles économies ; or, plus les jouiſſances réelles ſont faciles & multipliées, plus elles détruiſent les fantaiſies bizarres & le luxe d'opinion, & moins le revenu eſt léſé ; parce que ce qui tient à l'induſtrie nationale, ſe paie à la nation, & par conſéquent ne ruine perſonne, vu la réaction perpétuelle des fortunes.

CHAPITRE LXXVI.

De certains Nobles.

MAis le plus beau triomphe politique que nous avons obtenu, c'eſt de nous être délivré peu-à-peu de cette nobleſſe altiere & dévorante, qui dans votre ſiecle avoit accaparé l'honneur, lequel doit être le partage de tous les citoyens.

Nous connoiſſons la nobleſſe des ſentimens ou des penſées, celle des diſcours, celle des actions, ſur-tout la nobleſſe de caractere; mais quant à la nobleſſe de parchemin, quant à ces hommes hautains & pareſſeux qui venoient vous dire: j'ai tant de quartiers, nous les avons répudiés.

Ne vous diſoient-ils pas encore, avec une aſſurance hardie: les premiers emplois, les premieres charges, les premieres diſtinctions nous appartiennent excluſivement; les revenus de la monarchie ſont à nous; car nous ſommes bien au-deſſus des autres citoyens; ils ont beau ſervir ou honorer la patrie, ils doivent reſter dans un rang ſubalterne; c'eſt un peuple vulgaire, en comparaiſon de nous autres nobles. Nous ne faiſons rien, il eſt vrai, mais telle eſt notre glorieuſe prérogative. Nous aſſiſtons une fois dans notre vie à une bataille, nous faiſons, quand cela nous plaît, deux ou trois campagnes, & nous voilà faits, dès-lors, pour tout obtenir. On ne doit rien nous refuſer, & la roture qui a

verſé ſon ſang à grands flots ne doit pas ſe trouver ſur notre paſſage, parce qu'elle a été pétrie d'un limon tout différent. Tous ces roturiers ſont nés pour être marqués de notre mépris, & ces vilains doivent obéir à nos volontés, fournir à nos beſoins & ſatisfaire nos caprices.

Offenſés de cet orgueil qui portoit réellement à faux, voyant que ces nobles, bouffis de leurs privileges, avoient l'inhumanité d'avilir des êtres ſemblables à eux, nous frappâmes du dernier coup ces petits tyrans, dont l'inſolence avoit juſtement indigné les autres ordres de l'état.

Ce mépris injuſte fut puni d'un mépris juſte; on leur ôta ces prérogatives qui ne leurs avoient été accordées que pour les attacher étroitement à la patrie, & non pour s'efforcer d'avilir un grand nombre de ſujets, dont le courage & les talens pouvoient lui devenir utiles.

Y avoit-il au monde quelque choſe de plus ridicule que ce dédain affecté? Et quoi de plus inéquitable que d'appuyer une exiſtence ſans mérite ſur la vertu ou ſur l'heureuſe fortune de ſes ancêtres?

Ainſi cette race d'hommes orgueilleux qui croyoient ſe déshonorer de communiquer avec des roturiers, qui abuſant de quelques droits honteux attachés à leurs fiefs, auroient voulu réduire, ou perpétuer dans l'eſclavage, des hommes utiles & laborieux, nous parurent des êtres foibles, ingrats, vicieux, pervers, mauvais & dangereux citoyens, ennemis de leurs ſemblables, & nous les traitâmes comme tels.

Leurs vices groſſis encore par une vanité

impertinente, furent mis en évidence, & tout le monde vit à nu leur déplorable ſyſtême, qui tendoit à mépriſer tout ce qui n'étoit pas eux, à poſſéder toutes les graces, & à refuſer aux autres le tribut d'eſtime qui leur étoit dû.

Ces nobles firent horreur, & leur ſyſtême fut bientôt ruiné par ceux qui, conſultant la raiſon & l'intérêt de l'état, s'enflammerent d'une indignation légitime devant des hommes qui exigeoient tout-à-la-fois, les avantages de l'opulence, le reſpect d'autrui, les diſtinctions flatteuſes, ſans qu'on ſût ce qu'ils rendoient, ou ce qu'ils vouloient rendre au peuple & à la patrie pour cette conſidération excluſive & perſonnelle.

Ils eurent beau nous étaler leurs titres, & les archives vraies ou menſongeres de leur antique & ſtérile vanité, accoutumés à n'eſtimer les choſes que ce qu'elles valent véritablement, occupés des citoyens généreux qui pouvoient faire notre gloire ou notre proſpérité, nous briſâmes avec joie & d'un commun accord, cette diſproportion qu'un préjugé condamnable & contagieux avoit établie. Nous le jugeâmes, ce préjugé, déſavantageux à la patrie, fâcheux & incommode dans la ſociété, frivole dans ſon principe, nuiſible à la vraie vertu, & devant être à jamais effacé dans un gouvernement où la généroſité, le déſintéreſſement, l'indépendance de l'ame, l'égalité de caractere, étoient par excellence les vertus nobles.

Il nous ſembla que la bonté de l'homme, inhérente à ſa nature, exigeoit qu'on proſcrivît hautement des inſenſés, qui n'appelloient de belles

actions que les leurs, & dont les cœurs paîtris d'injuſtice & d'arrogance n'admettoient aucune vertu, aucune dignité perſonnelle dans ce qu'ils appelloient la roture.

Méchans dans leur libre offenſive, cruels à la chaſſe, oppreſſeurs dans les tribunaux, ſuperbement dédaigneux dans nos foyers, ils n'avoient conſervé que des préjugés barbares, enfans des ſiecles de férocité; prodigues de flatteries baſſes envers les diſpenſateurs des graces, qu'ils aſſiégeoient; les mains ouvertes & inſatiables, ils étoient injurieux & mordans dès que leur déraiſonnable amour-propre étoit légérement offenſé (*a*).

(*a*) Un gouverneur faiſoit ſon entrée avec ſes gardes, ſes carroſſes dorés, & tout l'étalage qui fait dépenſer en un jour le revenu d'une année. Le gouverneur ſembloit ce jour-là le roi de la cité. Un beau repas l'attendoit à l'hôtel-de-ville, & l'on ſait ce qu'eſt un repas ordonné par des échevins. Il jetoit, ſelon l'uſage, pendant ſa marche & à certains intervalles, quelques pieces de monnoie, & toute la populace de courir, d'environner ſes équipages, de hurler, *vive*, *Monſeigneur!* Avoit-il prodigué ſes largeſſes dans un carrefour, ce peuple avide ſe précipitoit dans de petites rues, pour ſe retrouver à un autre carrefour, où la main du gouverneur devoit s'ouvrir encore. Un courtiſan qui étoit à une fenêtre, diſoit : Voyez cette vile canaille couverte de fange & de ſueur; elle ſe roule dans la boue, en riſque de ſe faire eſtropier pour ramaſſer des pieces de douze ſous. Voyez ces malheureux ! Ils ont l'œil en feu, le viſage enſanglanté, les mains noires, & ils ſe déchirent entr'eux à qui ramaſſera ce qu'on leur jette. Sont-ce là des hommes ? Le ſoir même le courtiſan, lui trentieme, courut en poſte à la cour, & alla à la chaſſe avec le roi. Un gouvernement vaquoit, & c'étoit à qui ſignaleroit ſon zele intéreſſé. Le courtiſan, en voulant ſuivre la chaſſe, tomba vingt fois dans des foſſés, s'enſanglanta les mains, ſe froiſſa

Ces hommes avoient imaginé qu'il n'y avoit de la gloire que pour eux, & la patrie étonnée de leurs fatigantes prétentions, demandoit ce qu'ils avoient fait pour elle que ſes autres enfans n'euſſent pas fait d'une maniere bien plus déſintéreſſée. On les voyoit, ces hommes avides, ſe précipiter ſur tout ce qui pouvoit ſatisfaire leur cupidité, frapper, renverſer autour d'eux; & la vertu honteuſe & timide n'oſoit parler de ſes ſervices, & alloit ſe cacher, tandis que leur nullité & leur arrogance marchoient tête levée.

Nous ne nous ſommes pas ſoumis à des idées auſſi fauſſes, auſſi extravagantes, nous n'avons pas péché contre *l'ordre* à ce point. Comme l'eſtime, les regards & la faveur des hommes ſont des biens véritables, nous les avons ôtés à ces anciens uſurpateurs, pour les reporter ſur des plébéiens familiariſés avec l'exercice journalier de leur devoir. Nous avons mépriſé des hommes qui avoient oſé ſi long-temps dédaigner

---

une jambe, & pour comble de bonheur, un orage affreux étant ſurvenu, il rentra au château, mouillé, percé juſqu'aux os, à peine reconnoiſſable & dans un état peu différent des poliſſons qu'il avoit vu le matin. Au ſouper il fit vingt menſonges, & calomnia pour décréditer vingt de ſes confreres, qui poſtuloient comme lui ce gouvernement, & les hurlemens à part, il fit préciſément autour du diſpenſateur des graces, ce que cette canaille avoit fait autour du carroſſe. Mais nous demandons au lecteur ſenſé, qui fait le métier le plus vil, du malheureux affamé qui ſe baiſſe pour ramaſſer la valeur d'un pain, ou du riche, au-deſſus du beſoin, qui fait mille baſſeſſes & joue le rôle d'un eſclave pour avoir un peu plus d'or à dépenſer, ſans en ſavoir jouir? Comme aux yeux de la philoſophie tout cela redevient de niveau!

leurs concitoyens. Ces nobles pleins d'eux-mêmes & vides des autres, rentrerent dans le néant dès qu'on ſe fût accoutumé à ne rendre des honneurs qu'à ceux qui avoient perſonnellement fait honneur à l'état. L'orgueil criminel des nobles parut bientôt dans tout ſon jour ; il étoit puniſſable, il fut puni ; & comme il dégénéroit en pitoyable vanité, il fut encore livré aux ris moqueurs. Des comédies bien philoſophiques firent juſtice de cette fierté déplacée, de cette oſtentation inſoutenable, de cette arrogance inſultante. Ces ballons enflés creverent de rage & de dépit de s'être vus dans un miroir fidele. Cet orgueil avoit été forcé de ſe nourrir des erreurs & des foibleſſes d'autrui ; il périt, parce que de ſaines lumieres apprirent à tous qu'un noble qui n'étoit que noble, étoit une médaille rouillée, une médaille de cuivre ſans valeur, qui n'étoit bonne à rien & qu'il ne falloit pas même toucher.

CHAPITRE LXXVII.

Reſtauration.

NOus avons reſtitué aux mots, ainſi qu'aux hommes, une dignité égale. Il n'y a point de condition vile & mépriſable parmi nous, pour peu qu'elle contribue à l'utilité publique. Il n'y a point non plus de mots réputés bas. Car ſi les mots ne ſont autre choſe que les ſignes repréſen-

tatifs des idées, dès que les idées ſont néceſſaires, l'expreſſion devient néceſſaire.

La convention avoit décidé que telle ou telle expreſſion ſeroit ſublime, ou triviale. Une autre convention plus raiſonnable a décidé que l'oreille ne ſeroit pas bleſſée d'un ſon plutôt que d'un autre. Les idées peuvent choquer, mais jamais les mots. Nous nous ſommes même amuſés à compoſer une langue, où tragédie ſignifie *farce*, grandeur *petiteſſe*, huitre *grand ſultan*, poéſie *inutilité*, médecin *ignorant*, &c.

Il n'y a point de mots vils, comme il n'y a point de citoyens réputés bas (*a*). L'orgueil de chaque citoyen eſt ménagé. S'il y a inégalité dans les fortunes, elle ne paſſe point dans les mœurs ni dans les manieres. Un homme du peuple, quel qu'il ſoit, n'eſt jamais humilié par le ton du premier homme de la république. Point de faſte ni de hauteur dans l'expreſſion de l'homme en place. Tous les individus ſont contenus à l'extérieur dans la modération ; & paſſé les aſſemblées publiques, on a réprimé tout ce qui tendroit à annoncer de la différence entre les hommes. Le pauvre n'a à combattre que la pauvreté, & non le mépris de ſon ſemblable, mépris cent fois plus dur & plus inſupportable. Le dernier laboureur ſe préſente hardiment avec ſa requête devant les premiers magiſtrats, & il eſt ſûr d'être écouté. Nous reſpectons l'homme, afin qu'il ſe reſpecte comme citoyen, & qu'il ne s'aviliſſe point juſqu'à don-

(*a*) Louis XIV, dit-on, n'a jamais adreſſé la parole ſérieuſement à un roturier; voilà de la grandeur !

ner atteinte à des loix qui ſont ſa tranquillité.

Comme tout citoyen a la permiſſion d'avoir ſon arſenal domeſtique, d'après les formes républicaines que nous avons adoptées, il compte tellement ſur la modération du gouvernement, qu'il n'uſe point de ſon privilege, qu'il croiroit faire injure à l'adminiſtration, que d'avoir chez lui des armes. Il ſait que ſes remontrances ſeront écoutées avec attention & peſées avec ſageſſe. Il eſt dans une parfaite ſécurité ſur ſes biens & ſur la propriété de ſa perſonne.

Dans les conditions civiles, les diſtinctions dépendent de l'eſtimation générale qui fait une eſpece de loi, & qui eſt fondée ſur la raiſon la plus pure. Le roulier eſt plus eſtimé que l'ouvrier en modes ; l'agriculteur plus que le publicain ; car nous n'avons pas pu détruire cette plante paraſite qui ſe mêle aux moiſſons. Le bouvier eſt plus conſidéré que le cocher ; le charpentier, plus que le ſculpteur ; l'arithméticien arpenteur, plus que le peintre ; le manœuvre, plus que le décorateur; le méchanicien, plus que l'algébriſte ; le ferrurier, plus que le lapidaire.

Nous n'avons jamais pu concevoir ce que vouloit dire parmi vous, *immunités eccléſiaſtiques*. Nous avons aboli de pareils termes. Ceux qui partagent les droits & les avantages de la ſociété, en doivent également partager les charges & les obligations ; le reſte eſt pur ſophiſme. Des exemptions anciennement accordées, ne ſont que des exceptions faites pour être modifiées ; & elles ſont nulles, abuſives, révocables, quand elles deviennent contraires au *droit naturel*, c'eſt-à-

dire, lorſqu'elles ne procurent pas au reſte de la ſociété un bien ſupérieur au mal qu'elles peuvent faire à pluſieurs de ſes membres ; ſur-tout lorſque ceux-ci portent le côté le plus lourd du fardeau des impôts, lequel, d'après le *droit naturel* (droit impreſcriptible) doit être également reparti. Ce qui eſt évident.

Nous chériſſons la religion, nous reſpectons infiniment ſon culte, nous le croyons néceſſaire, utile, conſolateur ; mais en vérité ce culte étoit cher, trop cher, exorbitamment cher. Jamais aucune nation ſur le globe n'avoit payé avec tant de prodigalité ſes cérémonies religieuſes.

Quoi, plus de trois cents mille miniſtres ſous différens titres & tous célibataires deſſervoient les autels, priant Dieu pour vous en diſant le *bréviaire* ! N'étoit-ce pas là un clergé nombreux, trop nombreux ? Puis attribuer à ce clergé près de trois cents millions par an pour ſes prieres & quelques exhortations ! Ne pouvoit-on pas réduire, ſans offenſer Dieu ni la religion, cette ſomme prodigieuſe ? Nous l'avons penſé ainſi en bons chrétiens, & nous ne concevons pas par quel miracle une ſi étonnante richeſſe a pu reſter ſi long-temps dans un corps qui poſſédoit, *pour prier Dieu*, un revenu preſque égal au tiers du produit total du territoire de la France.

Les particuliers payoient en impôts au monarque ſix cents millions ; le clergé venoit & prélevoit enſuite, trois cents millions environ. Nous eſtimâmes que nous pouvions avoir des prélats à meilleur marché, & quoique les vertus eccléſiaſ-

tiques ſoient d'un prix ineſtimable, il ne falloit pas cependant ruiner l'état pour les poſſéder, parce qu'après tout, le ciel acheve là-haut leur récompenſe.

Nous ſavions qu'au moindre mot de réforme, le clergé jeteroit des clameurs hyperboliques; qu'il ſoutiendroit que la dixme étoit de droit divin, que les richeſſes de l'égliſe appartenoient à S. Pierre, & que tout ce qui s'écarteroit de ces principes porteroit le damnable caractere du calviniſme & de la philoſophie.

Nous le laiſſâmes batailler avec la parole, & nous fîmes la réforme qui devenoit urgente; car avec cet incroyable revenu, le clergé, au-lieu de participer proportionnellement au fardeau des charges publiques, avoit peine à donner en contingent réel deux millions cinq cents mille livres.

Une léſion auſſi énorme des deniers publics appelloit, certes, une *reſtauration* qui fit grand bien au royaume, & ſoulagea la partie des cultivateurs qui payoient cette écraſante dixme, dont ils furent délivrés à jamais, & ils en bénirent Dieu ſans fâcher S. Pierre.

Votre clergé *richiſſime* n'avoit point de dépenſes obligées. Donc il ne dut pas paroître extraordinaire à la raiſon publique & nationale qu'on revînt un peu ſur l'aveuglement des ſiecles d'ignorance, ſur une eſpece d'uſurpation, ſur l'ineptie généreuſe de ces bons Gaulois nos aïeux, qui ſéduits & trompés, s'étoient dépouillés ſans ſavoir ce qu'ils faiſoient, ni ce qu'ils préparoient de maux à leurs deſcendans,

ſans ſonger à leurs beſoins futurs, ſans eſtimer enfin le tort irréparable que les générations ſuivantes alloient ſouffrir.

Il appartenoit à la juſtice, aux lumieres de la philoſophie, à l'intérêt général, & à la dignité même de la religion qu'on fît rentrer dans des limites ſages cette ſcandaleuſe opulence, diſtribuée encore ſi inégalement, & qui n'appartenoit pas aux curés des campagnes, à des paſteurs utiles, mais à des évêques qui ne l'étoient pas.

C'eſt ce que nous avons fait ; & nous avons eu l'applaudiſſement des nations voiſines. Les états généraux aſſemblés ont ſoumis cet ordre de citoyens à un régime nouveau, & ils conviennent aujourd'hui qu'on a ſagement agi, & que la proſpérité de la France étoit intéreſſée à cette *reſtauration.*

Le tiers-état nous a bien ſecondés dans cette utile opération. Il s'étoit rétabli dans le rang qui lui appartenoit ; il avoit fait revivre des droits antiques & non moins raiſonnables, que l'ambition, l'ingratitude & l'ignorance avoient éteints, mais que la nature a rendu impreſcriptibles.

Le tiers-état, vous le ſavez, avoit figuré dans les aſſemblées nationales ; il a repris ſa place, & cette claſſe a l'honneur, comme autrefois, d'être la premiere à dire ſon ſentiment dans l'aſſemblée des états (*b*) ; & qui peut mieux

(*b*) Les premiers temps de notre hiſtoire ſont remplis de ces dietes, de ces aſſemblées générales de la nation Françoiſe, & de leur grande autorité. C'eſt dans ces aſſemblées auguſtes qu'on faiſoit de nouvelles loix, qu'on délibéroit de la guerre & de la paix, & généralement de tout ce qui

que *le tiers-état* connoître les facultés d'une province, déterminer la quantité d'impoſitions qu'elle eſt en état de ſupporter, les répartir avec plus d'égalité, veiller à la conſtruction ou à l'entretien des chemins publics, ſi néceſſaires pour le débouché de toutes ſortes de denrées, propoſer de rendre ſes rivieres plus guéables pour faciliter une plus grande communication; parler enfin avec plus de force pour ce qui eſt le plus utile.

Nous avons auſſi notre chambre des communes; c'eſt toujours celle dont les reſſorts patriotiques donnent plus de mouvement aux affaires de l'état, dont les délibérations réunies font le plus de poids & diſpoſent mieux la nation à ſuivre ſes réſolutions.

Le peuple travailleur eſt plus utile à un état

---

intéreſſoit l'état. C'étoit encore dans ces dietes qu'on fixoit le jour & le lieu pour proclamer le nouveau roi. Son inauguration conſiſtoit dans les premiers temps à le porter ſur un *pavois*; c'eſt-à-dire, ſur un bouclier. On fit dans la ſuite plus de cérémonies: on plaça le monarque ſur un trône à la vue de tout le monde; mais le trône, ou ſiege royal, n'avoit ni bras ni doſſier, comme pour apprendre au nouveau roi qu'il devoit ſe ſoutenir lui-même, & ne s'appuyer ſur perſonne. Les dietes, l'oriflamme, les tournois, l'ancienne chevalerie, tout cela a diſparu; mais les reſtes du gouvernement féodal nous tourmentent encore. L'autorité du monarque ne nous a pas entiérement affranchis des orgueilleuſes prétentions de la nobleſſe. Quand on ſonge que notre gouvernement ſort de la même ſource que le gouvernement Anglois, qu'un de nos rois a ſigné la *grande chartre*, ſi précieuſe à la nation Angloiſe, comme la baſe de ſes droits & de ſa liberté, on voudroit ſaiſir le fil des événemens politiques, qui conduiſent les peuples à des réſultats ſi différens.

que ceux qui vivent dans l'oiſiveté. On peut dire qu'il a auſſi les idées les plus ſaines. Il va droit au but en prenant pour baſe l'utilité publique. Ses lumieres ſont ſûres, parce qu'elles ne dégénerent point en fineſſe, & ils diſent aux nobles: *Vous ne vous trompez plus comme vos ancêtres en prétendant à deux choſes auſſi oppoſées entre elles; au plaiſir de la pareſſe & à la récompenſe de la vertu. La patrie nous a honorés en nous rendant nos droits à l'honneur, qui ſembloit n'être inſtitué que pour vous; & nous pouvons aujourd'hui conquérir, par nos travaux, la gloire qui accompagne la vertu; parce qu'on ne peut, au fond, ni la donner, ni la recevoir, & qu'il faut la compoſer ſoi-même par des actions héroïques.*

CHAPITRE LXXVIII.

Canaux.

LEs canaux ſont un des plus grands reſſorts de l'agriculture, du commerce, de la population. Poſſédez un vaſte état, d'ailleurs riche & fertile, ſi toutes ſes parties ne ſont pas étroitement liées, ſi la chaîne du commerce intérieur eſt briſée, ou interrompue, ce royaume, faute de communications, ſe deſſéchera bientôt, & ceſſera d'être floriſſant.

Les grands corps politiques exigent que les différentes provinces, & les plus éloignées, aient leurs jonctions, ſans quoi ces provinces

deviennent étrangères l'une à l'autre, & l'induſtrie des peuples périt par ces décourageans obſtacles. Il faut les lever; c'eſt à la force publique que ce grand devoir eſt confié. Il faut que le ſouverain acquitte, de préférence, cette premiere dette (*a*).

Chaque roi de France a mis ſucceſſivement ſa gloire à creuſer quelque canal de navigation; l'un a reſſerré un fleuve par des levées, l'autre a conſtruit des aqueducs pour l'arroſement des terreins arides; celui-ci a facilité l'écoulement des eaux, pour la fertilité de la terre & la ſalubrité de l'air. Ces ſouverains ont immortaliſé ainſi leurs noms. Créateurs de grandes choſes (autant qu'il eſt donné aux hommes de l'être) la puiſſance publique eſt devenue entre leurs mains l'objet des hommages de la poſtérité.

Par ces moyens généraux, la force du royaume s'eſt accrue, & le commerce eſt monté au plus haut degré de ſplendeur; or, nous entendons par commerce, celui qui fait naître la plus grande quantité de denrées de premiere néceſſité.

La Picardie, le Berri, la Bourgogne, l'aride Provence, demandoient à grands cris des jonctions tant de fois propoſées. Les canaux n'ont plus laiſſé de déſerts dans le ſein de la France,

(*a*) Charlemagne s'eſt occupé des moyens de faire communiquer l'Océan & la Mer-Noire par le Rhin, la riviere d'Almutz & le Danube. Henri IV a commencé le canal de Briare, & le fameux canal de Languedoc a été entrepris ſous Louis XIV.

Pluſieurs ſouverains ont eſſayé de joindre la Mer-Rouge à la Méditerranée; il faut des rois puiſſans pour tous ces grands ouvrages; c'eſt à eux que cette gloire appartient.

& des peuplades miſérables, ſur un ſol appauvri.

Vous aviez déja beaucoup tenté. Nous avons admiré la main de *Riquet*, lorſqu'il ordonna aux bateaux de monter ſur les montagnes, d'en redeſcendre, de pénétrer dans les entrailles de la terre, de reparoître au jour, d'aller d'une mer à l'autre.

Votre canal de Picardie nous a étonné, ainſi que ſur la Manche votre port entiérement créé & capable de recevoir les vaiſſeaux de haut bord.

Nous rendons juſtice à vos travaux ; vous aviez jeté l'Auron dans l'Yevre, & l'Yevre dans la Loire ; nous, nous avons réunis le Rhône, le Var, la Loire, la Garonne & la Seine. L'Eſcaut communique avec la Meuſe. Nos marchandiſes vont de Lyon en Provence, ſans paſſer par les bouches dangereuſes du Rhône. Au-lieu de guerroyer, nous avons adopté ces projets patriotiques, qui n'ont demandé que des ingénieurs & du temps.

Nous avons épuiſé enſuite, par des ſaignées, ces rivieres errantes & folles, dont les flots dévaſtateurs dépoſſédoient les payſans de leurs patrimoines héréditaires. Nous avons forcé ces rivieres vagabondes à couler pour la proſpérité publique ; nous avons rendu à l'homme, à l'agriculture, à la France, ces marais à moitié deſſéchés. Les canaux ſont le lien des peuples, la ſource, la fécondité, l'ornement de la terre. Si tel canal n'eſt pas navigable, il ſert du moins à l'irrigation des prairies, à leur porter la vie & la fraîcheur ; & les propriétaires riverains, qui

ſont tenus de curer ces canaux, couvrent d'un excellent terreau le ſol de leurs héritages.

Nous aimons ces travaux hardis, & nous honorons en même temps les ingénieurs ; car nous les regardons comme les auteurs par excellence, comme ceux dont l'invention fait des conquêtes utiles & grandes ſur la nature. Sous leur compas, le fleuve fougueux devient canal docile ; les rochers tombent & s'applaniſſent, les rocs ſont percés & les eaux paſſent ſous leurs obſcures voûtes. Les torrens diviſés n'ont plus que l'action néceſſaire, & ſont ſoumis à la loi du niveau. L'inégalité des terres obéit à leurs ordres ; les aqueducs s'élevent ; mille rigoles, dérivées des canaux, abreuvent les prés, les vergers, & portent par-tout l'abondance & la vie.

Voilà de quelle maniere l'ingénieur habile recompoſe le ſol, & établit des communications utiles que les élémens reſpectent. Le fleuve artificiel monte, redeſcend ſous ſes loix, & féconde les plaines qu'il traverſe. Tout s'embellit ſur ſon cours, & l'artiſte, ſoit en maîtriſant, ſoit en corrigeant la nature, prolonge ſes bienfaits à l'infini. La conſommation, la réproduction, & conſéquemment la proſpérité nationale, naît & ne peut naître que de la circulation ; mais vous concevez bien que nous n'avons pas partagé votre incroyable délire, lorſqu'oubliant les premiers principes d'adminiſtration, vous aviez eu la ſottiſe & l'extravagance d'aſſujettir à une taxe les productions de l'intérieur du royaume, pour paſſer d'une province à une autre province, comme ſi toutes deux n'appartenoient par au même ſouverain,

& vous aviez commis cette insigne faute politique, parce qu'une compagnie avoit acheté, à votre détriment, ce droit ridicule, & défendoit toute exportation.

N'aviez-vous pas encore accordé un privilege exclusif à Marseille pour le commerce du levant, au préjudice des autres villes du royaume? Nous avons peine à en croire nos yeux, quand nous lisons cette foule d'édits, qui, au-lieu de dire, *car telle est notre justice*, prononcent, *car tel est notre plaisir*; c'est un grand plaisir que d'être juste, nous l'avouerons; or, si on l'entendoit ainsi des deux côtés, nous avons tort dans cette remarque.

CHAPITRE LXXIX.

Juifs.

NOus avons eu en Europe un moment d'alarmes que vous n'aviez pas su prévoir; & nous osons même dire que vous n'aviez jamais tourné vos idées de ce côté-là.

Il est des étrangers que l'intérêt, les mœurs, l'opiniâtreté & le culte tiennent à jamais séparés des autres nations de la terre; leur nombre étoit grand & leur dispersion empêchoit qu'on y fît une attention sérieuse.

Bien plus nombreux au dix-huitieme siecle qu'ils ne l'étoient autrefois dans le pays de Chanaam, ils avoient pullulé parmi les nations de

l'Europe, & les prodigieux eſſaims de ce peuple diſperſé couvroient la terre entiere.

Ce peuple mû par un fanatiſme particulier, inviolablement attaché à ſes uſages, ennemi né de tout ce qui n'étoit pas lui, n'ayant jamais pu s'infondre avec aucune nation, avoit à venger de longues & antiques injures. La perſécution n'avoit fait que rendre ſon caractere plus opiniâtre. Réduit à courir de terres en terres, de mers en mers, au défaut de la force, il avoit appellé à ſon ſecours, les ruſes artificieuſes du commerce, & les bénéfices voilés d'une uſure journaliere. Il s'étoit amalgamé, ſans aucun attachement, avec tous les gouvernemens, ſuivant toujours le parti du plus fort, & l'argent qu'il gagnoit, le conſoloit de l'opprobre & des vexations.

Prodigieuſement accru par leur ligue étroite, par leur croyance, par leurs coutumes qui les ſéparoient des autres hommes, reconnoiſſant tout prince victorieux, & attachés au char de l'heureuſe fortune, les Juifs indifféremment ſoumis à tout monarque, tenoient entre leurs mains, dans pluſieurs états & dans pluſieurs villes, preſque toutes les richeſſes du pays. On en comptoit déja de votre temps, trois millions en Pologne, & dans les provinces qui en dépendoient.

Inſtrumens vils, mais utiles à quelques gouvernemens relâchés (*a*), on ne conſiſquoit plus

(*a*) On leur doit l'invention des lettres de change, qui protege le commerce contre toute violence, qui le maintient dans toutes les parties du monde ; mais auſſi depuis

leurs biens, comme on avoit fait jadis avec une injuſtice révoltante. On n'exerçoit plus contr'eux ces cruautés qui ont déshonoré la mémoire de tant de princes chrétiens. Mais ces Juifs ſe ſouvenoient qu'on s'étoit joué d'eux dans preſque tous les ſiecles, qu'on les avoit chaſſés de tel royaume, puis qu'on les y avoit laiſſé rentrer pour de l'argent. Martyrs perpétuels de leur croyance, conſtamment dévoués à leur vieille religion, ne combattant jamais, & ſe mariant très-jeunes, adonnés au commerce, ils prirent un accroiſſement preſque ſurnaturel ſous le mépris des nations, qui devinrent ſi tolérantes à leur égard, qu'ils crurent enfin qu'il étoit temps de reſſuſciter la loi Moſaïque, & de l'annoncer à l'univers par tous les moyens que leur donnoit une grande opulence, à la ſuite de leur genre de vie ſobre, appliquée & auſtere.

Les politiques ſenſés n'avoient pas ſu prévoir les ſuites fâcheuſes que pouvoit avoir l'exploſion ſoudaine d'un peuple nombreux & inflexible dans ſes opinions, dont les idées contraſtant fortement avec celles des autres peuples, devenoient cruelles & fanatiques dès qu'il s'agiſſoit de leur loi & des promeſſes pompeuſes, qui remontoient à l'origine du monde; car la terre leur appartenoit, & les autres peuples n'étoient à leurs yeux que des uſurpateurs.

---

cette invention, le négociant, l'homme riche, n'ont plus de patrie; ils tranſportent leur fortune où bon leur ſemble; & le coſmopolite, qui a tous les moyens de faire écouler ſes richeſſes, n'enfante & ne nourrit aucune idée généreuſe ou patriotique.

Les Juifs ſe regardant comme un peuple antérieur aux Chrétiens, & créés pour les ſubjuguer, ſe réunirent ſous un chef, auquel ils attribuerent ſoudain tout le merveilleux, fait pour ébranler les imaginations, & les diſpoſer aux révolutions les plus grandes & les plus extraordinaires.

Il compoſoit alors en Europe une multitude éparſe, qui pouvoit monter à douze millions d'individus, & les Juifs répandus dans l'occident, en Afrique, à la Chine, & même dans les parties intérieures de l'Amérique, accourant, ou envoyant leurs ſecours, la premiere irruption fut violente : il fallut réparer l'invigilance politique des ſiecles précédens, & nous eûmes beſoin de ſageſſe, de conſtance & de fermeté, pour décompoſer ce fanatiſme ardent, pour appaiſer cette fermentation dangereuſe, & réduire les Juifs, comme ci-devant, à gagner leur vie dans une tranquillité abſolue.

Ils avoient travaillé dans tous les ſiecles & dans tous les inſtans, avec la ſoif de la cupidité & l'ardeur que donne l'inſouciance pour tout autre objet. Toujours avides, toujours heureux en ſpéculations, baſſes ou intéreſſées, groſſiſſant éternellement leur bourſe, leurs énormes richeſſes leur avoient donné une audace fanatique, & le titre de *roi des Juifs*, donné à un ambitieux, avoit occaſionné un orage politique, dont les ſecouſſes ne laiſſerent pas que de nous inquiéter. Nous ne voulions pas répandre beaucoup de ſang, & ce peuple de ſon côté, étoit diſpoſé à renouveller toutes les horreurs qu'offre

ſon hiſtoire, & dont il a été l'agent ou la victime.

Vous aviez laiſſé dormir ce ferment qui pénétroit en ſilence tous les pays de l'Europe où regne le commerce ; ce ferment s'eſt développé d'une maniere preſque inattendue. Il a fallu uſer d'un moyen déciſif pour réprimer la ſuperſtition féroce de pluſieurs d'entr'eux, qui à force de répéter depuis trois mille ans que la terre leur appartenoit, étoient venus à bout de ſe le perſuader à eux-mêmes. L'ardente opiniâtreté de ce peuple reparut de nouveau avec tout le cortege de ſes vices intolérans ; on n'avoit vu que ſon extrême avarice ; ſa fureur nous épouvanta, car on eut dit qu'il n'auroit voulu laiſſer ſubſiſter ſur le globe, d'autres hommes que les croyans attachés à la loi de Moïſe.

Vos ancêtres les avoient traités cruellement, tandis que le chriſtianiſme & que la raiſon condamnoient également ces proſcriptions ſéveres & violentes ; mais vous, oubliant à votre tour les vices inhérens à ce peuple, fermant les yeux ſur ſa corruption morale & profonde, ſur ſa doctrine déteſtable, ſur la haine aveugle & invétérée qu'il portoit aux autres nations, vous n'aviez pas deviné que tôt ou tard ſon ancien caractere perceroit, & qu'il y avoit quelque danger à ne pas mieux ſurveiller une nation fanatique, avide & cruelle, qui abuſeroit tout-à-la-fois de ſes idées religieuſes & des nôtres, c'eſt-à-dire, de notre douceur & de notre humanité, pour provoquer enfin notre vengeance, en même temps que la réſurrection de pluſieurs

loix, trop légérement miſes en oubli, vu leur oppoſition conſtante aux mœurs générales (*b*).

CHAPITRE LXXX.

Armées.

CE dont nous pouvons nous vanter & nous glorifier, c'eſt d'avoir trouvé enfin le ſecret de diminuer les crimes de la guerre, & en général, nous avons recueilli les fruits de notre amour pour l'humanité, car nous avons joui d'une paix aſſez durable ; elle a régné quelquefois pendant un ſiecle.

Tous ces grands corps militaires qui fatiguoient jadis l'Europe, tous ces ſoldats armés qui agiſſoient les uns contre les autres, ces conſtitutions militaires ſi mal calculées, qui s'imitoient réciproquement & ruinoient l'état, qui enlevoient enfin à la population la plus belle eſ-

(*b*) Le peuple Juif eſt preſque le ſeul qui ait conſervé l'adoration d'un Être unique, incréé, éternel, ſans mélange dogmatique. Quel dommage qu'une religion ſi pure, ſi auguſte dans ſon origine, ait été défigurée ; que le peuple le plus ſage en morale, ait été le plus odieux par ſon fanatiſme, & qu'il ait rendu mépriſable un nom qu'un culte antique & ſacré auroit pu rendre reſpectable à toute la terre ! Au reſte, les Juifs ont-ils été mépriſables, parce qu'ils furent mépriſés, ou bien leur profeſſion mépriſée les a-t-elle rendus mépriſables pendant le cours de tant de ſiecles ? Le vrai réſultat, c'eſt qu'ils n'auroient pas été proſcrits ſans ceſſe de chaque pays, ſi l'avarice, la dureté & la mauvaiſe foi n'avoient pas formé la baſe de leur caractere indélébile.

pece d'homme; ce ſyſtême deſtructeur en tous ſens a changé depuis trois ſiecles.

Mais comme les ſecouſſes politiques ſont quelquefois inévitables, & que les états peuvent être conſidérés comme des maſſes qui s'ébranlent & qui ſe heurtent, il nous a fallu être ſur la défenſive en cas de beſoin. Nous avons un corps d'armée peu nombreux; car à quoi ſervoit ce grand nombre de ſoldats? C'eſt l'eſprit militaire qui enfante les armées invincibles.

Ces puiſſances qui traînoient avec elles juſqu'à *ſix cents pieces* de canon, s'affaiſſoient ſous leur propre mouvement néceſſairement déréglé. S'il faut des ſoldats, il faut qu'ils ſoient vaillans, robuſtes, intrépides. Quand les armées ſont immenſes, les attirails, les embarras, les détails de la ſubſiſtance, le munitionnaire en compliquant le ſyſtême, font de l'art militaire un jeu de hazard, & les travaux trop multipliés rendent nulle la ſcience du général.

Dans nos armées tout eſt nerf; c'eſt un corps agile & muſculeux dans tous ſes points. Nos ſoldats ne ſont plus un ramas des dernieres claſſes de la ſociété, qui embraſſent par famine la profeſſion des armes, & qui ont balancé entre le métier de ſoldat & celui de brigand.

Vos ſoldats, dit-on, étoient mépriſés par vos valets, qui s'eſtimoient fort au-deſſus d'eux, comme étant mieux habillés, mieux nourris & bien moins maltraités. On ne voit plus parmi nous ces hommes traînés de force dans les combats, qui jettent des cris douloureux dès que le ſort les nomme défenſeurs de la patrie, ni

ces parens qui pouſſent des clameurs lamentables, comme ſi on menoit leurs enfans au ſupplice (*a*).

Des armées immenſes dévorent les états, & ne marchent que pour peupler les hôpitaux & engraiſſer les ſillons d'une terre ennemie. L'extenſion démeſurée de ces coloſſes les rend difficiles à mouvoir. Les vivriers & les infirmiers forment eux-mêmes un régiment, & ces machines compliquées préſentent toujours un plus large flanc aux déſaſtres.

Une armée peu nombreuſe, mais choiſie, éprouvée, exercée, devient une arme prompte & ſubtile, qui ſe meut avec viteſſe, qui coûte moins à nourrir, & qui perce par-tout, tandis que l'inertie enchaîne les grandes armées, & que mécontentes & découragées au premier revers, ces maſſes ſe rompent d'elles-mêmes à proportion de leur multitude.

Nous n'avons pas plus de quarante mille hommes ; mais chaque ſoldat eſt un héros. Ils combattent à l'arme blanche, & ils vont chercher l'ennemi au ſein de ſes fortifications. Nous pouvons compter des miracles en ce genre. L'artillerie eſt beaucoup, mais le courage eſt encore

---

(*a*) Dans les beaux temps de la république Romaine, on ne choiſiſſoit pour ſoldats que des hommes exempts de mauvaiſes mœurs, au-deſſus de l'indigence, & qui tenant à l'état par quelque propriété, donnoient, pour ainſi dire, un gage de leur fidélité.

Ce fut Marius qui le premier appella ſous ſes drapeaux la lie de l'empire, c'eſt-à-dire, ce ramas d'hommes à qui il eſt indifférent d'être brigands ou ſoldats.

au-deſſus. Moins de mathématiques & plus de bravoure exaltée par l'honneur.

Quand nous ſommes obligés de faire la guerre, nous le diſons en gémiſſant, nous la faiſons d'une maniere terrible & prompte ; nous ne connoiſſons point de temporiſation ; nous allons droit au but, qui eſt de faire à notre ennemi le plus grand mal poſſible, afin de l'amener à la paix.

Lorſqu'une fois la guerre eſt déclarée, les démarches lentes & timides ſont mal vues, dangereuſes, & ne ſont que prolonger les malheurs de la guerre. La guerre entraîne avec elle tant de maux de toute eſpece, qu'il faut, ſans doute, qu'elle ait le but de ramener promptement la paix pour juſtifier toutes les calamités qui en ſont inſéparables. Ainſi tout ce qui tend à rendre la guerre déciſive, eſt légitimé par l'importance du retour de la paix (*b*).

Nous ne diviſons pas nos forces, nous les portons toutes ſur un même point ; nous frappons un coup violent, afin de n'être pas obligés d'y revenir une ſeconde fois. Nous devançons, nous prévenons l'ennemi, & nous faiſons ceſſer les horreurs de la guerre, en annonçant que nous la regardons comme une opération ter-

(*b*) Le ſang des hommes ſeroit épargné, ſi lorſque deux nations ſont dans un état de guerre ouverte, au-lieu de ſe ménager réciproquement & de ſe faire des politeſſes, elles employoient les moyens les plus prompts & les plus énergiques pour établir la concorde. Pourquoi les grandes nations ſeroient-elles pendant la paix des dépenſes énormes, ſi ce n'étoit pour frapper à propos un grand coup, pour rétablir vigoureuſement le droit des nations, & pour venger les injures faites à un gouvernement.

rible, mais néceſſaire, où il faut couper, trancher, tailler pour guérir.

Ce ſyſtême expéditif abrege les déſaſtres & laiſſe un ſouvenir redoutable qui fait frémir les nations au ſeul nom de la guerre; car la plus horrible n'eſt pas celle qui commence avec vigueur, mais celle qui fait couler goutte à goutte le ſang des hommes, & qui ſe prolonge pendant ſept à huit campagnes, comme de votre temps.

Si dans votre longue & cruelle guerre de mil ſept cent cinquante-ſept, les armées Françoiſes euſſent ravagé l'électorat d'Hanovre, ainſi que les états du roi de Pruſſe & ceux de ſes alliés; ſi au-lieu de perdre un temps infini ſur le Bas-Veſer & auprès d'Halberſtad, elles avoient dévaſté tout-à-coup les villes & les campagnes, & amené en France tous les chevaux & les beſtiaux du pays, la paix auroit été conclue dès la premiere année. On eût ôté des moyens de ſubſiſtance à des armées qui ſe ſont aguerries peu-à-peu, & qui enſuite ont été capables de balancer, & même d'anéantir la ſupériorité inconteſtable des armées Françoiſes en Allemagne.

Par ce ſyſteme de guerre (prompt & véhément) la France auroit épargné une foule de revers, nés les uns des autres; elle n'auroit pas vu naître à leur ſuite ces édits burſaux, qui livrant le royaume à la merci des gens de finance & à leur rapacité (*c*), ravagerent les fortunes

(*c*) N'eſt-il pas prouvé que les plus grandes fortunes qui exiſtent de nos jours, viennent de ceux qui ont eu quelque part au maniment des finances ?

Les financiers ſe trouvent néceſſairement liés avec les

particulieres & corrompirent des maximes juſqu'alors reſpectées.

Si dans la guerre pour la liberté des colonies Anglo-Américaines, où vous cherchâtes à vous venger de l'orgueil de l'Angleterre, vous euſſiez réaliſé le projet (tant de fois formé) d'une invaſion dans la Grande-Bretagne, au-lieu de courir les mers vaguement & de vous aheurter au rocher de Gibraltar (*d*), (que vous au-

---

plus grandes affaires de l'état. Cela ne change-t-il pas l'ordre des choſes, relativement au ſyſtême de la monarchie ? Les peuples demandoient la régie. Le monarque a mieux aimé le contract. Vous trouverez un bureau des fermes dans chaque bourg, & la compagnie tient école dans la capitale du royaume, de l'art de preſſurer le peuple.

Les ſommes qui conſtituent le revenu du roi, n'entrent point au tréſor royal, elles ſe précipitent tout-à-coup vers les charges de la couronne ; ce qu'on appelle le tréſor royal, eſt preſque une chimere.

Un chef de muletiers donne des fêtes aux généraux de l'armée. Un munitionnaire dépenſe plus lui ſeul que tous les brigadiers généraux. Le commis des vivres achete un château, & après deux campagnes, il habite ſa terre ; & ce qu'il y a de plus incroyable, c'eſt que c'eſt avec l'argent du tréſor royal, que le munitionnaire a fourni l'armée.

(*d*) Dans une eſpece de gazette imprimée en 1756, on lit ces mots : » L'Eſpagne a entre les mains un projet infaillible pour prendre Gibraltar, que l'Anglois croit inattaquable ; cette erreur eſt ſi grande qu'on ne peut attribuer les délais de la conquête de cette place, qu'à la modération de l'Eſpagne ; cette puiſſance n'a qu'à établir une école d'artillerie vis-à-vis Gibraltar, & décider qu'elle y reſtera juſqu'au moment qu'il ne ſera plus. En ſuppoſant qu'il faille pendant huit mois jeter dans cette place huit cents comminges par jour, nous trouvons une dépenſe bien médiocre pour l'anéantir ; deux cents mille bombes doivent ſuffire pour cette opération ; c'eſt un objet de deux cents mille louis, en cavant au plus fort ; pareille ſomme pour payer l'extraordinaire de l'armée qui formera ce ſiege : le

riez pu prendre dans la Jamaïque). Ce projet terrible, ſérieuſement conçu, auroit épouvanté vos ennemis. La menace ſeule avoit jeté la plus profonde terreur dans un pays dépourvu de fortereſſes & de troupes réglées ; vous auriez pu échouer ; mais quand le ſuccès n'eût pas été complet, la nation Angloiſe auroit frémi dans toutes ſes fibres & fibrilles, & vous auriez donné à ce peuple une leçon néceſſaire, qui auroit imprimé, enfin, dans ſon cerveau la très-grande ſupériorité de la France, quand elle voudra uſer complettement de toutes ſes forces.

Plus l'Angleterre chérit ſa liberté, plus elle auroit tremblé de l'attaque ſoudaine, au point peut-être d'en perdre le jugement par la chaleur même de ſon patriotiſme. Comme cette nation avoit beaucoup à perdre de la moindre atteinte portée au centre de ſes forces vitales, l'effroi auroit multiplié les dangers, & le courage du déſeſpoir ſe fût aveuglé lui-même ; car plus la patrie eſt chere, moins on ſait la défendre dans ces grandes calamités, & quand le péril eſt immenſe, il trouble à coup ſûr les idées républicaines.

Le pavillon Britannique (jadis ſi hautain) ne regne plus deſpotiquement ſur cette mer qui baigne de ſes flots les côtes de nos provinces. Le port de Cherbourg, ſignal de l'abaiſſement de

---

tout ne ſe monte qu'à huit millions huit cents mille livres au plus pour la deſtruction de ce boulevard «.

Il eſt curieux, je penſe, de rapprocher ces phraſes imprimées en 1756, de ce qui s'eſt paſſé en 1784, aux yeux de toute l'Europe.

l'Angleterre, a reſtitué à la France ſes avantages & ſes reſſources naturelles.

Mais notre politique n'eſt pas d'entretenir un état militaire conſidérable, qui nous coûteroit énormément en hommes & en argent, qui mineroit notre population, & qui établiroit dans nos finances un état de confuſion & de déſordre; Dieu nous en garde.

Le rôle de la France eſt aujourd'hui celui d'un gouvernement noble, généreux & modéré; nos richeſſes naturelles & intariſſables, nos reſſources multipliées, notre induſtrie conſtante ont établi & maintenu notre prépondérance. Nous ſommes jaloux de la conſidération générale, nous rejetons les moyens injuſtes & malhonnêtes; mais dès que nous ſommes provoqués, inſultés, la foudre n'eſt pas plus prompte que le jet de nos ſoldats. Ils en méritent tous le nom, ils s'honorent de marcher ſous les enſeignes de la patrie, & de lui offrir le généreux ſacrifice de leur ſang. Ils s'élancent, parce que nous avons trouvé le grand art d'exalter les cœurs & de transformer la bravoure en ivreſſe de gloire: ce principe d'énergie & grandeur ſe déploie dans ces occaſions importantes, & ces ſoldats chez qui on a reſpecté la vertu guerriere & l'honneur, ſon premier mobile, ne reviennent s'expoſer à nos regards, qu'après avoir terminé la guerre par une paix ſolide & glorieuſe.

Le ſyſtême d'attaque eſt notre ſyſtême favori. Nous portons toujours le théâtre de la guerre chez notre ennemi; en débutant ainſi, nous lui prouvons qu'il n'y aura ni repos ni treve. Et

c'eſt en offrant la guerre ſous ſes couleurs qui la font déteſter, qu'on a horreur du monſtre, & qu'on cherche à mettre un terme prompt à ſes épouvantables fureurs.

Vous penſez bien que de tels ſoldats ne ſont pas menés avec le bâton au temple de la gloire. Cette diſcipline abjecte & barbare, introduite chez les François par un miniſtre ex-jéſuite, étoit ſeule capable de briſer le reſſort national (*e*), d'anéantir la bravoure en détruiſant un ſentiment reſpectable, ſource de pluſieurs vertus, & qui ne permet pas à un François d'endurer toute marque de mépris, mais qui lui ordonne au contraire d'abandonner ſa vie plutôt que ſon honneur.

Ces marques honorifiques affectées aux militaires, nous ne les avons pas prodiguées pour en affoiblir mal-adroitement l'auguſte empreinte. Cette récompenſe du mérite guerrier ne s'égare point juſqu'à deſcendre ſur des hommes qui, loin des périls de la guerre, devoient parmi vous

(*e*) Le bâton ou plat de ſabre (ce qui eſt bien la même choſe) convient au peuple Allemand, ou à tel autre qui craint le mal que fait le coup; mais une nation fiere & douce qui ne craint que la honte du coup, n'eſt-ce point l'avilir gratuitement que de la ſoumettre à un châtiment que n'endure pas le dernier des valets? Il falloit reſpecter cet heureux préjugé, auquel tenoit le noble ſentiment de l'héroïſme. Un dos battu n'offre plus ſa poitrine à l'ennemi avec le même courage. Le dévouement tient à un enthouſiaſme belliqueux; & qui marche au-devant de la mort, ne doit pas être frappé en eſclave. Pourquoi vouloir faire du François une machine allemande? Eſt-ce parce que le caporal *Schlag* aura dit que cela étoit facile?

catement, & ils paroiſſoient n'être ſous les armes, que pour protéger les proviſions & ſauver la cuiſine (*f*).

Parmi nous, la frugalité (ce mot que vos militaires avoient rayé de leur code) a reparu dans le nôtre. Nos armées ſubſiſtent ſans dévorer en huit jours ce qui peut les nourrir ſix mois. Nous évitons par cette vie ſobre de grands déſaſtres, comme pillage, ſurpriſe, &c. Le temps que vos officiers généraux donnoient à la table & à une pénible digeſtion, ces momens précieux qui quelquefois décident des deſtinées du royaume, ſont employés à l'application qu'exige le métier important de la guerre. Il commande une vigilance économique, & lorſqu'on a entre ſes mains le ſalut & la gloire de l'état, eſt-ce le temps de vouloir goûter les délices qui appartiennent à la paix dans le ſein paiſible des villes délivrées du fer de l'ennemi (*g*) ?

(*f*) Tandis qu'ils vivent dans les feſtins, comme peut s'abandonner à des diſtractions riantes ſur le ſort des combats, le malheureux fantaſſin, maraudeur par néceſſité, eſt pendu pour un chou. L'embonpoint des officiers contraſte avec la diſette & la maigreur du ſoldat, qui voit de loin la graſſe fumée des cuiſines, tandis qu'il va ſe plonger, le ventre creux, dans la fumée de l'artillerie ennemie.

(*g*) L'état militaire ſoutient l'état monarchique, mais c'eſt auſſi ſon plus grand ennemi. Il faut perpétuer les prérogatives accordées aux gens de guerre; il faut les ſoudoyer d'une maniere coûteuſe; il faut enfin les contenir & les careſſer tout-à-la-fois.

La cour Ottomane ayant manqué l'équilibre, a tenté inutilement de réprimer l'audace des Janniſſaires. Le rôle qu'ont joué les ſoldats prétoriens, doit conſtamment alarmer les états, dont la force nationale ſeroit abſolument fondée ſur l'état militaire. Mais l'union des divers principes

CHAPITRE LXXXI.

Verſailles (*a*).

J'Arrive, je cherche des yeux ce palais ſuperbe d'où partoient les deſtinées de pluſieurs nations.

---

qui veillent à ce que le corps militaire ne ſoit pas coupé en deux, me paroît ce qu'il y a de mieux combiné dans les gouvernemens modernes. C'eſt une oppoſition ſavante, & une fonte imperceptible. La politique en ce ſens eſt un chef-d'œuvre. Cet art m'a ſouvent fait rêver ; il triomphe aujourd'hui de maniere qu'il corrige à l'inſtant les moindres dérivations, & cette ſcience (utile ou fatale) ne fut jamais mieux perfectionnée que de nos jours. Toutes les révolutions politiques ſont dues aux hommes qui ont trouvé le ſecret (par réflexion ou par hazard) de couper ſubitement en deux le corps militaire ; mais cette ſciſſion eſt impraticable aujourd'hui, vu la force d'adhérence que la politique moderne a ſu imprimer à toutes les parties du corps militaire ; & c'eſt ce que nos devanciers ne connoiſſoient pas auſſi parfaitement que nous. Il faut avouer en même temps que la découverte de la poudre à canon, a mis une énorme différence entre les diverſes inſurrections, ſi on compare les modernes aux anciennes, où le fer croiſoit le fer, & décidoit ſeul la querelle.

(*a*) Juſqu'où ne vont pas les excès de la flatterie ! Ici l'on veut perſuader à Alexandre, que les mouches nourries de ſon ſang héroïque, deviennent plus vaillantes & piquent plus vigoureuſement. Là, on proteſte à Adrien qu'on a vu l'ame d'Antinoüs, prendre ſa place dans le ciel comme un aſtre nouveau. Un courtiſan voyant Démétrius fort enrhumé ; le louoit de touſſer & de cracher avec harmonie. Enfin, Boileau a dit à Louis XIV :

Et qui ſeul ſans miniſtre, à l'exemple des dieux,
Connois tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.

Louis XIV ſans miniſtres ! cela eſt fort : on reconnoît bien là le verſificateur qui fouroit ou effaçoit des noms dans

Quelle ſurpriſe ! Je n'apperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des ſtatues mutilées; quelques portiques à moitié renverſés laiſſoient entrevoir une idée confuſe de ſon antique magnificence (*b*) : je marchois ſur ces ruines, lorſque je fis rencontre d'un vieillard aſſis ſur le chapiteau d'une colonne. » Oh ! lui dis-je, qu'eſt » devenu ce vaſte palais ? — Il eſt tombé ! — » Comment ? — Il s'eſt écroulé ſur lui-même. » Un homme dans ſon orgueil impatient a voulu » forcer ici la nature, il a précipité édifices ſur » édifices ; avide de jouir dans ſa volonté capri- » cieuſe, il a fatigué des milliers de ſes ſujets. » Ici eſt venu s'engloutir tout l'argent du royau- » me. Ici a coulé un fleuve de larmes pour » compoſer ces baſſins dont il ne reſte aucuns » veſtiges. Voilà ce qui ſubſiſte de ce coloſſe » orgueilleux & fragile, qu'un million de mains

---

ſes ouvrages ſatyriques, à meſure qu'il s'étoit brouillé, ou qu'il s'étoit réconcilié avec ceux qui les portoient.

Le foible Mécene eut un beau moment dans ſa vie, & qui ſeul l'emporte ſur le bien qu'il fit aux poëtes de ſon temps. Un jour Auguſte, enjugeant des cauſes criminelles, commençoit à ſe laiſſer emporter aux calomnies des accuſateurs. Mécene arrive ſur ces entrefaites, & ne pouvant fendre la preſſe, il lui envoya, de main en main, ce fameux billet : *Surge, carnifex.* Quel ſtyle noble & hardi ! Mécene étoit véritablement attaché à la perſonne de l'empereur, & non à ſa faveur. Il eſt plus heureux d'avoir un tel ami, que de poſſéder l'empire du monde.

(*b*) Louis XIV brûla de ſa main les comptes de dépenſes du château de Verſailles & dépendances, afin qu'il n'en reſtât aucune trace. Il fut épouvanté le premier du *total* effroyable. Qui calculera, qui oſera calculer tout l'argent que le peuple, en France, a donné au trône, depuis cent cinquante années ſeulement ?

» avoient élevé avec tant d'efforts. Ce palais » péchoit par ſes fondemens ; il étoit l'image » de la grandeur de celui qui l'avoit bâti (c). » Les rois ſes ſucceſſeurs ont été obligés de » fuir, de peur d'être écraſés. Puiſſent ces » ruines éloquentes crier à tous les ſouverains, » que ceux qui abuſent d'une puiſſance mo- » mentanée, ne font que dévoiler leur honte & » leur foibleſſe à la génération ſuivante «..... A ces mots il verſoit un torrent de larmes, & regardoit le ciel d'un air contrit.... » Pourquoi » pleurez-vous ? lui dis-je. Tout le monde eſt » heureux, & ces débris ne font qu'annoncer la » félicité publique «.... Il éleva ſa voix & dit : » Ah ! malheureux ! ſachez que je ſuis ce » Louis XIV, qui a bâti ce triſte palais. La » juſtice divine a rallumé le flambeau de mes » jours, pour me faire contempler de plus près » mon faſtueux & déplorable ouvrage.... Que » les monumens de l'orgueil ſont fragiles!... » Je pleure & je pleurerai toujours.... Ah!

(c) On loue ces magnifiques ſpectacles donnés au peuple Romain. On veut inférer delà la grandeur de ce peuple. Il fut malheureux dès qu'il commença à voir ces fêtes faſtueuſes où étoit prodigué le fruit de ſes victoires. Qui bâtit les cirques, les théâtres, les thermes ? Qui creuſa ces lacs artificiels où toute une flotte manœuvroit comme en pleine mer ? Ce furent ces monſtres couronnés, dont le tyrannique orgueil écraſoit la moitié du peuple, pour réjouir les yeux de l'autre. Ces énormes pyramides, dont ſe vante l'Égypte, ſont les monumens du deſpotiſme. Les républicains conſtruiſent des aqueducs, des canaux, des chemins, des places publiques, des marchés ; mais chaque palais qu'éleve un monarque, eſt le germe d'une prochaine calamité.

» que n'ai-je ſu ! (*d*) « .... J'allois l'interroger lui-même, lorſqu'une des couleuvres, dont

(*d*) Placé au milieu de l'Europe, dominant ſur l'Océan, & par la longue étendue & les détours de ſes côtes, ſur les mers de Flandre, d'Eſpagne, d'Allemagne, tenant à la Méditerranée, &c. Quel royaume que la France ! Et quel peuple ſembleroit avoir plus de droits au bonheur !

On aime à contempler le berceau d'une ſi puiſſante monarchie ; car *Pharamond* ſur le pavois & *Louis-Quatorze* bâtiſſant Verſailles, les druides & les chanoines de Notre-Dame, les Celtes ou Gaulois à la voix tonnante, à la taille coloſſale, & ces courtiſans fluets montant dans les *carroſſes du roi*, n'ont pas entre eux, à ce qu'il paroît, une exacte reſſemblance. Le manteau ducal néanmoins eſt encore un veſtige de la peau de bête fauve, dont ſe couvroient alors les grands ſeigneurs de la nation, lorſqu'ils figuroient auſſi majeſtueuſement que repréſentent aujourd'hui les chefs des Hottentots & des Caraïbes.

Or, curieux ſujets de Louis-Seize, ſucceſſeur de tant de rois, portant face diverſe, vous parlez tous les jours de ce *Pharamond*, de *Clovis*, de *Ferréol*, de *Robert-le-Fort*, & d'un *Théodomir* que vous reſſuſcitez ; vous les regardez comme les fondateurs de la monarchie Françoiſe, & vous ignorez que ces rois deſcendent tous de *Toot !* Vous ne ſavez pas que cette filiation eſt bien & duement juſtifiée par un oracle ſibyllique, que les Francs apporterent avec eux dans les *Gaules*. En voici la traduction :

De *Toot*, le fondateur de l'empire des Francs,
Au plus grand de ſes fils couleront cinq mille ans.
De celui-ci les deſcendans
Régneront, pendant cinq mille ans,
Sur pluſieurs peuples, nos enfans.

Diſons donc déſormais les fils de *Toot* pour déſigner nos premiers rois. Le même oracle annonce bien autre choſe ; il promet aux *Francs* la deſtruction de l'empire du prophete de l'Arabie.

Sur les cinq mille ans promis à la monarchie Françoiſe par

ce ſéjour étoit encore rempli, s'élançant du tronçon d'une colonne, autour de laquelle

---

les ſibylles, n'en voici que deux mille quatre cents environ d'écoulés, car le berceau de la monarchie Françoiſe remonte à cette époque. Il a fallu du temps, vous en conviendrez, lecteurs, pour amener ſur le terrein conquis par les Francs (titre qui ſignifioit *germains libres & indépendans*); il a fallu du temps, dis-je, pour y amener le *grand opéra* & l'*opéra comique*; mais ſi cette invention eſt à nous, nos loix en récompenſe ſont à nos ancêtres, vainqueurs & barbares; c'eſt dans l'origine des mœurs de la nation, encore aveugle & féroce, qu'il faut chercher les coutumes qui nous réſiſtent impérieuſement aujourd'hui. La loi ſalique, les donations conſidérables faites au clergé, le point d'honneur, le duel, l'attitude hautaine & fiere du noble, &c. datent de ces temps reculés, que quelques amateurs regrettent, quand les druides (grands moraliſtes) faiſoient brûler des victimes humaines dans des figures d'osier, ou bien lorſque la tête d'un archevêque étoit à un plus haut prix que celle du roi.

Tous les crimes contre la ſociété étoient alors achetés aux prix de l'argent, & l'on croyoit gagner le ciel en faiſant force dons à l'égliſe; voilà la ſource pure des richeſſes eccléſiaſtiques, & il eſt clair qu'il faut qu'un abbé en jouiſſe & ſe divertiſſe au dix-huitieme ſiecle, de ce qu'ont donné jadis aux prêtres des hommes ſouillés de crimes pour les abſoudre de leurs brigandages. Oh! qu'elles ſont reſpectables les anciennes coutumes!

Mais voilà bien mon *livre rêveur* annoncé par les ſibylles, avec toutes les futures générations royales. L'empire François doit durer encore deux mille ſix cents ans, pour completter les cinq mille ans: je me trouve placé par ma naiſſance preſque au milieu de cette durée, comme pour embraſſer les deux bouts de la chaîne, & ſi l'on veut enſuite conſidérer que *l'an de grace* 2440 arrivera avant cette époque, on conviendra que, ſans fatiguer ma vue à plonger plus avant, j'ai découvert les futurs & fortunés contingens de cet empire, comme dans un miroir prophétique & fidele; & pourquoi, comme l'a dit Fontenelle, après avoir épuiſé toutes les ſottiſes, ne voudrions-nous pas

elle étoit repliée, me piqua au cou, & je m'éveillai.

---

goûter de la ſageſſe & de la raiſon ? En vérité, il y a quelque plaiſir à s'ennoblir à ſes propres regards, à chérir l'ordre & l'harmonie politique, & en perfectionnant ſon intelligence, en ſoignant ce divin attribut, à ſe revêtir un peu de la dignité humaine. Eh bien, goûtons de cette volupté avant que nos arriere-petits-enfans ne la goûtent, & ne leur donnons pas le chagrin de ſoupirer ſur nos malheurs, ou la ſatisfaction de rire à nos dépens.

Fin du rêve, s'il en fût jamais.

CHAPITRE LXXXII,

& dernier.

Post-Scriptum.

JE ſuis réveillé & je m'afflige, *quando hæc erunt, dii viſa noſtra ſecundent!*

Hélas! la félicité publique ſeroit-elle un vain nom? Nos vœux & nos efforts ſeroient-ils à jamais impuiſſans? Il faut l'écarter, cette idée fatale, car elle porte le froid de la mort ſur les cœurs les plus ſenſibles.

Cependant une eſpérance généreuſe, aſſez bien fondée ſur les lumieres univerſelles, nous dit que comme dans ſes iſles inhabitées il faut brûler les vieilles forêts pour épurer l'atmoſphere, pour balayer les exhalaiſons infectes qui ſéjournent dans la profondeur des bois; ainſi avant d'établir de bonnes loix, il faut purger les mauvaiſes coutumes, les ſottiſes anciennes, les loix vicieuſes.

Et à quel ſigne les reconnoîtra-t-on? Quand elles ſeront proſcrites par la partie qui enſeigne; parce que cette portion d'hommes, vivant au milieu de la multitude, ſent mieux que le gros du peuple ce qu'il lui faut, ce qu'il a droit de demander, ou d'exiger.

Les lumieres ſont tellement le phare conducteur d'une nation, qu'il ne faut qu'un préjugé ſot & ridicule pour détruire ſon nerf & ſa puiſ-

ſance. Le fol orgueil de l'Eſpagnol, par exemple, a décidé qu'il étoit noble & magnifique de ne rien faire, & l'oiſiveté a gagné conſéquemment tous les états. Raclant une mauvaiſe guitarre, ou dormant ſur une paillaſſe, n'ayant entre la famine & lui qu'un morceau de pain, l'Eſpagnol, nu ſous ſon manteau, eſt pauvre & ſuperbe, & aſſervi aux pieds des moines, fait des rêves ſur ſa dignité indigente (*a*).

(*a*) Voyez la monarchie Eſpagnole, qui naguere menaçoit d'engloutir tout, frappée d'une langueur mortelle, ſe défendre à peine contre des voiſins qu'elle vouloit envahir. La Hollande s'eſt détachée de ce grand corps; le Portugal & ſes dépendances lui ont échappé; la Catalogne a cherché à ſecouer le joug. Les armes Françoiſes ont inondé les Pays-Bas; les colonies n'attendoient que l'approche de l'ennemi pour changer de maître. Quel a été le plus grand ennemi de la nation Eſpagnole? Ce n'eſt pas Richelieu, c'eſt ſon gouvernement. Il a néceſſité la dépopulation, l'abandon de l'agriculture, le déſordre des finances. Le deſpotiſme ſacerdotal inſulta à la liberté & à la raiſon de l'homme, il humilia la nation, & transforma ſon énergie en fanatiſme.

Les terres de ce royaume étoient cultivées par huit cents mille deſcendans des anciens Maures. Un édit cruel chaſſe ces ſujets précieux pour ouvrir un grand nombre de cloîtres à l'oiſiveté ſuperſtitieuſe. Le plus mépriſable des préjugés fait regarder les travaux de la campagne comme des travaux aviliſſans, & les moines, conduiſant des victimes humaines au bûcher, ſont honorés.

Les impôts s'accroiſſent d'après les terres incultes & les manufactures abandonnées. Le deſpotiſme des rois peſe ſur une nation indolente & fiere, qui du mépris de l'agriculture, paſſe à celui des arts méchaniques. Les gouverneurs, tyrans ſubalternes, excitent la haine & amenent le démembrement des Provinces-Unies. Les mêmes cauſes de dépériſſement ſubſiſtent parmi les lumieres qui éclairent

Le climat lui interdit peut-être de longs travaux, mais des idées salutaires, répandues par des plumes éloquentes, revivifieroient sans doute ce royaume, & effaceroient la tache dont il est tout couvert. Ce n'est que par un tel mouvement qu'on pourroit le retirer de sa léthargie ; mais tant que ce peuple sera soumis à la vile superstition, ses maux politiques iront en croissant.

Ainsi les maux des états sont évidemment connus, & le remede qui leur conviendroit, est pour ainsi dire indiqué : c'est la foiblesse de la partie qui gouverne, qui manque la guérison, ou qui la dédaigne, malgré la réclamation générale. Le sentiment vif qui naît à la suite de la pensée a prononcé le mot *vrai essentiel* (*b*) ; il

---

le reste de l'Europe. Les mines de l'Amérique ne furent exploitées que pour enrichir l'Anglois, le Hollandois & le François. Cette vaste monarchie ne s'étonne pas elle-même d'une décadence si prompte & si frappante. Elle semble aimer le double joug sous lequel elle languit.

(*b*) On observe que les meilleurs citoyens, & que tous ceux qui écrivent, vantent en France le gouvernement républicain, tandis qu'en Angleterre ces mêmes hommes favorisent l'accroissement de la prérogative royale. C'est qu'en France on souffre des abus du pouvoir arbitraire, & en Angleterre des abus de la liberté. Or, il est donc essentiel que les bons écrivains, ou les écrivains bons, c'est-à-dire généreux, moderent dans l'un la toute-puissance ministérielle, & dans l'autre la licence effrénée du peuple. C'est en suivant ce système que les raisonneurs, & les déclamateurs même, parviendront à perfectionner ces deux gouvernemens, à leur enlever peu-à-peu ce qu'ils ont de défectueux. Un écrivain doit donc vanter la monarchie quand il est chez les républicains, & vanter les républiques quand il est à Paris, ou sous la main des gouverneurs & intendans de province. Ce n'est point là une contradiction, c'est un

s'eſt répété juſque parmi le peuple, & j'ai entendu autour de moi des pâtres juger de la conſtitution des empires, tout auſſi-bien que les hommes les plus éclairés ; il y a même des proverbes univerſellement répandus qui caractériſent les nations, & qui peignent juſqu'aux traits de leur phyſionomie ; c'eſt parce que la vérité n'a pas été dite une bonne fois, que toutes les prétendues vérités déchirent le ſein des ſociétés ; & néanmoins on charge les amis de la vérité, de l'inculpation, de tous les déſordres qui naiſſent de ces vaines controverſes du droit politique-religieux.

Que ſignifient ces ténebres, ces myſteres, ces paroles magiques, ces ſens détournés ?

Le philoſophe peut ſe tromper ; mais il n'eſt jamais trompeur : il ne veut point ſéduire par une autorité vaine ; mais par la ſeule valeur que la raiſon donne. Quand la philoſophie, c'eſt-à-dire, la réunion des lumieres s'éclipſe, les hommes ſe meuvent dans les ténebres.

Toute vérité eſt bonne à dire aux hommes pour le bien & la proſpérité des états, pour la paix de l'univers (*c*).

Quand les hommes ſeront devenus robuſtes par la nourriture ſucculente de la philoſophie,

---

apperçu très-fin, très-judicieux de ce qu'il doit au genre humain, lorſqu'il tient la plume.

(*c*) Et la vérité n'eſt vérité que quand elle devient *pont-neuf ;* il faut la mettre en couplets de chanſons pour qu'elle fructifie univerſellement ; il faut qu'elle deſcende de nos livres pour être habillée en opéra-comique ou en vaudevilles, &c.

on n'aura plus rien à craindre des preſtiges qui ne pourront ſoumettre alors que les enfans foibles.

A l'aſpect de ces dépoſitaires de l'autorité, le philoſophe peſe chaque jour l'uſage qu'ils en font; & quand il ſe promene dans le palais de ceux qui gouvernent (ſous quelque nom qu'ils regnent), ſavez-vous quelle ſinguliere conformation prend tout-à-coup ſon œil? Il ne voit plus ni cordon, ni jarretiere, ni ſceptre, ni diadême, ni turban; ſon œil perce juſqu'au cœur; ſi ce cœur eſt noble, grand, généreux, il s'arrête avec reſpect, & lui rend hommage; mais ſi ce cœur vide ne médite rien pour le bonheur public, ſoudain le monarque eſt détrôné dans ſon imagination, le prince & l'icoglan ſe confondent. En vain les tambours, les trompettes, les cris des hérauts retentiſſent, & diſent, *place à la ſouveraineté*; le philoſophe ne voit plus qu'un fantôme, qu'un corps ſans ame, qui va & qui vient du palais à la moſquée, & qui, mort à la gloire, l'eſt au genre humain. *Dixi.*

L'HOMME DE FER,

SONGE.

Rendormons-nous.

I.

JE rêvois que, parcourant à pied les montagnes de la Suiſſe, je découvris au milieu d'une chaîne de rochers fort élevés, & bordés de précipices, un antre tapiſſé d'une verdure noirâtre. Je ne ſais quelle curioſité, qui me tourmente la nuit comme le jour, me dit d'y entrer.

Je grimpai avec effort vers un endroit roide & eſcarpé, en m'aidant des pieds & des mains, & je vis que quelqu'un avoit été auſſi curieux & auſſi hardi que moi ; car on avoit attaché un crampon de fer & une groſſe poulie au rocher, qui ſervoit de dôme au paſſage de l'antre.

L'entrée en étoit difficile ; je m'élevai pourtant à l'aide de la poulie & du crampon, & je me vis auſſi-tôt ſous une voûte baſſe & pierreuſe, qui formoit une longue enfilade.

Le ſuc qui diſtilloit du rocher ſe pétrifioit en tombant, & figuroit des colonnes, des ſieges, des tables. Je m'avançai, & j'entendis dans le lointain un bruit ſourd, comme celui d'un torrent qui ſe précipite du haut d'une colline.

Je ne me trompois point, car m'étant avancé, je vis la ſource d'un grand fleuve qui couloit avec

impétuoſité dans un eſpace reſſerré. Auſſi-tôt une voix formidable me cria : *Téméraire, qui t'a donné l'audace de venir dans ce lieu redoutable ? Si tu veux éviter la mort, plonge-toi dans le torrent écumeux.*

Et tout-à-coup j'apperçus un géant armé d'une lourde maſſue, qu'il levoit ſur moi, & la voix répétoit : *Plonge-toi dans le torrent écumeux.* A peine y fus-je plongé, que je ſentis que tout mon corps ſe durciſſoit par degrés, & que j'étois devenu de *fer* des pieds à la tête.

Un être dont la grandeur & la majeſté étoient au-deſſus de l'humain, vêtu d'une robe d'azur, couronné d'amaranthes, me dit : *Tu es la force, cours le monde ; tu es la juſtice perſonnifiée, agis ; je t'ai doué de ce qu'il te falloit pour en exercer les fonctions auguſtes.*

Mes muſcles d'acier avoient conſervé leur ſoupleſſe ; mon bras d'airain étoit doué d'une force extraordinaire. D'un coup je renverſois une muraille ; ma main étoit une catapulte qui lançoit au loin des traits énormes ; j'ébranlois des maſſes prodigieuſes, & rien ne réſiſtoit à mon impulſion, qui s'accroiſſoit par tout effort contraire.

II.

Quoique de *fer*, je ſentis battre plus vivement dans ma poitrine les mouvemens de la pitié & de la commiſération. Mon cœur étoit encore plus échauffé d'amour pour mes ſemblables ; le ſentiment de l'équité y devint plus vif, & ma tête me parut illuminée d'un nouvel entendement.

Je marchois dans les rues, & voyant un homme qui en frappoit un autre, je le frappai à mon tour. Tel qui ne relevoit pas ſon camarade, tombé par accident, je le couchois par terre avec inſtante correction; je puniſſois l'injure & la violence, & j'allois de tous côtés redreſſant l'ordre par-tout où il étoit bleſſé.

III.

Tous les uſages abſurdes, abuſifs ou cruels, je les attaquois ſans miſéricorde, & mon bras, quoique de fer, étoit las le ſoir de redreſſer cette foule d'abus antiques. Le prélat, l'homme de cour, le valet du prince, n'obtenoient aucune faveur de ma rigide équité. Depuis le courtiſan qui eſcamote les charges & les poſtes lucratifs, juſqu'à l'eſcroc qui vole les mouchoirs, tous recevoient en face une ſemonce ſalutaire, & quelquefois un geſte expreſſif, ſi le cas l'exigeoit.

IV.

Le frippon, le fourbe & le méchant ſe détournoient de mon paſſage; mais j'avois leur ſignalement, & dans mon heureuſe vélocité, je les ſaiſiſſois pour les punir.

Je rencontrai un procureur au ventre hydropique, chargé d'un ſac de papier, dont il demandoit *mille louis*; j'en pris un d'un volume égal, & je le fis payer à l'inſatiable ſang-ſue qui oſa murmurer, & que je livrai juſqu'au ſolde entier à la diſcrétion de ſes clercs affamés.

L'uſurier eut auſſi ſa part de ma juſtice diſ-

tributive. Du bout du doigt j'effaçai le billet du jeune diſſipateur, qui avoit promis de payer *le double* de ce qu'il avoit reçu ; & quand je rencontrois dans les rues un de ces ſucculens dîners que le libertinage, la prodigalité & l'hypocriſie apprêtent, je me plaiſois à le faire porter dans des greniers, où des indigens ſans pain attendoient pour manger, les ſecours de la charité.

V.

Je vis un homme qui avoit trahi la patrie ; je le fis deſcendre de ſon équipage devant ſon nombreux domeſtique, & je le marquai au front ; un autre qui avoit reculé une époque heureuſe par une inſouciance criminelle, je lui gravai *trois lettres* ſur la joue gauche. Le poltron recevoit un coup de pied au derriere, & le lâche, qui avoit conſeillé des infamies lucratives, voyoit pendre ſes deux oreilles ſur ſes larges épaules.

J'ouvris ſubitement les priſons ; tout aſſaſſin étoit mis à mort dans un inſtant indiviſible ; je fuſtigeois rudement le voleur, & je l'envoyois aux travaux publics ; le calomniateur étoit puni de même.

VI.

Ma métamorphoſe m'avoit donné de la juſteſſe dans l'eſprit, de la droiture dans le cœur, & de la fermeté dans l'ame. J'étois le prompt redreſſeur des abus les plus invétérés, & j'avois conſéquemment beaucoup à faire ; car ma juſ-

tice étoit tout-à-la-fois rémunérative, punitive & civile.

Mais comme c'étoit ſouvent *la loi qui faiſoit le péché*, j'effaçai tous ces vieux édits déja frappés du mépris public, & que les tribunaux eux-mêmes n'oſoient réveiller, de peur d'attirer ſur eux le blâme univerſel.

VII.

Jamais lieutenant de police, je l'aſſure, ne fit mieux ſon devoir ; mon bras élaſtique me tenoit lieu de ſoixante commis : je voyois tout par moi-même ; car mes jambes étoient auſſi infatigables que mes deux bras, & je courois depuis le ſalon doré juſqu'à la taverne obſcure. Ici, j'arrachois les cartes de la main forcenée du joueur ; là, la bouteille de la bouche de l'ivrogne ; point de ſentence tardive, le châtiment ſuivoit de près le délit ; une de mes chiquenaudes valoit les cent coups de bâton qu'on applique à la Chine par le commandement d'un mandarin.

Mon oreille étoit douée d'une exquiſe ſenſibilité. J'entendois de trois lieues de diſtance quand on m'appelloit, & j'arrivois plus vite que la maréchauſſée courant au galop. Mon œil, qui lançoit l'éclair, faiſoit pâlir le coupable. Il étoit à moitié puni par ce regard atterrant.

Quand je traverſois les rues, je diſtinguois l'homme oiſif qui marchoit pour conſumer le temps, & je lui impoſois une tâche.

Quiconque paſſoit étoit obligé de me regarder en face, & de me dire quel étoit ſon emploi.

N'en avoit-il point, il étoit fuſtigé d'importance (*a*).

VIII.

J'approchai d'une fortereſſe renfermant des priſonniers qui n'étoient ni aſſaſſins, ni voleurs, ni ſéditieux. Je vis un homme de quarante ans, qui, livré à ſes réflexions, étoit détenu dans une oiſiveté profonde, & plus inſupportable que tout le reſte. Je lui demandai quelle en étoit la raiſon: *C'eſt pour avoir remué le bout de la langue*, me dit-il; *ce qui n'a pas fait tomber un cheveu de toutes les amples perruques qui ont décidé ma captivité*. Un autre avoit remué trois doigts de la main, dont un étoit un peu noirci d'encre, ce qui n'avoit pas occaſionné dans tout le royaume la chûte d'une tuile, & il étoit gardé ſous trente verrous. Je les fis ſortir tous deux de leur cachot, levant les épaules de pitié de ce que l'orgueil des hommes en place, oſoit attenter à la liberté des citoyens ſur des prétextes auſſi frivoles.

IX.

J'apperçus le palais de la juſtice, j'y attachai ces vers:

La juſtice eſt des rois le plus noble partage;
Elle eſt de leur grandeur le plus ferme ſoutien:
Par elle ils ſont de Dieu la véritable image;
Et leurs autres vertus ſans elle ne ſont rien.

(*a*) L'ame du pareſſeux n'eſt pas malheureuſement dans une inaction abſolue; elle fait le mal ou des miſeres. Il faut que l'ame exerce toujours, de maniere ou d'autre, ſes facultés; & il n'y a pas de milieu entre le bien & le mal; qui ne s'occupe pas de l'un, fait l'autre.

X.

Étant entré dans une maiſon à colonnes, je vis de petites roues & des hommes en robe & en rabat qui les environnoient. Je demandai ce que c'étoit: C'eſt *un jeu*, me dit-on, qui s'exécute devant ce qu'il y a *de plus grave*.

Auſſi-tôt parurent des enfans, aux joues arrondies, qui avoient des gâteaux & grand appétit. Ils alloient les manger, lorſqu'une voix s'écria: *Ne mangez point vos gâteaux, mes amis; donnez-les moi; car pour un gâteau je vous en rendrai quinze; pour deux, deux cent ſoixante-dix; pour trois, cinq mille cinq cents; pour quatre, ſoixante-quinze mille; & pour cinq, un million de gâteaux.*

Les enfans ouvrirent de grands yeux, & répétant, *un million de gâteaux!* combattirent & dompterent leur appétit. Cette magnifique promeſſe étoit ſi flatteuſe, qu'ils entrevirent dans ce jeu la perſpective d'un goûter ſplendide pour le jour même, pour le lendemain & pour tous les jours de leur vie.

Ils ſacrifierent donc la jouiſſance du moment, & s'étant cottiſés, ils donnerent cent gâteaux. Leur regard étoit attentif au mouvement des roues, & brilloit de la plus vive eſpérance. Les roues tournerent ſous l'œil réfléchi & compoſé des graves magiſtrats; & il ne revint aux pauvres enfans, dreſſés ſur la pointe de leurs pieds pour mieux voir, que *quatre gâteaux*; de ſorte que l'impitoyable égoïſme, moteur de ces perfides roues, en avoit dévoré arithmétiquement *quatre-vingt-ſeize*.

Comme les enfans pleuroient, la voix magiſtrale pour les conſoler, diſoit : *Jouez conſtamment cinq ou ſix cents mille fois de ſuite, & vous aurez à coup ſûr des chances heureuſes : jouez encore, mes petits amis, pour ce jeu là on vous le permet.*

Effrayé de l'inégalité de ce jeu barbare & dangereux, je briſai toutes les roues, afin qu'il ne fût plus queſtion de cette méchante coutume, qui enlevoit aux pauvres enfans déçus par l'eſpérance, les gâteaux qu'ils auroient mangé avec un ſenſitif appétit ; ce qui les auroit fait grandir pour le ſervice de la patrie. Ils reſterent rabougris, les jambes grêles ; & les *quatre-vingt-ſeize gâteaux* paſſerent ſur des tables, où étoient aſſis des gens qui touchoient les mets d'une dent ſuperbe & dédaigneuſe, qui ne ſentoient pas le beſoin de la faim, & qui donnerent les gâteaux volés à leurs valets & à leurs chiens.

XI.

J'allai à une fameuſe ſépulture où giſſoient des cadavres royaux ; je dis comme l'Égyptien : *Sors, cadavre impie, que tu ſois jugé :* il ſe leva tremblant. Les peuples, les aſſiſtans qui le reconnurent, crurent qu'il étoit reſſuſcité, & pouſſerent un long cri de douleur (*b*). Je dis à ce cadavre : *Debout, entends-tu les malédictions que tu as méritées ? Tu ſerois enfermé dans les ſuperbes pyramides que les Égyptiens ont bâties : tu ſerois environné d'obéliſques & de monumens chargés de trophées, que ta mémoire ſeroit la même.*

(*b*) Il s'agit de Louis XI. Voyez le drame hiſtorique, intitulé : *La Mort de Louis XI.*

Retombe dans la mort avec l'opprobre qui doit accompagner ton nom. Ne donnerois-tu pas préſentement toute ta grandeur paſſée, pour une ſeule vertu? Le cadavre pouſſa un long gémiſſement, & retomba dans la mort & l'opprobre éternel.

XII.

Je devins ſur-tout l'ennemi de ces bureaux multipliés qui gênent & vexent le commerce, fatiguent le voyageur & lui font maudire les belles routes du royaume.

Je chaſſai, avec une volupté rare, avec un contentement moqueur, avec une ſatisfaction inexprimable, ces commis griffonnant un papier ruineux. Je briſai leur canif plus mal-faiſant que le poignard; je deſſéchai leur déteſtable encrier, & il ne fut plus queſtion de ces ſcribes déſœuvrés & voraces, *omnes ſedentes in telonio.*

Pour ſigne de triomphe, je donnai à manger à quarante payſans, ſur le même tapis verd où l'on avoit médité ces ſyſtêmes inſidieux, ſi féconds en rapines.

Tel malheureux qui pour une poignée de ſel, ou pour une livre de tabac, avoit été traité comme un des plus grands ennemis de la ſociété, eut du ſel & du tabac, & le monarque en fut plus riche.

Les tribunaux qui avoient rendu ces étranges ſentences n'exiſterent plus. Je fis ſi bien, qu'il y eut plus d'argent dans le coffre royal, & que perſonne n'alla aux galeres pour avoir éternué, ou pour avoir ſalé ſon pot.

XIII.

J'en voulois à d'autres commis qui font les importans, & dont le mince ſavoir ſe pavane dans une foule d'opérations équivoques.

Ils avoient tous le deſpotiſme dans la tête & dans le cœur. Abſolus dans leurs futiles idées, ils ſe faiſoient un plaiſir malin d'appeſantir ſur tout mérite, la maſſue du pouvoir dont ils diſpoſoient quelquefois pendant quelques inſtans. Ils auroient voulu qu'on les crût dépoſitaires de toutes les lumieres politiques; & ils s'enorgueilliſſoient puérilement, lorſqu'avec des moyens énormes, ils avoient opéré de très-petites choſes.

Jaloux de tout ce qui n'émanoit pas de leur *minerve*, il ne tenoit pas à eux qu'on ne crût leurs travaux le dernier effort d'une ſcience profonde & myſtérieuſe; & leur ignorance des vrais principes étoit voilée ſous un amas de mots, dont ils ſe payoient eux-mêmes pour comble de ridicule & d'inepties.

XIV.

Comme je déteſtois ces frivolités, ce luxe inſolent de quelques particuliers, dont le ſuperflu ſoudoyoit, du néceſſaire de tant d'infortunés, cette troupe d'artiſtes inutiles à toute la terre; je mis en fuite ces petits architectes, ces peintres, ces décorateurs, &c. qui avoient mis à la mode ces cages verniſſées, ces boudoirs orduriers, ces rotondes, tous ces colifichets enfin, d'un agrément futile & véritablement faits pour ſcandaliſer les regards de tout homme ſenſé.

XV.

A la vue de ces fondemens jetés de toutes parts & en tous genres, qui attendent & attendront long-temps la derniere main de l'architecte, je vis que la patience étoit la vertu la plus rare, & ſur-tout chez les François. La ſcience des grands hommes a toujours été d'eſtimer l'exécution des deſſins d'après leur grandeur, & leur grandeur d'après le temps.

Je rappellai les hommes en place à ces principes; car les projets n'ont plus ni profondeur ni maturité quand on veut tout précipiter, & qu'on ne ſait rien donner au temps.

Et je gravai ſur un marbre: *Qui que tu ſois, ne commences rien qu'avec la certitude de pouvoir le finir; ſois jaloux de finir plutôt que d'entreprendre.*

XVI.

La moindre réforme occaſionnoit de la part des intéreſſés les clameurs les plus fortes: l'un ſubjugué par ſa pareſſe ne vouloit pas examiner la queſtion. Il auroit fallu ſe mettre au fait, c'eſt ce qu'il ne vouloit point; l'autre avoit entendu dire à ſon aïeul que toutes les nouveautés étoient dangereuſes: celui-ci examinoit tout avec le téleſcope de l'intérêt perſonnel (*c*). Alors l'ignorance, la méchanceté, l'envie, l'avarice prodi-

(*c*) Celui-là fait une action vertueuſe qui fait un effort ſur ſoi-même pour combattre une action qui ſeroit funeſte à autrui, & qui renonce à un intérêt perſonnel, pour l'intérêt de ſon voiſin.

guoient à tout propos, les titres de *projets idéals*, *chimériques*, & les termes de *novateurs*, de *viſionnaires* n'étoient pas épargnés.

Mais *mon bras d'airain* remédioit à tout. Je chaſſois de ſa place l'homme apathique, indolent, qui ne voyoit que les revenus de ſon poſte, qui ne trembloit que de les perdre; ſon inaction plus long-temps prolongée auroit augmenté le ferment corrupteur, & tout ſe ſeroit trouvé vicié quand ſa retraite tardive auroit découvert les plaies introduites par ſa négligente timidité.

XVII.

En allant au ſpectacle, je vis des buſtes en marbre qui ne me parurent pas devoir figurer parmi les grands hommes dont la nation ſe glorifie; un *Regnard*, peintre des filoux, un *Piron* qui n'a fait qu'une piece, un *Quinault* fade, un *Crébillon* ſanglant, me parurent trop indignes de cet honneur. Je les fis porter dans un ſallon particulier. Je fus pêtrir la tête de *Jean Racine*, de maniere que, de profil, on appercevoit diſtinctement la phyſionomie d'Euripide.

Je coupai la main droite à une autre figure aſſiſe ſous le veſtibule, parce que cette main avoit tracé des turpitudes, & une foule de pages irréligieuſes, deſtructives de toute morale. Lorſqu'un génie ſupérieur eſt vicieux, quel fléau!

XVIII.

Un homme ayant dit que les créanciers de l'état n'avoient point d'autre débiteur que *le roi*, & d'autre garant que *ſa volonté*, je lui

donnai un soufflet, & je m'écriai : Un contrat fait au profit de l'état & fondé sur la foi publique, doit être national & tenir à l'état qu'il a alimenté, comme les entrailles tiennent au corps humain. Qui me contredira là-dessus sentira la force de mon bras.

XIX.

Je distribuai en très-grand nombre les *quatrains suivans ;* je les mis entre les mains de tout le monde ; je les donnai aux passans avec la même profusion que certains charlatans prodiguent leurs annonces mensongeres & intéressées.

L'homme a, de s'entr'aider, reçu la loi suprême.
Qui veut vivre pour soi, doit vivre pour autrui.
L'ingrat peut oublier ce qu'on a fait pour lui ;
Mais le prix du bienfait, est dans le bienfait même.

Contre la conscience il n'est point de refuge :
Elle parle en nos cœurs, rien n'étouffe sa voix ;
Et de nos actions elle est, tout-à la-fois,
La loi, l'accusateur, le témoin & le juge.

Nous tenons tout de Dieu, jusqu'à la vertu même.
Que ne devons-nous pas à cet Être suprême (*d*),
Qui, par l'amour du bien & de la vérité,
Daigne associer l'homme à sa divinité ?

(*d*) Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point. Je conclus que Dieu existe, parce que cette conclusion est dans ma nature. Je m'en tiens de cœur & d'esprit à la doctrine de Socrate qui a dit : *Que Dieu est unique & simple de sa nature, né de soi-même, seul véritable-*

Non, l'homme ne meurt point ; c'eſt une erreur groſſiere,
C'eſt un blaſphême affreux de le croire mortel ;
Puiſqu'un jour, affranchi de ſa vile pouſſiere,
Cet hôte inattendu doit poſſéder le ciel.

---

ment bon & non mêlé avec aucune matiere, ni conjoint à rien de paſſible.

L'Etre infini qui a précédé les temps, qui exiſte par lui-même, ne peut ſortir de ſa ſublime grandeur pour ſe laiſſer embraſſer par notre penſée. Notre penſée ne peut connoître ce qui eſt au-deſſus d'elle ; & nous ne pouvons entrevoir Dieu que ſous les traits de l'intelligence & de la ſageſſe, empreints ſur les globes & ſur l'atôme.

Froid matérialiſte, qui calomnies l'homme, le vois-tu ſe complaire dans ſon état d'objection & de miſere, embraſſer une volontaire ignorance ? Vois, au contraire, cette immenſité de deſirs qui fermentent dans ſon ſein ; vois les traits de grandeur ſur ce front qu'environne l'infortune ; vois l'élévation de ſa penſée à côté de la foibleſſe de ſon bras.

Et ce qui atteſte ſa ſublime origine, c'eſt qu'il adore, c'eſt qu'il ſe proſterne devant la vertu, tandis que ſa volonté pour le bien ſe dépraye à l'appas d'une foible ſenſation.

L'homme qui dans le ſilence des nuits contemple tous ces mondes roulans, la foule de ces aſtres ſemés dans l'étendue, la baſe, la grandeur, l'immenſité de ce merveilleux édifice, toutes ces étoiles brillantes, liées à ſon humble rétine ; peut-il s'empêcher de remonter juſqu'à la main qui a fabriqué & qui ſoutient ce dôme magnifique ?

L'ame ne ſent-elle pas le ſouffle de la Divinité répandu dans le monde animé ? Une feuille d'arbre eſt le ſéjour d'une république de petits êtres qui goûtent les plaiſirs de la vie & de la réproduction. Et cette profuſion d'exiſtence accordée à cette multitude infinie d'inſectes, n'eſt qu'une effuſion de cette bonté inaltérable, qui forme le plaiſir, & qui le verſe dans le cœur du ver de terre, comme dans le cœur de l'homme.

Voyez l'article de *Dieu* dans mon ouvrage intitulé : *Mon Bonnet de nuit*, tome IV, édition de Lauſanne.

Te crois-tu ſeul, pour être ſolitaire ?
Non. Dieu te ſuit, t'entend, te regarde en tous lieux.
Crains qu'en ton cœur quelque honteux myſtere
N'inſulte à ſa préſence, & ne bleſſe ſes yeux.

Ce n'eſt pas à nous ſeuls qu'appartient notre vie ;
De ces momens ſi courts que le ciel nous départ,
A la ſainte amitié nous devons une part,
Et le reſte eſt à la patrie.

De nos biens, de nos maux, l'incertaine meſure
Eſt dans l'opinion plus que dans la nature.

Quel eſt le plus beau teint ? .... Celui de la pudeur,
Qui grave ſur le front l'innocence du cœur.

Franc d'ambition & d'envie,
Pauvre mortel ! paſſe une vie
Que la mort talonne de près.
Peu de choſe ſuffit au ſage ;
Et pour faire un petit voyage,
Il ne faut pas de grands apprêts.

On eſt roi quand on ſe maîtriſe,
Quand on ſe ſoumet ſes paſſions,
Quand des folles ambitions
On ne ſe ſent point l'ame épriſe,
Et quand d'un vain peuple on mépriſe
Les vaines acclamations.

XX.

Plus les ſens reçoivent de délices, moins

l'ame a d'idées. Ces plaiſirs vifs & fréquens enlevent à la raiſon les perceptions fines & profondes ; il faut à l'homme une vie frugale pour que ſon entendement demeure ſain. Celui qui mange trop délicatement ne peut plus manger au bout de quelques années. Si la volupté vous domine, bientôt vous ſerez ſon eſclave, & vous ne ferez plus que vous ennuyer.... Voilà ce que je dis à un prince qui ne me comprit point ; j'en fus fâché, car il étoit aimable.

XXI.

Un autre prince m'avoua qu'au milieu des délices des ſens, il avoit rencontré des vides affreux. Je lui conſeillai de ſe mettre à faire du bien tout à l'entour de ſes domaines. Il y étoit diſpoſé, mais hélas ! il n'y avoit plus aſſez d'étoffe pour qu'il fût véritablement ſenſible, pour qu'il pût pleurer, pour qu'il goûtât cette joie vive & douce qui ſuit & récompenſe une belle action, pour qu'il ſentît enfin cette ivreſſe qui accompagne l'état d'un ſentiment ſublime.

Quand c'eſt la réflexion & non le ſentiment qui dit à certains princes qu'il y a des malheureux, alors leurs vertus ſont en pure perte, & ils n'éprouvent pas que le plaiſir de la généroſité & de la bienfaiſance a quelque choſe de divin ; ce qui ne peut être bien ſenti que par des ames exercées à la bienfaiſance, & pour qui la *bonté de l'ame* n'eſt pas un mot vide de ſens.

Un poëte fait dire à un prince ces deux beaux vers :

Les plaiſirs, les grandeurs n'ont pu remplir mes vœux ;
Un inſtant de vertu vient de me rendre heureux.

XXII.

Je vis un phénomene bien étonnant, c'étoit un miniſtre de la guerre tout occupé de faire la paix. Il ne manquoit plus que de voir un contrôleur des finances renoncer enfin aux emprunts, qui ruinent nieces & neveux.

Mon pouvoir ne s'étendoit pas juſques-là ; les hommes abuſent tant qu'ils ont de la marge.....

XXIII.

Toutes les loix furent énoncées en termes clairs & précis. *Il faut que la loi ſoit courte*, dit Séneque, *afin que les ignorans en ſaiſiſſent plus facilement l'eſprit.*

XXIV.

En voyant cette foule de demoiſelles nubiles qui peuplent les ſociétés, qu'on rencontre partout ſilencieuſes & froides en préſence de leur mere ; ce régiment oiſif me déplut, & la gêne & la contrainte qu'il éprouvoit paſſerent dans mon ame.

Rien ne me parut plus ridicule que ces grandes demoiſelles attachées aux jupons de leur mere, & qui vont tournant avec elle. Ces momies blanches portoient ſur leur viſage l'empreinte de la diſſimulation. Cet eſclavage ſans fin, impoſé à des filles nubiles, ſi fréquemment victimes de leur complexion, me parut injuſte & contraire aux loix & aux avantages de la ſociété. Quiconque croit pouvoir étudier le caractere de ſa maîtreſſe ſous les yeux d'une mere,

ſe trompe abſolument. Les demoiſelles n'oſent rien, tandis que leurs meres ſe permettent tout. Quoi de plus propre à faire naître la fauſſeté & la très-dangereuſe idée de ne regarder le mariage que comme une porte ouverte à la liberté licencieuſe!

Je pris ſous ma protection ces aimables créatures à qui on refuſoit l'uſage du ſentiment, dans l'âge où le ſentiment ſe développe, où il eſt le plus actif & le plus fécond en vertus.

J'enlevai à ces meres jalouſes & altieres, ces eſclaves ſenſibles dont elles ſe pavanoient, & ſur leſquelles elles exerçoient leurs innombrables caprices. Je voulus que ces intéreſſantes créatures ceſſaſſent d'être inutiles à elles-mêmes & aux autres. Je portai une loi qui licencia toutes les filles à l'âge de *vingt-un ans*, & qui à cette époque (où il n'y a plus d'enfances) les rendit indépendantes & abſolument maîtreſſes de leur perſonne; car la nature a donné aux femmes, dans un court eſpace, tant de ſouffrances, que le plaiſir leur appartient dans leur jeune âge, qui s'écoule, hélas! ſi rapidement pour elles, & comme l'a dit un philoſophe : *Elles ſont en quelque ſorte forcées à ſe preſſer de vivre*; parce que bientôt la douleur, la perte de leurs charmes, la ſolitude qui en eſt une ſuite, vont conſumer une vie qu'il a plu à la nature d'abréger. Cette rigueur du ſort ne ſauroit être corrigée, qu'en leur laiſſant du moins les beaux jours marqués pour leurs jouiſſances, jours paſſagers, & qu'il ſeroit inhumain d'immoler à des conventions arbitraires, lorſque leur ſenſibilité eſt

dans toute ſa fleur, & répand ſes parfums autour d'elles (*e*).

Les filles de vingt ans n'ont point notre ambition, nos affaires, nos ſpéculations, nos voyages & nos fatigues. Il faut donc les laiſſer libres dans le ſentiment qui les occupe. Leur imagination eſt plus vive & moins diſtraite que la nôtre; elle ſe concentre par conſéquent ſur un ſeul & unique objet. Le lit conjugal eſt preſque le ſeul endroit où l'honnête femme jouiſſe ſans dangers

(*e*) Le rôle de fille, au milieu des mœurs & des inſtitutions modernes, eſt le plus cruel rôle du monde. Qu'une jeune perſonne ſoit mélancolique, elle eſt tourmentée, dit-on, du deſir & du beſoin d'avoir un amant. Eſt-elle gaie, folâtre, cet enjouement touche à peu de réſerve; elle ne peut ni rire ni ſoupirer. On veut qu'elle ſoit fille & qu'elle ne le ſoit pas.

Le ſentiment qui part d'un cœur neuf, vaut mieux que le ſentiment qui diſſimule; & ces jeunes filles, qui ne peuvent jamais dire un mot de ce qu'elles ſentent ſi bien, ſont plus près de leur chûte, que celles qui font les aveux naïfs du plaiſir qu'elles ont à voir leur amant.

Ces innombrables demoiſelles qui couvrent la France entiere, & qui ne peuvent ſe marier, ni vivre dans le célibat; qui, à vingt-cinq ans, habitent & ſurchargent encore la maiſon paternelle, comme ſi elles n'avoient que dix ans, forme un ſpectacle tout-à-la-fois attriſtant & riſible. Que font ces grandes filles auprès de leur mere, lorſqu'elles pourroient elles-mêmes être mere de famille? Quelle figure font-elles devant leur pere? Il ſent tout auſſi bien qu'elles, combien elles ſont déplacées. Tout moraliſte ſent la néceſſité d'une loi ou d'une coutume propre à réformer nos inſtitutions civiles, qui, follement amalgamées avec des idées religieuſes & rétrécies, rendent la moitié des femmes invinciblement malheureuſes. Il y auroit donc un livre neuf, piquant, curieux & philoſophique à faire, intitulé: *Des Demoiſelles.* Je le ferai peut-être un jour; en attendant, qu'on ne me vole point mon titre.

& ſans remords ; c'eſt là ſon empire & ſon trône, d'où elle ne deſcend qu'avec regret. Ne l'en blâmons point ; elle achete aſſez cher le plaiſir, quand elle remplit ſes devoirs. Toutes les grandes demoiſelles, auxquelles on avoit enlevé impitoyablement leur jeuneſſe, c'eſt-à-dire, leur vie, qui ſe deſſéchoient lentement, & mouroient de chagrin & d'ennui ; graces à moi, eurent la liberté d'aimer à leur gré, & de transformer, d'après leur choix, un amant en époux. Le bonheur fut à leur portée, tandis que l'inſouciance de la jeuneſſe le leur permettoit. L'on ne vit plus ces intéreſſantes créatures perdre leurs plus beaux jours, en étalant dans la ſociété les petites & puériles idées qui naiſſent d'un eſclavage abſolu ; car il détruit à la longue le ſentiment & même les vertus.

XXV.

Le plaiſir entre dans l'eſſence de l'homme & dans l'ordre de l'univers. Le plaiſir eſt l'aimant de notre nature, l'ame de nos actions. Tous les animaux le cherchent & s'y livrent. Le goût du plaiſir réglé ſert l'intérêt de la ſociété, au-lieu d'y nuire.

Je voulus que le peuple eut des fêtes, des jeux. Défenſe de troubler ſes récréations, & j'aimai mieux alors le voir un peu turbulent, que dans la moroſité de la contrainte.

Je fis ſervir la muſique à ſes divertiſſemens. La muſique eſt un cinquieme élément pour pluſieurs ames ſenſibles ; elle donne des ſenſations à ceux qui n'en ont point.

La danſe ne fut pas oubliée. L'indolence d'un muſcle l'oblitere, & il eſt puni de ſon inaction en perdant la ſolidité & le jeu dont l'avoit doué la nature. Tous les muſcles du peuple allerent bien, très-bien; & ce tableau animé formoit, ſous mes regards, le plus intéreſſant de tous les ſpectacles.

XXVI.

Beaucoup de choſes relatives au bien public ſont ordinairement négligées, parce qu'on les poſſede en commun. *Communiter negligitur quod communiter poſſidetur :* & le proverbe dit :

L'âne de la communauté,
Eſt toujours le plus mal bâté.

Je nommai un inſpecteur qui me donnoit avis de toutes les dégradations qui pouvoient occaſionner une incommodité publique; car la police n'eſt faite que pour aller au-devant de tous les dangers.

XXVII.

Perſuadé que la nature a dans ſes magaſins des tréſors d'un très-grand prix, qu'elle nous réſerve au moment que nous y penſerons le moins, que pluſieurs ſont ſous nos yeux, & que nous ne les voyons pas, que les importantes découvertes ont été le fruit du hazard, plutôt que de l'expérience; je récompenſai tous ceux qui interrogeoient la nature, & la moindre expérience bien faite, ou bien ſuivie, l'emporta ſur des volumes ſyſtématiques,

XXVIII.

Qui pourra expliquer la formation de la ſubſtance du cerveau qui, molle & ductile, conſerve dans ſes plis, & avec le plus grand ordre, les images de tout ce que nous avons vu, entendu, appris dès notre plus tendre enfance. Idées, réflexions, ſentimens, tout eſt net & diſtinct. La repréſentation d'un objet vient après ſoixante années, nous frapper auſſi vivement que s'il étoit encore préſent. Les idées que nous voulons chaſſer, ſont celles qui reviennent avec des couleurs plus vives; qu'y a-t-il de plus étonnant que la ſtructure de cet organe, ſiege de la penſée?

Je fis ces réflexions en voyant un anatomiſte diſſéquer un cerveau; je les fis pour lui, car il cherchoit une *fibrile*, & il s'impatientoit de ne la pas trouver.

Chaque ſens de l'homme offre un tiſſu de miracles, & quand on ſonge à l'enchaînement incompréhenſible qui les lie, il n'y a plus de langue pour les célébrer.

XXIX.

Qu'un prince doit faire pitié lorſqu'il ſe regarde ſérieuſement comme pétri d'un autre limon que le reſte des hommes! Un orgueilleux de cette eſpece eſt un ignorant qui ne peut jamais être vraiment bon. Il n'eſt guere d'ames généreuſes que celles qui ſont ſenſibles, c'eſt-à-dire, qui ont médité ſur le néant des grandeurs & ſur la réalité des vertus; c'eſt la pratique des actions nobles qui nous apprend à ſentir & à penſer.

L'intelligence épure le cœur, le forme, l'aſſujettit à la vérité, & l'enleve à l'arrogance, qui n'eſt qu'une uſurpation, faite par une imagination dépravée, ſur le bon ſens naturel. Héraclite l'a ſi bien dit :

L'eſtime de ſoi-même eſt une épilepſie.

Je coulai ce petit chapitre dans une certaine poche, ſouhaitant fort qu'il fît ſon effet.

XXX.

Plus on bâtit de temples dans une religion, plus elle eſt près de ſa chûte. Il ne faut qu'un temple dans une ville, afin qu'il conſerve cette pompe myſtérieuſe qui en impoſe à l'imagination. Ces dépenſes énormes pour des édifices ſacrés me parurent faſtueuſes & onéreuſes au peuple qui ordinairement en faiſoit les frais ; auſſi les temples, au bout d'un demi-ſiecle, n'étoient pas encore achevés. Il y eut moins de temples, ils furent plus ſimples, & la ferveur religieuſe s'en augmenta.

Donner aux hommes le frein de la religion, c'eſt déja une inſtitution admirable. Mais approprier le dogme & le culte à la réforme des vices particuliers d'une nation, ce ſeroit là le chef-d'œuvre du légiſlateur religieux.

Le culte intérieur eſt l'hommage que toute créature doit rendre à l'Être-Suprême. C'eſt le culte par excellence & digne d'être offert à celui qui eſt eſprit & vérité ; mais comme l'homme n'eſt pas iſolé, il doit publier ſa reconnoiſſance publiquement.

L'intérêt du genre humain exige qu'un Dieu ſoit reconnu & adoré.

XXXI.

Un plaiſant diſoit devant moi qu'il ſouhaitoit fort que les contrôleurs-généraux des finances reſſemblaſſent aux bibliothécaires du roi, parce que ceux-ci, gardiens d'un grand tréſor, prenoient bien garde de ne point en faire leur profit particulier; ce qui n'arrivoit pas à ceux qui manioient les finances de ſa majeſté. Je ne pus m'empêcher de rire, & je fis un don léger à ce plaiſant, car les bons mots ont leur prix.

XXXII.

Je fis rétablir dans une place publique la ſtatue que Lycurgue avoit dreſſée au Rire. Quoi de plus innocent que le rire ingénu de l'homme de bien?

La fonction de *Momus* étoit d'épier les actions des dieux & d'en blâmer les *abſurdes*. Comment ne pas ſe divertir de ce que l'on voit? Le dieu porte-marotte faiſoit ſonner tous ſes grelots, & il fut licite à chacun de rire tout à ſon aiſe.

Oui, l'on dit plus de choſes excellentes & rares ſur une affaire politique qui eſt cachée, que n'en imaginent ceux qui en ſavent le ſecret.

Pour l'honneur des actions les plus conſidérables (dit quelqu'un) il eſt important que les cauſes en demeurent ſoigneuſement cachées.

XXXIII.

C'eſt au moyen de l'imprimerie que le génie

parlera à la poſtérité juſqu'à la fin du monde. Qui êtes-vous donc, ennemis de l'imprimerie? Vous la craignez! vous ſerez mis à jour par elle; elle ira fouiller la vérité juſqu'au fond de vos entrailles. Liguez-vous, méchans & impoſteurs, liguez-vous des quatre coins de l'univers; l'imprimerie vous brave; ſon anéantiſſement eſt hors de votre pouvoir.

Vous ne voyez pas le reſſort prodigieux de l'eſprit humain, ſa puiſſance ſûre, quoique lente, ſa tendance perpétuelle à ramaſſer de toutes parts les matériaux phoſphoriques de la vérité; il faudra peut-être encore épuiſer quelques ſiecles, mais enfin la maturité des idées vous détruira, vous, miſérables adverſaires de la raiſon humaine, & l'édifice de la philoſophie repoſera ſur une baſe inébranlable, tandis que vos noms ſeront livrés à l'opprobre.

Voilà ce que je me permis de dire à des hommes qui, pour un mépriſable calcul d'intérêt perſonnel, retardoient *tous les grands coups de pinceau*, & empêchoient l'obſervateur philoſophe de s'élever à la ſublime fonction d'homme d'état & de légiſlateur, comme ſi en l'oppoſant ſans ceſſe à l'activité ſalutaire de la philoſophie, on n'ôtoit pas au ſiecle ſon énergie, à l'entendement humain ſes tréſors, à l'homme de bien ſes jouiſſances intimes; car tout eſt grand dans un ſiecle & chez une nation philoſophe, & l'on ne ſaura point agir avec grandeur & dignité, ſi l'on n'a point appris préalablement à penſer & à parler avec dignité. Vils ennemis des penſées imprimées, c'eſt vous qui anéantiſſez la grandeur na-

tionale; vous voulez que tout ſoit meſquin, petit, dur & perſonnel comme vous; mais vous n'échapperez pas à la plume qui burinera votre ineptie. Vous pâliſſez déja, vous devinez votre hiſtoire..... Les gens de bien ſeront vengés.

XXXIV.

Il fut un temps (& ces préjugés de Viſigoths n'étoient pas entiérement détruits) il fut un temps, dis-je, où la profeſſion des armes étoit la ſeule diſtinguée, où les arts qui font l'aiſance, le repos, les commodités, la gloire, les plaiſirs, la nourriture de l'homme, étoient regardés avec mépris. Je vis qu'un reſte d'imbécillité barbare, ſubſiſtant encore dans quelques eſprits, refuſoit de mettre le magiſtrat (*e*), le négociant, l'artiſte renommé, ſur la même ligne que le militaire. Je les en dédommageai, & je fis en ſorte que des idées ſaines & utiles à la politique, ne rencontraſſent plus des yeux fermés ou faſcinés (*f*).

(*e*) Le militaire riſque ſa vie, mais ce n'eſt que l'affaire d'un moment. L'homme de loi, en ſe privant de tous les plaiſirs, en ſe dévouant à l'étude la plus ſeche, ſacrifie la ſienne à chaque minute.

(*f*) Que d'idées ridicules en fait de nobleſſe dominent encore! Un gentillâtre vous parlera avec un ton très-ſérieux de ſes huit quartiers; il vous dira que l'empereur des Turcs n'eſt pas gentilhomme du côté de ſa mere, & que s'il lui prenoit fantaiſie de ſe faire *baptiſer*, & de ſe faire *chanoine*, il ne ſeroit pas reçu dans un *chapitre d'Allemagne*. Il faut quelquefois entendre de pareils raiſonnemens.

Qu'importe dans quel ſang on ait puiſé la vie;
Le plus noble eſt celui qui ſert mieux la patrie.

XXXV.

Je fabriquai une pipe d'une ſtructure rare & nouvelle, & je la mis dans la main de ceux que travailloit un principe intérieur de vanité ; or, de toutes les prétentions orgueilleuſes accumulées dans le foyer, il n'en ſortoit, comme d'une coupelle, que des crêtes & des plumes de paon. L'homme voyoit tous ſes projets ridicules ou inſenſés, s'enfuir & s'évanouir dans le petit nuage de fumée.

XXXVI.

Comme il y a des reſſemblances dans les familles, il y en a dans la même nation. Un uſage ne peut donc paſſer d'un pays dans un autre, ſans modification. La température qui influe ſur les traits du viſage, peut influer ſur les organes délicats & ſecrets qui enveloppent la ſubſtance penſante ; delà, le caractere diſtinctif de tout ce qui vit & reſpire ; les races tiennent au climat ; leur empreinte eſt viſible, & quelquefois inſurmontable.

Je voulus que le ſentiment de l'honneur fût toujours l'ame des François, qu'aucun ſoldat ne fût frappé, qu'aucun citoyen ne fût avili, que l'on reſpectât en eux cette précieuſe ſenſibilité qui les mene à toute eſpece de gloire. Je voulus que la nation fût toujours conduite par ſon propre génie, & non par ces idées étrangeres, qui tuent à la fois le courage & le génie. Je laiſſai aux François le vaudeville, la chanſon & même la petite brochure ; parce qu'il n'avoient plus

de fiel dès qu'ils avoient ri ; & que rien n'appaiſoit mieux une affaire quelconque, que de laiſſer les bons & les mauvais plaiſans, s'exercer & s'épuiſer ſur elle.

XXXVII.

Un degré d'induſtrie équivaut à ſoixante degrés de travail. L'induſtrie n'eſt autre choſe que le ſecret d'amaſſer le plus d'unités phyſiques, avec le moins de bras qu'il eſt poſſible. Il faut donc encourager les *méchaniciens* qui rendent à la culture des terres, cette foule de bras employés aux arts de luxe ; & c'eſt ce que je fis.

XXXVIII.

Des ſentences rimées naiſſoient toutes formées dans ma tête, & je verſifiois ces maximes tout comme *Pibrac*, parce que les penſées ſe retiennent plus aiſément, quand elles ont une tournure meſurée.

Ces quatrains étoient pour le peuple, voulant inſpirer de bonne heure à la jeuneſſe la haine du vice, & l'amour de la vertu ; car, quoique ce ſoit là une phraſe vulgaire, tout ſe réduit là.

Je vis un jeune homme inexpérimenté qui ſe gliſſoit chez une femme, qui ne portoit pas le nom de courtiſanne, mais qui étoit cent fois plus dangereuſe. Je remis au jeune homme ce quatrain.

Plus le vice eſt profond, & plus il a d'appas ;
Il va toujours en maſque, & n'eſt rien que feintiſe.
C'eſt aux écueils, qui ne paroiſſent pas,
Que le navire neuf ſe briſe (*g*).

(*g*) Si les courtiſannes ne faiſoient que ruiner un jeune

Une ſtatue qui repréſentoit *le temps*, ſortoit de l'attelier du ſculpteur, il y manquoit une deviſe, j'y attachai celle-ci :

Temps ! ſous qui les plus forts ſont enfin abattus,
Que tes rigueurs nous ſont propices !
Quand tu nous ôtes les délices,
Tu nous fais aimer les vertus.

Un jeune peintre venoit d'achever un tableau où ſe trouvoit la figure héroïque & ſainte de la *tempérance*, je lui donnai ces vers pour mettre au bas.

Les loix qui reglent nos plaiſirs,
Ne ſont pas des loix inhumaines.
La nature & le ciel ne bornent nos deſirs,
Que de peur d'accroître nos peines.

XXXIX.

Je vis une ſtatue environnée d'inſcriptions menſongeres, & qui inſultoient à la crédulité ou à la foibleſſe du peuple, je les effaçai ; & comme celui à qui l'adulation avoit érigé cette ſtatue n'avoit point mérité de la patrie, je tournai ſa tête du côté du dos, je repliai les jambes & rendis la figure hideuſe ; elle reſſembloit alors à ſa mémoire.

XL.

J'appeſantis mon bras ſur les infideles dépoſitaires des fonds publics. Il y avoit un grand nombre de gens puiſſans qui étoient fort intéreſſés à ce que l'ordre de comptabilité du royau-

---

homme, ce ne ſeroit rien ; mais elles l'accoutument à parler & à penſer comme elles.

me fût enveloppé de ténebres. Des gens en place diſtribuoient l'argent avec profuſion, ſous le nom de *dépenſes ſecretes*, dont ils ne rendoient point de compte à leur département, ſoit afin d'en augmenter leur fortune particuliere, ſoit afin d'acheter des créatures. J'examinai rigoureuſement l'emploi des fonds que chaque homme en place devoit fournir à chacun des départemens. Je défendis l'argent du roi, comme une lionne défend ſes petits ; j'empêchai le déſordre, les gaſpillages, les dépenſes inutiles, les fripponneries, les doubles emplois, & ma tête eut beſoin de toute ſa force, pour s'enfoncer dans cette épouvantable arithmétique. Cette partie méchanique de l'adminiſtration des finances, fut ce qui me coûta le plus. Il fallut me livrer à un travail opiniâtre, mais je dévorai ce travail pénible & dégoûtant par amour pour les intérêts du prince & de la patrie, & au bout de cette tâche importante, je donnai des chiquenaudes inciſives au nez de tous les frippons ; ce qui annonçoit à toute la terre qu'ils avoient volé le roi & l'état. Oh ! que de nez camus !

XLI.

Un homme qui demande l'aumône à un autre homme, & dont la ſubſiſtance par conſéquent eſt fondée ſur ce qu'on lui accorde, ou ce qu'on lui refuſe, mérite l'attention du gouvernement.

Je n'eus pas la cruauté de rendre les mendians beaucoup plus à plaindre qu'ils ne l'étoient ; car il faut les châtier, & non les faire périr dans

des *dépôts*. Je les renvoyai chacun dans leur paroiſſe, au-lieu de leur naiſſance, & là, comme on connoiſſoit, plus qu'ailleurs, leurs revers ou leurs vices, des prépoſés leur impoſoient la tâche à laquelle ils étoient propres. Une correction ſévere les obligeoit au travail, & quiconque d'entr'eux ſortoit du diſtrict de ſa paroiſſe, y étoit ramené forcément pour ſubir la peine due à ſa déſobéiſſance. Par ce moyen il n'y eut plus de vagabonds.

XLII.

Je fis obſerver les loix qui attribuent au chef de la maiſon, l'empire ſur tous les individus qui la compoſent; car partager la puiſſance me parut la plus grande des erreurs, la plus propre à fomenter les diſcordes. La puiſſance phyſique des femmes eſt déja très-grande; ſi la loi leur donnoit autant d'autorité qu'aux hommes, ceux-ci ne ſeroient-ils pas bientôt dans la dépendance la plus abjecte? Tout mari devint maître abſolu dans ſa maiſon.

XLIII.

Comme mon haleine devenoit dévorante lorſque je voulois la faire ſervir au bien de l'humanité, d'un ſouffle je volatiliſai (& plus promptement que le creuſet du chymiſte) tous ces diamans qui infeſtent la France, & qui font payer tous les maux qu'ils ont occaſionnés, pour les extraire des mines & les apporter en Europe. Ce luxe puéril & ruineux excita puiſſamment ma vigilance & mon indignation, & je crus rendre un ſervice eſſentiel à la patrie, en ne laiſſant au-

cune trace de ces brillans perfides, achetés du ſang des hommes, & qui ne ſervoient qu'à alimenter de toutes les vanités connues, la plus creuſe & la plus miſérable.

Funeſtes diamans! criai-je tout haut, vous deviez faire aux hommes tout le mal poſſible; parce que vous avez cauſé dans l'origine tous les maux poſſibles à l'humanité. Hélas! au Bréſil, pour conſerver aux rois le monopole des diamans, cinquante lieues quarrées autour des mines ſont déſertes, & l'on pend au premier arbre quiconque eſt trouvé dans les environs, s'il ne prouve qu'il y avoit affaire. Lapidaires! diamantaires! je vous dévoue à l'anathême. Que vous & vos marchandiſes diſparoiſſent de deſſus la terre.

XLIV.

Je défendis la chaſſe à ces gentillâtres, qui s'en faiſoient un droit pour porter préjudice aux gens de la campagne; n'étant pas juſte, que pour le plaiſir d'un chaſſeur, des laboureurs ou vignerons, ſouffriſſent quelque dommage, & je déchirai (avec une ſorte de fureur, je l'avoue) le code abſurde & féroce de ces loix pénales, qui réglaient la chaſſe pour le plus fort du canton, & qui avoient oſé égaler la vie des bêtes à celle des hommes.

La chaſſe punit, il eſt vrai, celui qui s'en fait une occupation, au-lieu d'un ſimple délaſſement. Il devient ſauvage & farouche; il perd les idées morales; il ne connoît plus d'autre plaiſir que d'errer dans les bois & dans les campagnes; il ne

fait plus parler que des événemens de la chaſſe, & il perd les jours les plus précieux dans ce violent exercice, qui rend robuſte ſon eſtomac, mais pour affoiblir d'autant plus ſa tête, & la rendre peu penſante : il finit, ce déterminé chaſſeur, par vivre avec des chiens & des piqueurs, & par mettre au rang des proueſſes, un ſanglier bleſſé, & au rang des accidens notables, un gibier qu'il a manqué. Les entrepriſes du lendemain, ſont d'abattre des perdrix & de maſſacrer des lievres. Eh ! qu'a-t-on beſoin, dites-moi, d'une ame raiſonnable pour franchir des foſſés, pour grimper des collines, pour braver le froid & le chaud, pour pouſſer des clameurs & des huées extravagantes à la piſte des animaux, pour ſe tranſporter de joie ſi l'on a fait quelque capture, ou pour ſe frapper le front de rage & de colere ſi le gibier a échappé ?

Déchirer par paſſe-temps d'innocentes créatures ; ſe faire un jeu de leurs ſouffrances, & cela pour hâter une digeſtion un peu laborieuſe ; trouver une volupté dans les terreurs & les angoiſſes des pauvres animaux fugitifs, ſans que le beſoin ou la faim vous preſſe ; ſont-ce là des jeux dignes de l'homme qui devroit reſpecter le Créateur des êtres ſenſibles, juſques dans les animaux qu'il a ſoumis à la douleur ?

Optez, cruels chaſſeurs, (m'écriai-je) embraſſez le ſyſtême de *Deſcartes*, lequel contredit ouvertement la raiſon, ou jugez-vous friands d'un plaiſir féroce. Vivez dans les bois, impitoyables & durs chaſſeurs ; chériſſez de préférence la compagnie des chiens & des lievres ;

oubliez toute autre affaire ; & quand vous aurez perdu, à courir les bois & les brouſſailles, les heures les plus intéreſſantes de la vie, faites encore le ſoir l'hiſtoire d'un jour que vous aurez ſi dignement employé pour la patrie & pour vous-mêmes.

Chaſſeurs ! ſi, ſemblables à Nembrod, à Hercule, vous dirigiez vos attaques contre les bêtes féroces qui dévaſtent les troupeaux, & dévorent quelquefois les bergers, vous feriez une noble guerre aux monſtres que la crainte & la foibleſſe ſont forcées à reſpecter ; mais vous ne tuez pas ces animaux, vous pourſuivez les plus craintifs, lorſqu'ils ſe ſont gorgés des choux, de la ſalade & des graines des malheureux payſans, obligés de ſupporter encore cet impôt, plus funeſte que l'intempérie des ſaiſons, & ces *dévorés* ont ſouvent à défendre leur vie contre la férocité d'un garde-chaſſe aſſaſſin, & qui l'eſt, (ô honte ! ô douleur !) qui l'eſt impunément.

Maudite chaſſe ! Les barbares qui inonderent l'empire vers le commencement du cinquieme ſiecle, ont ennobli cet exercice, parce qu'il étoit de leur goût ; & il faut que nos terres fertiles ſoient ravagées pour l'amuſement privilégié de quelques êtres oiſifs, incapables d'apprécier le prix du temps & les devoirs de l'humanité.

XLV.

Je rencontrai un pauvre auteur qui couroit de toutes ſes forces, & qui couroit après le directeur de la librairie. J'ai un *mandat*, crioit-il, je m'en vais au Marais, on me dit qu'il eſt

au fauxbourg St-Honoré; je croyois que tout étoit fini, lorſque le *cenſeur* avoit approuvé; oh! point. L'homme en place défend tous les livres; il m'a *rayé*. — C'eſt que cela eſt plutôt fait & plus facile que tout le reſte, lui répondis-je, ceux qui ne liſent point, n'aiment point les livres.

Je tirai de ma poche de quoi dédommager ce pauvre auteur, & je lui remis ce quatrain, pour qu'il le portât au directeur de la librairie, de la part de *Théocrite* & de M. *François de Neuchâteau*.

Eh! pourquoi voulez-vous qu'on penſe & qu'on écrive,
Lorſque l'ame eſt contrainte & la plume captive?
Ce qu'il faudroit écrire, un cenſeur le proſcrit:
Ce qu'il ne proſcrit pas ne doit pas être écrit.

XLVI.

Un homme diſoit à un autre: » Vous êtes un ſot, avec tout votre eſprit, vous ne réuſſiſſez point. Depuis que je vous connois, je ne vous ai point entendu une ſeule fois parler de vos talens. On ceſſera bientôt d'y croire. Voyez un tel, il ſe loue intrépidement lui-même dans les feuilles périodiques. Mais, répondit l'homme modeſte, c'eſt une vanité mépriſable que de parler de ſoi; & je penſe qu'on n'en impoſe à perſonne. — Vous vous trompez, repartit l'autre, on commence par ſe moquer de celui qui préconiſe ſon mérite; on finit par oublier que les louanges que l'on a entendues ſont ſorties de ſa propre bouche; on les attribue à un autre, & on loue enfin, avec la multitude, celui que l'on

tournoit hier en ridicule ; un éloge répété, eſt l'eau qui tombe goutte à goutte, & qui perce (comme le dit Quinault) le plus dur rocher «.

J'écoutois ce dialogue. C'étoit deux auteurs qui converſoient enſemble, & qui portoient, comme on le voit, un caractere bien différent.

J'arrêtai l'auteur orgueilleux, & je lui dis devant tout le public : *Tu reſſembles parfaitement au coq-d'inde : quand on s'arrête pour regarder cet animal, il ſe gonfle, fait la roue, & rougit ſa crête juſqu'à être prêt à en crever.*

XLVII.

Je ne ſuis jamais gai quand j'entends de la muſique tendre, dit *Shakeſpéar :* on fait mieux alors que d'être gai, on eſt ému, touché, attendri. On en peut dire autant d'une compoſition théâtrale qui remue l'ame. Qui craint de s'attendrir, a dit quelqu'un, craint d'être bon.

Je fus de l'avis de *Shakeſpéar ;* je donnai le prix à la muſique ſentimentale & aux drames, dont on pouvoit dire, *pectora moleſcunt.*

XLVIII.

La tragédie françoiſe me fit beaucoup rire, ſur-tout de la maniere dont elle étoit jouée. J'aſſiſtai à *la mort de Céſar*, par Voltaire. Quelle œuvre mince ! Quel cadre étroit ! Quel miſérable enfantillage, ſubſtitué à la majeſté de l'hiſtoire ! On ne pouvoit pas défigurer plus complettement le chef-d'œuvre de *Shakeſpéar* ; Voltaire n'avoit pas ſu lire ſon ſuperbe, ſon admirable original. Des acteurs encore plus ridicules que la piece,

mirent en jeu une bonne heure, qui ſe termina par une ſincere pitié ſur la pauvreté réelle du *théâtre françois*.

Le poëte tragique, livré à la froide ſymmétrie, s'étoit preſque toujours écarté du tableau hiſtorique qui, dans ſon enſemble, avoit ſa vérité. Il l'avoit coupé mal-adroitement, pour le faire entrer forcément dans le cadre des regles. Ainſi il s'étoit privé des ſcenes les plus neuves & les plus intéreſſantes; car c'eſt le ſujet qui doit modifier l'action théâtrale. La reſſerrer lorſqu'elle doit être étendue, lorſqu'elle doit expoſer de grands mouvemens, c'eſt manquer à l'art, à l'intérêt, à la vérité; c'eſt ſacrifier les plus grandes beautés à des regles deſſéchantes qui ne font que détruire l'illuſion, en ôtant un libre eſſor aux mœurs & au caractere de chaque perſonnage.

La tragédie françoiſe enſuite étoit, pour la multitude, un effet ſans cauſe, & qu'eſt-ce qu'un ouvrage moral dont le but ne ſauroit être ſaiſi, & qui ne peut rien dire à la multitude? Eh! parlez-lui de ſes mœurs, de ſa fortune, de ſa poſition actuelle, elle vous entendra.

Quelle étude plus digne du poëte que de bien connoître ce qu'il doit enſeigner à ſon ſiecle, & d'approprier ſon drame aux circonſtances!

Mais au-lieu d'un tableau vivant & animé, le poëte tragique avoit métamorphoſé Melpomene en un mannequin, dont l'attitude étoit perpétuellement bizarre & ridicule. Cette caricature étrange offroit d'ailleurs le même moule dramatique pour tous les peuples, pour tous

les gouvernemens, pour tous les événemens terribles ou touchans. Serviles adorateurs de ce qui s'étoit fait & abſolument dépourvus d'invention, les poëtes oubliant la grande deſtination de l'art, avoient fait des pieces factices en voulant les ajuſter à celles des anciens. Toujours le même protocole, toujours des tableaux de pure fantaiſie, & le goût le plus faux qui ait jamais exiſté chez un peuple, détruiſoit inceſſamment la vérité hiſtorique, & comptoit la remplacer par une vaine élégance.

Je chaſſai les pitoyables acteurs tragiques, avec l'éternelle famille d'*Atrée* & d'*Agamemnon*; je fis la guerre à ce mauvais goût, à cette déclamation amphatique, froide & forcenée, le ſon le plus déſagréable qui puiſſe frapper une oreille ſenſible. Je mis en fuite, du même bond, ces auteurs qui vont pillant des pieces de théâtre dans de vieux recueils, pour les offrir enſuite gonflées de rimes nouvelles & ſonores; & puiſqu'ils étoient impuiſſans à nous donner le tableau fidele des mœurs & des gouvernemens anciens & modernes (*h*), je leur défendis de toucher aux ſujets nobles & graves, émanés de l'hiſtoire. Le peuple qui s'ennuyoit étrangement de tout ce fatras, me remercia d'avoir fait diſparoître cette charge groteſque, que des journaliſtes & des académiciens lui avoient dit d'ad-

(*h*) Cromwel & Guiſe ont une toute autre phyſionomie que Xipharès & qu'Hypolite, & je penſe que ces nouveaux perſonnages exigeroient une autre forme dramatique que celle du *divin Racine*.

mirer. *Tragédie françoiſe* (*i*) & *farce* devinrent ſynonymes ; le ſpectacle national, entiérement changé & refondu, offrit de l'intérêt, de la gaieté, de l'inſtruction ; & l'emploi d'écrivain dramatique, pour la premiere fois, fut connu & chéri de la nation entiere (*k*).

XLIX.

Un auteur crioit : Je ſuis injurié, groſſiérement injurié par un ſerpent ſorti d'un autre ſerpent, dont le nom eſt encore infect. — Comment eſt-il fait ce ſerpent ? — Il eſt de médiocre groſſeur ; il porte un *rabat* au col ; il mord une *férule* qu'il couvre d'écume ; il a pour repaire un *college*, où il eſt connu & honni ſous le nom de *Geoffroi*. — Eh ! laiſſe le ſerpent ſiffler ; il rentrera bientôt dans ſon trou. L'injure qu'on

(*i*) Il eſt indubitable que les tragédies de *Racine*, de cet excellent verſificateur, ont un défaut bien caractériſé ; défaut qui vient du courtiſan & du *galantin* de la cour de Louis XIV. Que ce défaut ſoit inſenſible pour pluſieurs littérateurs & académiciens, chez qui un préjugé de goût devient le préjugé le plus difficile à détruire, ſoit ; mais il eſt d'autres hommes qui ne ſont pas tout-à-fait ſubjugués par l'illuſion des beaux vers. Je citerai l'impreſſion que me fit la premiere fois la tragédie de *Mithridate*. Jamais aucune piece ne m'avoit autant intéreſſé que les premieres ſcenes de cette tragédie. Le héros paroît ; il prononce ce beau : *je ſuis vaincu*, digne de *Corneille* : l'admiration eſt au comble. Il dit enfin qu'il eſt *amoureux*, & tout diſparoît ; je ne vois plus que de la miſere, de l'intrigue, de la ſottiſe, de l'enfantillage en très-beaux vers. Ceci n'eſt pas du raiſonnement, lecteurs, prenez garde, c'eſt du ſentiment.

(*k*) Voyez l'ouvrage que j'ai publié ſur cet objet en 1773, intitulé : *Du Théâtre*, ou *Nouvel Eſſai ſur l'Art dramatique*, qui me valut alors de la part des journaliſtes, pas un raiſonnement, mais bien de groſſes injures.

mépriſe tombe d'elle-même ; ſi on s'en fâche, on la fait valoir. Va, bon jeune-homme, il n'eſt point de critique plus dur que le pédant, qui ne mérite pas même d'être critiqué ; les Geoffroi, les abbé Aubert, toute cette race marche ſur le ventre ; hé! mépriſe la race mépriſable, ou bien prends pour deviſe cet hémiſtiche d'un vers grec :

Moque-toi du moqueur.

L.

Un homme en place crioit tout auſſi douloureuſement que mon jeune auteur : Je veux anéantir tous les livres ; oui tous, parce qu'on a fait un *pamphlet* contre moi, & qu'on en médite un autre. Pourquoi des livres, puiſque je ne lis pas ? A quoi ſervent les livres ? à faire raiſonner le peuple, & je ne veux pas, moi, qu'il raiſonne : c'eſt à lui de ſuivre le mouvement qu'on lui imprime. Deſtruction des livres ! Guerre aux livres ! Une armée d'eſpion, de commis & d'exempts pour empêcher l'approche d'un livre, car ces maudits livres font le tourment de ma vie & m'obligent de meſurer mes actions ; puis ces livres diſent tout, & révelent les actions les plus ſecretes. On n'eſt jamais tranquille avec ces livres babillards. Au feu, au pilon, au cachot tous les livres (*l*), ſi l'on

(*l*) J'ai vu ſur les frontieres les commis des fermes ſaiſir un roman, un Télémaque, un bréviaire, un livre d'évangiles, & les envoyer ficelés & plombés à la chambre ſyndicale de Paris, gouffre d'où rien ne ſort. *Ce ſont des livres*, crioient-ils, *& une lettre miniſtérielle nous enjoint de ſaiſir*

ne peut y mettre tous les auteurs. C'eſt un crime que d'écrire. — C'eſt un droit inhérent à l'homme, repris-je, puiſqu'il a celui de penſer. Or, penſer, parler, écrire ſont ſynonymes ; car cette opération intellectuelle eſt la même. L'imprimerie eſt un don viſible de la Divinité, par lequel elle a voulu contre-balancer les maux que les tyrans pourroient faire à l'eſpece humaine. L'imprimerie eſt une défenſe auguſte & légitime, qui n'a ni violence ni cruauté. — Mais je crains la ſatyre. — Je le crois. — Mais je ſuis fort. — Frappez donc ; mais apprenez qu'il n'y a point d'action ſans réaction.

LI.

Je fus l'exécuteur d'une loi qui me plut beaucoup. Elle convenoit à un ſiecle où l'on dévore ſes capitaux, où un jeune prodigue eſt à peine en poſſeſſion de ſon bien, qu'il diſſipe en deux ou trois années la fortune de ſes ancêtres. Cette loi portoit *interdiction de vendre ſon héritage.* On l'a reçu de ſes aïeux ; on le doit à ſes deſcendans.

Mais ſi le gouvernement lui-même eſt prodigue, s'il veut toujours jouir ſans meſure, s'il mange l'avenir, détruit le paſſé, deſſeche le préſent ; s'il a donné aux particuliers l'exemple fatal d'anticiper ſur ſes revenus, & de dévorer

tous les livres quelconques ; arrangez-vous à Paris avec les miniſtres prohibiteurs. Ainſi ces miſérables donnoient une extenſion ridicule & forcée à une ſimple lettre, qui n'avoit pas forme de loi. Ces pauvres attentats font que les étrangers nous mépriſent. Il n'y a point en politique d'action indifférente.

le fond de ſes richeſſes.... Que deviendra la loi, l'excellente loi? Je fis mon devoir, je la publiai, parce que je plaignois la génération future; elle ſera plus pauvre que jamais, ſi l'argent va toujours ſe réunir à la maſſe fatale de ceux qui en poſſedent déja beaucoup.

LII.

Tout ce qui concerne les travaux de la campagne & la réproduction des végétaux fut ſi bien protégé, honoré, encouragé, que le ſiecle s'appella le *ſiecle agriculteur*. Ce titre en valoit bien un autre.

Les agriculteurs diſtingués porterent trois épis entrelaſſés à la boutonniere de leurs habits.

Le payſan, vu comme agriculteur, paſteur, pêcheur & chaſſeur, doit être conſidéré comme le véritable Atlas, portant le globe de la terre ſur ſes robuſtes épaules; car c'eſt par lui que le genre humain ſubſiſte.

LIII.

J'établis un tribunal où des juges du point-d'honneur prirent connoiſſance de ces injures perſonnelles qui mettent un citoyen dans le cas de déſobéir aux loix, ou de porter la conſcience d'un affront non effacé. J'étendis cette juriſdiction ſur tous les ordres de citoyens; parce que je voulus que l'honneur fût le premier des tréſors, & qu'il fût en ſûreté contre cette multitude de délits qui bleſſent & qui offenſent ſi vivement les ames délicates & ſenſibles.

LIV.

Un homme avoit fait une mauvaiſe action, il ſe diſpoſoit à parler ; je lui dis : *Tu vas faire mille mauvais raiſonnemens pour pallier ta faute ; reſte avec la premiere.*

LV.

Je condamnai un athée à vivre ſeul. Qu'eſt-ce qu'un athée ? C'eſt un homme qui s'eſt iſolé, qui s'eſt fait le centre de l'univers, qui ne peut plus avoir ni deſirs élevés, ni eſpérances conſolantes : c'eſt un égoïſte qui n'a détruit un Être-Suprême que pour ſe faire l'être par excellence. Il faut qu'il vive ſeul, ainſi qu'il ſera un jour ; car l'enfer ſera d'être ſeul, ſeul... Cette idée fait frémir.

LVI.

Je vis que les eſprits commençoient à s'échauffer ſur les intérêts publics, & que la nation portoit ſon activité ſur des objets enfin dignes d'elle. Tant mieux, m'écriai-je ; car l'oubli des principes de la morale & de la politique, conduit néceſſairement un empire à ſa ruine. Qu'on ſe rapproche le plus que l'on pourra de la nature ; elle fait toujours des loix plus heureuſes que celles que nous nous donnons.

LVII.

Il y a, dit Montaigne, des condamnations plus *crimineuſes* que le crime. Je fus de ſon avis, & je fis brûler des procédures honteuſes ; parce qu'il n'étoit pas bon qu'on gardât la mémoire de certaines iniquités.

LVIII.

Les crimes commis par les fanatiques ne leur inſpirent point de remords. Ils dorment tranquillement ſur leurs forfaits ; leur conſcience ne leur dit rien ; c'eſt en vain qu'ils ont outragé la nature. La religion qu'ils croient avoir vengée, leur aſſure une paix affreuſe, mais réelle pour leur cœur. Ne voilà-t-il pas le ſentiment le plus horrible qui puiſſe dénaturer le cœur de l'homme ? Toutes les idées morales vont s'éteindre dans une frénéſie religieuſe. Alors le fanatique frappe aveuglement ; il devient le plus monſtrueux des êtres.

On m'avoit dit qu'il n'y avoit plus de fanatiques, j'en déterrai quelques-uns à qui il ne manquoit que les circonſtances pour épouvanter de nouveau la terre. Je les châtiai ſi rudement, que tout en s'appellant *martyrs*, ils furent obligés d'appeller à leur ſecours quelqu'un qui fermât leurs cicatrices, & ce ſoin dérangea pour quelque temps leurs idées attrabilaires & cruelles.

LIX.

Les charges de judicature ne furent plus miſes à l'encan ; ce qui faiſoit dire à Séneque, que les magiſtrats, après avoir acheté la juſtice en gros, trouvoient du profit à la revendre en détail.

LX.

Je dis à un homme qui venoit de faire une dédicace : Pauvre ſot, qui t'attaches à louer les

grands ; tu ne ſais pas que leur amour-propre eſt blâſé comme leur palais ; ils ne ſentiront pas plus la louange la plus fine & la plus délicate, que la ſauce exquiſe que doit leur ſervir ce ſoir leur maître-d'hôtel ; tu perds ton temps & tes paroles.

LXI.

J'apperçus un château fameux, il manquoit une inſcription au frontiſpice ; j'y mis ces vers :

Mange deſſous un dais, dors dedans un baluſtre ;
Sois petit-fils de mille rois ;
Si de l'humanité tu méconnois les loix,
Tu ne feras qu'un criminel illuſtre.

LXII.

Quel vaſte champ de vérités il reſte à découvrir dans la morale, la phyſique, la géométrie ! Nous ſommes encore ſur le bord d'une immenſe carriere, & vous vous donnez le nom de ſavans, meſſieurs de l'académie. Savans ! Oh ! renoncez à ce titre.

LXIII.

J'entrai furtivement dans la chambre d'un poëte, diſciple de Voltaire ; il compoſoit une tragédie, & liſoit attentivement tous les poëtes tragiques ; il en enlevoit des hémiſtiches, qu'il écrivoit à part ſur un cahier qu'il enfonçoit dans un tiroir reculé de ſon bureau. Je lui criai aux oreilles : *Tu pilles !* Puis je diſparus.

Je rencontrai un autre poëte qui ſur douze tragédies n'en avoit qu'une qui n'avoit pas été ſifflée. C'étoit par-là qu'il ſe pavanoit & qu'il

s'eſtimoit un grand homme, & qu'il ſe mêloit d'apprécier les défauts de tous les ouvrages imprimés, à l'exception des ſiens.

Je le condamnai à parler dans une chaire, ſur le génie, ſur l'éloquence, ſur la grace & la vie du ſtyle ; c'eſt-à-dire, ſur tout ce qui lui étoit étranger ; ce qui amuſa le public & fit rire quelque temps.

LXIV.

Je trouvai que les places des ſpectacles décens étoient à un prix trop haut. Quand on a accoutumé un peuple à de certaines jouiſſances, c'eſt un crime d'abuſer de ſon goût en les lui faiſant payer cher (*m*). Il y a des habitudes que l'on doit reſpecter.

Et j'embraſſai, ſous le nom de *jouiſſances*, tabac, ſucre, aromates, parfums, &c.

LXV.

Les corvées alloient mal ; je les fis bien aller ; je payai les travailleurs qui ci-devant travailloient mal, & faiſoient de mauvaiſe beſogne, parce qu'ils travailloient malgré eux & ſans profit. Il n'en fut pas de même lorſque je portai un ſac d'argent ſous mon bras ; je n'eus beſoin alors que de la moitié des travailleurs. Libres &

(*m*) Le parterre de la comédie françoiſe, qui étoit à 20 ſous, a paſſé ſubitement à 48 ſous. On n'a obtenu pour ce hauſſement de prix, qu'une banquette étroite, incommode ; les iſſues ſont gênantes ; je ne connois pas de ſituation plus pénible que celle de ſe voir enfermé dans ce parterre ; mon plus grand étonnement, c'eſt de le voir rempli.

payés, ils abrégerent le temps, & les chemins furent bien conſtruits. Il falloit auparavant recommencer les chemins avec de nouvelles dépenſes ; il ne fut plus queſtion de cela. C'eſt qu'il n'y a que la bonne volonté qui faſſe bien aller les bras ; & tant que vous contraindrez, vous n'aurez pas ſeulement de bons piocheurs.

LXVI.

J'apperçus une vilaine muraille, empreinte humiliante de ſervitude, qui coupoit déſagréablement & gâtoit de belles promenades, qui interceptoit l'air & la vue, & parquoit des citoyens comme on fait des moutons. Jadis la Chine éleva une muraille contre l'invaſion des Tartares. Ici c'étoit les Tartares qui avoient bâti la muraille odieuſe. Or, comme un ſyſtême financier eſt toujours petit, puéril, miſérable ; qu'il n'y a rien de ſi bas, de ſi cruel que cette eſpece d'hommes, qui apportent les plus grands obſtacles à la tranquillité & à la proſpérité nationale, je condamnai tous les gens de finance à démolir cette muraille, qui chagrinoit un bon peuple, lequel étoit aſſez ſoumis, & donnoit aſſez d'argent pour qu'on lui épargnât cette douloureuſe humiliation ; car il la regardoit comme un malheur & comme un outrage. Or, pourquoi faire de la peine à un peuple qui ne demande qu'à aimer, & qui paie avec gaieté, pour peu qu'on lui dérobe la vue des chaînes qu'il porte, ou qu'on les lui décore de quelques fleurs ?

Cloîtrer une ville immenſe & extrêmement peuplée, le centre & l'appui de toute la puiſ-

ſance royale & de toute ſa grandeur, c'étoit déshonorer une capitale antique, flétrir les monumens qu'elle renferme dans ſon ſein, diminuer l'admiration des étrangers, qui ſoupiroient comme les nationaux, en rencontrant ſur une ligne circulaire les éternelles traces de l'impôt accablant. S'il faut qu'il exiſte, pourquoi du moins ne pas cacher aux yeux ce qu'il a de triſte? pourquoi lui donner une ſurface auſſi effrayante? Si le citadin ſortoit pour aller reſpirer l'air pur de la campagne, il rencontroit une clôture immenſe qui ne lui permettoit d'entrer dans les champs, qu'après avoir trouvé difficilement l'iſſue rare, ou étroite, d'où l'impôt rigoureux ſembloit lui crier encore par la bouche des commis : *Tu ſors, en rentrant tu ſeras fouillé.* Je partageai l'affliction du peuple, & ce ne fut pas infructueuſement, graces à mon bras.

Celui qui avoit donné le plan & le projet de cette *muraille*, ayant dégradé le titre d'académicien, ſon nom n'en devint pas moins une injure, & ſignifia dans la langue publique, *l'ennemi du bon peuple.*

LXVII.

Un boucher alloit tuer un veau, & ſon garçon levoit un coutelas pour éventrer un agneau. J'arrêtai leurs bras, & leur dis : Qui t'a permis de tuer l'eſpece-enfant? Si on te l'a permis, moi je te le défends ; aucun de vous ne tuera ni veau ni agneau ; perſonne donc ne lit dans l'avenir ; on ne donne pas le temps à la nature de réparer ſes pertes. O prévoyance, prévoyance!

que tu es rare parmi les hommes ! Ils ne ſongent point à la propagation de l'eſpece, comme ſi la nature pouvoit ſuffire à leur avidité. Le Caraïbe vend ſon lit le matin, ne prévoyant pas qu'il en aura beſoin le ſoir ; & l'homme en ſociété étourdi & ſans prudence ne prendra pas la moindre précaution pour conſerver l'eſpece. Il mangera les veaux, les agneaux, les poulets, & puis il s'étonnera de n'avoir ni bœufs, ni moutons, ni poules. Ne reſſemble-t-il pas alors au Caraïbe qui pleure le ſoir, parce qu'il n'a pas ſu prévoir le matin qu'il devoit ſe coucher à la fin du jour ?

LXVIII.

On confond quelquefois le devoir avec la vertu ; parce que cela ſe reſſemble. On couronnoit en ma préſence une fille ſage qui avoit fui les garçons; une autre qui avoit ſoulagé ſon pere, on la donnoit en ſpectacle. Rien ne prouvoit mieux la morale du ſiecle. Un prédicateur célébroit encore en chaire ces vertus, ignorées de celles qui les poſſédoient ; la vertu devenoit une repréſentation théâtrale. C'étoit bien, ſi l'on veut, mais cela ne me ſatisfit pas. Je reſpectai le ſeigneur, la roſiere, le peuple qui l'environnoit. Cette fête pouvoit ramener au devoir, & cela ſuffiſoit pour qu'elle ne fût point interrompue ; mais la vertu eſt au-delà du devoir. Je ne dis mot, car j'avoue que je n'avois pas aſſez de connoiſſances morales pour peſer dans le dix-huitieme ſiecle le devoir & la vertu. Tout ce que je ſais, c'eſt que la vertu eſt au-delà du de-

voir, & qu'une roſiere n'eût-elle fait dans toute ſa vie qu'une bonne action morale, eſt bien au-deſſus d'un gagne-prix d'académie.

LXIX.

Je vis un adoleſcent d'une phyſionomie intéreſſante, & je lui demandai : Qu'apprenez-vous dans cette grande maiſon où je vois des grilles, des portiers, de longues robes noires ? — J'apprends du latin, me dit-il. — Enſuite ? — Du latin encore. — Quoi ! pas autre choſe ? — Quelquefois quelques mots grecs. — Et c'eſt pour cela, mon petit ami, que vous avez quitté la maiſon paternelle, & les ſalutaires exercices de la campagne ?

Je m'adreſſai aux robes noires & je leur dis : Qu'enſeignez-vous à ces enfans qui ſont dans l'âge de croître & d'apprendre ? Du latin, me dirent-ils, & un peu de grec, quand ils ont de la mémoire. Mes yeux étinceloient de colere : Pédant ! m'écriai-je. — On ne nous paie que pour cela, me répondirent-ils en tremblant. Hé quoi ! dis-je, du latin ? N'y a-t-il plus ni art, ni métier, ni ſcience exacte, ni membres à développer parmi cette jeuneſſe ? Que feront tous ces enfans de cette langue à-peu-près inutile ? Et les exercices du corps, & l'équitation, & l'art de nager, & les langues vivantes, & la connoiſſance des plantes uſuelles, où tout cela s'apprend-t-il ? Les pédans reſterent muets.

Quoi ! voilà donc l'inſtruction publique ? Du latin ! L'inſtruction publique eſt reſtée au même point depuis nombre de ſiecles, & l'on penſionne

des régens qui font leurs claſſes comme les chanoines diſent leur office, & qui bornent à des phraſes latines & inſignifiantes tout ce qu'on peut enſeigner dans le dix-huitieme ſiecle. Quoi! un établiſſement national s'eſt borné à ces petites idées pédanteſques, & l'on parle de Rome à des enfans nés à Paris! Que leur fait Rome? Qu'y a-t-il de commun entre les devoirs de la vie civile & cette ancienne cité? Que peut deviner le fils d'un bourgeois ſur cette ancienne maîtreſſe du monde, & que rapportera-t-il pour ſon bien-être de la fréquentation de ces auteurs latins? Il perdra ſa ſanté dans ces études ſtériles, & il ſortira du college avec cette ſottiſe préſomptueuſe qu'il aura reçue de ſes maîtres.

Soudain je fis un geſte & je fis venir des écuyers avec des chevaux, des menuiſiers, des charpentiers, des ferruriers & quelques deſſinateurs. Les enfans bondirent de joie en quittant la plume pour le marteau & le compas. Ils s'élancerent ſur les chevaux, & leur viſage triſte s'anima des plus vives couleurs. L'eſcrime, le pugilat ne furent pas oubliés (*n*). Je donnai un

(*n*) Le mot *virtus*, le mot *vir* dérive de *vis*, force, courage; c'eſt l'appanage du ſexe viril, pour braver les périls, pour vaincre tout obſtacle.

Dans les ouvrages les plus ordinaires, il faut joindre la force à la dextérité; par exemple, pour graver en taille-douce, pour broder des habits à l'éguille, les maîtres & marchands brodeurs que j'ai vus à Lyon, emploient plus volontiers des garçons que des filles, quoique celles-ci leur coûtent un grand tiers de moins. *Vir magis patiens laboris quam fœmina.*

Nulle vertu ſans la force du corps & celle de l'ame. Les

métier à chacun de ces pauvres enfans, & ils n'entendirent plus parler de ce bas flatteur, de ce biberon nommé *Horace*, que les régens n'entendent pas eux-mêmes & qu'ils expliquent toujours, dans l'intervalle de leurs exercices. Un peu d'hiſtoire naturelle amuſoit ces jeunes gens & diſpoſoit leur eſprit à voir les merveilles de la création.

On étudioit leur goût, & dès qu'ils montroient un penchant décidé pour une ſcience ou pour un art, on les livroit à des maîtres particuliers; ils étoient obligés, à vingt-deux ans, de voyager juſqu'à vingt-ſix, de s'éloigner de la capitale, & tous les huit jours ils devoient écrire ce qu'ils avoient vus, & c'étoit ſur ces rapports qu'ils étoient jugés pour obtenir les places de la vie civile.

Les régens demeuroient ſtupéfaits autour de moi, & comme j'avois abattu leur chaire, ils attendoient de moi un dédommagement. Peu leur importoit l'inſtruction, mais bien le revenu d'icelle. Et quelle hiſtoire enſeignez-vous à ces pauvres enfans? — Les hiſtoires Grecques & Romaines, où il eſt dit à chaque page qu'il faut déteſter tous les rois, comme autant de tyrans; qu'on a bien fait de chaſſer Tarquin, de tuer

---

ſémi-talens ne ſont tels que faute de courage & de force. Un Charles XII étoit tout nerf. Un Pierre le Grand avoit un corps robuſte, un eſprit plus inflexible que tout autre, un cœur plus ferme, plus conſtant, une volonté plus forte, une intelligence plus active que tous les Ruſſes enſemble.

Comme on n'obéit qu'à la force, donnons-la donc au corps & à l'ame. Le courage ſe peut enſeigner, je crois, comme l'équitation.

Céſar ; que tous les conſpirateurs furent de grands hommes ; que Caton, Brutus, qui ſe tuerent, firent en cela de très-belles actions. — Et c'étoit le roi de France qui vous payoit pour enſeigner à tous ces enfans le fanatiſme d'une liberté imaginaire ? pour préconiſer deux fois par jour les anciennes républiques ? pour rendre aux jeunes habitans de la bonne ville de Paris la royauté odieuſe ? pour imprimer dans leur cerveau des idées abſolument contraires au gouvernement ſous lequel ils doivent vivre ? Ah ! ſi vous n'aviez pas été des maîtres ennuyeux & plats, que ſeroient devenus vos diſciples avec des principes ſi oppoſés à la monarchie ? Mais heureuſement ils n'ont pas entendu les auteurs que vous traduiſiez (*o*).

J'armai mon bras, & tous les colleges furent détruits pour faire place à des gymnaſes où rien ne contrarioit la liberté de l'enfance, le dévelop-

(*o*) On lit dans l'hiſtoire de Florence un fait qui mérite d'être connu. Un régent de college en 1476, ayant pour ſouverain Galeas, duc de Milan, s'étoit prévenu juſqu'au fanatiſme en faveur du gouvernement républicain. Sa tête exaltée par la lecture des auteurs grecs & latins, vantoit à ſes écoliers l'avantage d'être né dans une république, & déploroit le malheur d'un ſujet ſoumis à un ſouverain. Il échauffa tellement de ſes idées trois de ſes diſciples, qu'ils firent ſerment entre ſes mains de délivrer la patrie, du duc leur ſouverain, dès qu'ils ſeroient plus avancés en âge : ce qu'ils exécuterent dans une égliſe. Deux périrent ſur le champ, le troiſieme qui n'avoit pas plus de vingt-deux ans, fut condamné à mort, & il répétoit pendant ſon ſupplice, qui fut long, les vers & les paſſages latins que ſon régent lui avoit enſeignés.

pement de ſes forces phyſiques, & encore moins de ſa jeune raiſon avide & curieuſe.

LXX.

Trois armées dans une vaſte plaine alloient combattre & s'égorger. Comme de toutes les extravagances humaines, celle-ci me paroît la plus forte, & que j'appelle démence & frénéſie ce prétendu courage; comme l'eſprit militaire me paroît être le ſouffle infernal ſorti de l'abyme du péché & des crimes, pour ſouiller & flétrir les habitans de la terre; comme j'exerce cette abominable fureur, je ſoufflai vîte ſur les enſeignes & ſur les drapeaux, & tous devinrent d'une couleur uniforme.

Alors, ces inſenſés voulant ſe battre, ne le purent plus; car c'étoit la couleur des drapeaux & des enſeignes qui les portoit aux maſſacres & au carnage; & c'étoit pour cette couleur qu'ils alloient offrir leurs poitrines nues à des canons chargés à mitrailles.

Quoi! voir des meurtres & des aſſaſſinats dans un climat doux, au coin des bois revêtus d'une verdure éternelle, à côté des fleurs qui naiſſent au milieu d'un air parfumé? Quand tout reſpire la vie & la volupté, voir des hommes qui ſe cherchent pour ſe donner la mort, s'égorger ſur les fleurs du printemps? Quel contraſte! Et comment l'homme repouſſe-t-il à la fois les bienfaits de la terre & ceux du ciel pour s'abandonner à la cruelle vengeance?

Mes bras d'airain n'étoient pas aſſez forts pour étouffer le monſtre de la guerre; & ſa force

eſt tellement oppoſée à celle qui édifie les loix & les fait reſpecter, que je ne pus que la maudire & la dévouer à l'exécration des ſages & à la Juſtice céleſte (*p*).

LXXI.

Une foule de danſeurs, de bateleurs, de muſiciens ſubalternes peuploient les petites villes de province ; une foule d'ouvriers inutiles, de coëffeurs, de perruquiers, &c. pullulоient juſque dans les bourgs ; & voici que les campagnes n'avoient point de chirurgiens, ou, ce qui eſt pis encore, en avoient de mauvais. Quoi ! tous les ſecours pour la capitale ? Les gens de l'art réunis, preſſés ſur un ſeul point, il n'y eut plus de ſecours pour l'infortuné payſan, & l'art de guérir n'exiſtoit pas pour lui. Les chirurgiens de campagne faiſoient tout à leur aiſe des veuves & des orphelins ; les accoucheuſes eſtropioient les meres ; il falloit dans certains cantons faire huit lieues pour aller trouver un Eſculape barbare,

(*p*) Je voudrois du moins pouvoir rappeller ces combats, fréquens en Italie, où il n'y avoit qu'un ſeul homme de tué, quoiqu'on ſe fût battu pendant ſept à huit heures : ainſi l'on faiſoit encore la guerre en 1460. De bonnes armes défenſives couvroient les ſoldats ; un homme n'étoit pas tué aiſément, & le ſuprême danger étoit de tomber de cheval.

Ces batailles non ſanglantes n'en étoient pas moins déciſives. Elles duroient un demi jour : on ſe chaſſoit réciproquement du champ de bataille à coups de lances. Force contuſions, peu ou point de ſang répandu. Eh bien ! ces batailles philoſophiques que l'on doit regretter, que je regrette, opéroient en politique tout ce que font aujourd'hui canons, bombes, fuſils & le maſſacre de vingt à trente mille hommes couchés dans une boue ſanglante.

qui, avec ſix volumes poudreux, quatre bouteilles de poiſon, une ſcie, une lancette & des grains d'émétique, faiſoient marcher de front la médecine & la chirurgie. La moindre épidémie devenoit déſaſtreuſe; la gangrene accompagnoit les moindres accidens, & l'humanité ſuccomboit tantôt ſous le ſcalpel, remis entre les mains de l'ignorance, tantôt ſous la lancette infatigable, tantôt ſous un purgatif banal & violent.

C'étoit véritablement une déſolation dans les campagnes que cette diſette des gens de l'art; il n'y avoit de guériſon que pour les villes opulentes. Un oiſif des cafés, poids inutile de la terre, échappoit, dans une grande ville, à une maladie, qui, en le tuant, n'auroit cauſé aucun vide dans l'état; il étoit ſauvé, parce qu'il avoit pour voiſin un homme de l'art; & le robuſte cultivateur étoit enlevé à l'agriculture, à ſa famille, faute des ſecours les plus néceſſaires. Les maladies des gens de la campagne étoient livrées au hazard, ou à des chirurgiens ſans livres & ſans médicamens. La mendicité honteuſe devenoit la reſſource de pluſieurs orphelins, qui bientôt dans l'âge des paſſions, ſe faiſoient brigands. Les bourgs étoient dévaſtés. Point de médecins que dans la capitale, ou dans quelques villes peuplées. Quand ils arrivoient à la ſuite du fléau qu'avoit annoncé la renommée, la mortalité avoit conſommé ſes ravages.

Cet inconcevable oubli me frappa d'indignation, & fit monter à mes yeux les larmes de la douleur. Quoi, des académies & point d'éleves!

Quoi, tant de médecins, & point de ſauveurs pour les campagnes! J'appellai à moi tous ceux que ces abus devoient frapper, je leur criai : Les hommes, les hommes utiles ſont dans les campagnes, ils meurent! Courez à eux, les lumieres bienfaiſantes repoſent dans les villes, les ténebres homicides enveloppent les bourgs & les villages ; répandez-vous, hommes inſtruits. L'art qui guérit n'eſt-il donc fait que pour les riches?

On accourut à ma voix; ma douleur étoit ſi profonde qu'elle paſſa dans toutes les ames. On plaça un chirurgien d'une capacité reconnue, de quatre lieues en quatre lieues ; on lui aſſigna cent écus, qui furent pris ſur les caiſſes des comédiens, baladins, hiſtrions, ſauteurs, voltigeurs & montreurs de marionnettes, par-tout le royaume ; & quand on vouloit ouvrir un bal dans une ville, on commençoit par mettre dans la bourſe des chirurgiens & médecins des campagnes. Ce titre fut mis en honneur. Les médecins & les chirurgiens des campagnes porterent même un habit particulier, afin qu'on les reconnût & qu'on pût réclamer leurs ſecours : les médecins de la capitale faiſoient enſuite chaque année, une petite tournée dans différens cantons, pour ſurveiller les opérations les plus importantes à l'humanité & les plus inſéparables du ſalut de l'état.

LXXII.

Je rencontrai le frere d'un homme qui la veille avoit monté ſur l'échafaud : ce frere étoit un

homme de bien. Accablé de ce coup, il marchoit tête baissée & n'osoit lever les yeux. *Je suis avili*, disoit-il. — Qu'est-ce que *l'avilissement* pour une faute qui n'est pas la tienne, lui criai-je? Quoi! quand l'opinion aura étendu son bras sur les malheureux humains, ceux-ci plieront le cou servilement, & se croiront dégradés? Ils méconnoîtront leur dignité, leur liberté, leur indépendance; ils se croiront vils, parce que l'injuste opinion d'autrui les aura souillés? Ame humaine, image de ton Dieu! les fautes sont personnelles; ne dis pas, je suis vile; car tu n'es pas *vile* pour le crime d'autrui. — Les hommes m'ont flétri. — Les hommes! Releve-toi, relève-toi; les hommes n'auront plus aucun pouvoir sur toi. Brave l'opinion qui choque la justice éternelle & la raison. On ne partage pas plus la honte de son frere, qu'on ne partage ses vertus. C'est une servilité que d'obéir à un tel préjugé; il est aveugle, il est nuisible; qui voudra l'anéantir, l'anéantira; ne dis pas *je suis avili*, & tu ne seras point *avili*.

LXXIII.

Si tu avois pu t'approprier tout l'air salubre qui flatte les délicieux côteaux de la Seine & de la Loire, toi tu l'eusses fait. Et toi, si tu avois pu renfermer le beau & vivifiant soleil dans ton parc & dans ton palais pour ton seul usage, tu l'eusses renfermé, & tu n'aurois laissé à ce peuple, dont le sang (à ce que tu crois) est différent du tien, que la lueur du crépuscule, tu aurois voulu ensuite qu'on vantât ta noble clémence.

Et heureuſement que toi, tu n'as pu dérober ni l'air, ni la lumiere, ni les rayons argentés de la lune, ni les brillantes étoiles du firmament; & toi heureuſement encore que tes longues & avides mains ont été trop courtes pour embraſſer le globe de la terre; car il auroit fallu que la terre dans ſon enſemble fût pour les deſirs impérieux d'un ſeul homme fou & ſuperbe....

Mais qu'importe, la terre eſt envahie; tout eſt pris. Grands! vous la poſſédez & la partagez excluſivement. Il n'en reſte que des lambeaux pour préſerver de la diſette la plus grande portion du genre humain (*q*).

Hauts & puiſſans larrons, ſang-ſues opiniâtres, propriétaires durs, inexorables! par quelle fatalité faut-il que vous ayez tout, & que les autres hommes n'aient rien? Vous êtes maintenant applaudis, vous poſſédez l'abondance ſans remords, en voyant la miſere & l'indigence à travers les glaces tranſparentes de vos voluptueuſes demeures; vous faites ouvrir ſous les pas de vos rapides courſiers qui jettent l'écume, la foule

(*q*) Il y a, ſelon moi, contradiction entre *naiſſance* & *non-propriété*. Celui qui en naiſſant ſur terre n'a pas un endroit pour repoſer ſa tête, eſt néceſſairement l'ennemi de ceux qui poſſedent. Un Lapon en naiſſant a du moins pour appanage un renne; on lui aſſigne un ſecond renne quand les dents lui percent; mais il y a en Europe des millions d'hommes qui viennent au monde ſans pouvoir dire avoir un arbre en partage. Il y auroit un terrible livre à faire ſur le mot *propriété*.

Les hommes les plus pauvres ſont encore chargés de nourrir & d'élever les hommes, qui, pour un modique ſalaire, ſerviront un jour la partie opulente. La ſociété eſt un prodige.

have & maigre qu'on voit fuir de peur d'être écraſée ; vous menacez à chaque minute les jours de vos concitoyens pour varier plus promptement les heures de vos délicieuſes jouiſſances : mais ce temps ſera de courte durée ; la mort venge le genre humain ; bientôt vos indignes ames s'envoleront nues, & toutes hideuſes des crimes de votre inſenſibilité ; elles s'envoleront pour répondre de toutes ces tyrannies publiques & particulieres, infame tiſſu d'une vie perſonnelle ; vos ames dures & froides rétrograderont loin du regard de la haute & adorable puiſſance qui compte les actions de chaque créature humaine, & qui retire ſon ſouffle divin aux méchans qui ont mépriſé ou opprimé leurs ſemblables. Le Maître, ſeul grand, ſeul adorable, vous précipitera dans le cercle de l'animalité ; parce que vous aurez oublié la deſtination de l'homme, & que ſa vie doit être *amour*, *tendreſſe*, *charité*.

J'adreſſai ces paroles aux égoïſtes du ſiecle, & je leur dis encore, vous n'avez pas voulu que tout le monde vive, & que chacun vive heureux ; eh bien, vos ames ſeront flétries par la langueur & par l'ennui dans le ſein même de l'opulence ; puis elles frémiront un jour des baſſes actions où elles ſe ſeront plongées. Le temps fuit ; demain votre orgueil ſera confondu ; demain vous ne ſerez plus homme ; jetés parmi les derniers êtres de la création.... J'ai lu votre arrêt dans le livre de la *Juſtice éternelle*, dont je ne ſuis que l'ombre ici-bas.... Frémiſſez de la ſentence qui vous rejetera de la vie ſentimentale....

LXXIV.

C'étoit à qui viendroit autour de moi ſe plaindre de quelque impoſture, ou de quelque vexation. L'élaſticité de mes muſcles d'airain étoit dans une action perpétuelle, ſoit pour protéger les foibles, ſoit pour arrêter ou pour punir les prévaricateurs, lorſque la foule des coupables augmentant, ils firent un complot contre mon individu juſticier.

Il étoit invulnérable ; rien n'affoibliſſoit ſon reſſort & ne retardoit ſa marche. Mais que fit la multitude des méchans ? elle s'ameuta, s'attroupa, ſe concerta ; elle inventa enfin une *manivelle* ingénieuſe & perfide qu'elle me jeta de concert aux bras, aux cuiſſes, aux jambes. Mes bras étoient viſſés, ils les dévirſerent ; puis avec une lime ſourde ils me ſcierent les jambes, & une fois renverſé, je me trouvai bientôt ſans main & ſans bras, car c'étoit là ce qu'ils redoutoient le plus en moi.

Couché par terre je n'eus plus la force de punir le méchant. Il paſſoit à ma portée, & je n'avois plus que le mouvement de la langue & de la tête, je n'étois plus enfin qu'un ſimulacre, ce qui réduiſit ma puiſſance à peu de choſes.

Quand les hommes me virent en cet état, ils me bafouerent ; alors je fus réduit à proférer quelques vaines ſentences qu'ils n'écouterent pas, ou qu'ils firent ſemblant d'admirer pour mieux les enfreindre. J'avois auparavant une force coercitive qui maintenoit ou rétabliſſoit l'ordre ; cette force s'étoit évanouie. Condamné

à jeter dans les airs quelques paroles perdues, le chagrin que j'eus de voir le mal triomphant & de ne pouvoir le réprimer ; l'insolence des méchans qui en passant auprès de moi, rioient de mon courroux impuissant, irrita tellement les fibres généreuses de mon cerveau, que l'illusion se dissipa ; je me réveillai, & je me dis alors à moi-même, en poussant un long soupir : hélas ! à quoi sert-il d'être *un homme de fer* invulnérable & de s'appeller *justice* ? Les méchans, toujours plus adroits que les bons, sont habiles à se soustraire à la puissance des loix & ne manquent guere d'en venir à bout. Ils auroient sans doute beaucoup moins de peine à redevenir gens de bien, qu'à travailler jour & nuit à ces machines odieuses compliquées qui ôtent *bras* & *jambes* à la *justice* ; mais telle est la profonde malice du cœur de l'homme, qu'il craint plus de s'améliorer que de faire la guerre à ce qu'il y a de plus saint sur la terre.

Pauvre *justice* ! les complots insidieux, les ruses abominables des fourbes ont fait de toi un corps mutilé, un tronc semblable à ceux qu'on voit dans l'attelier des sculpteurs. On apperçoit bien encore les muscles qui enfermoient ton cœur généreux, & quels furent jadis ta souplesse & ta force ; mais il faut que le coupable soit bien près de toi pour que ta voix terrible l'effraie, ou que tu puisses le punir par un mouvement énergique & prompt de tes membres à demi-mutilés. Le torse que Michel-Ange touchoit encore avec respect de ses mains défaillantes, est devenu, hélas ! ton emblême.

Tu allois autrefois au-devant du coupable, il faut aujourd'hui qu'on l'amene & qu'on le traîne devant tes débris. Qui te rendra tes membres, ta force agiſſante, ta marche fiere & rapide, telle qu'elle fut dans tes beaux jours?.... le ſouverain qui te connoîtra, & qui ſera aſſez vertueux pour devenir ton premier ſujet.

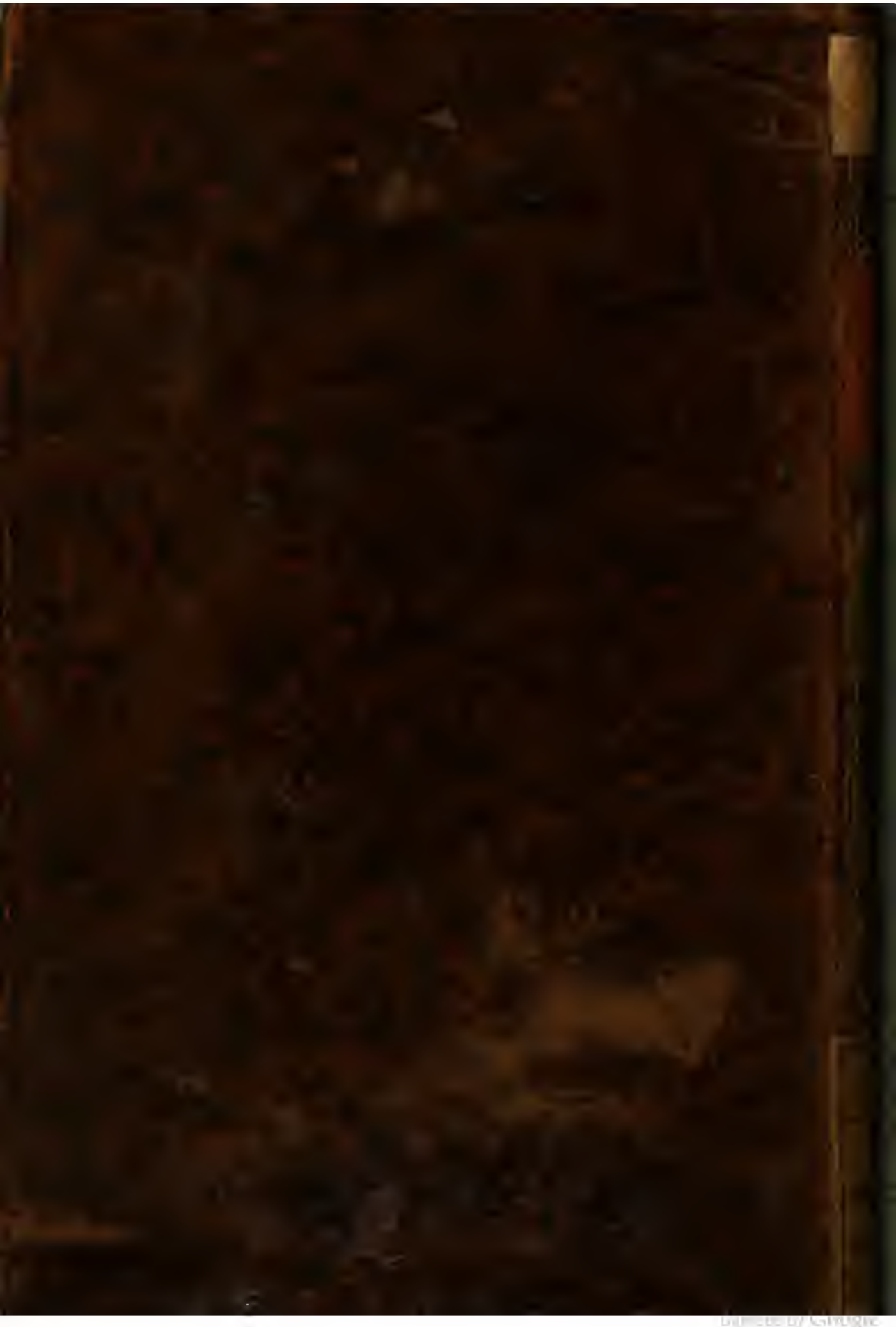
FIN.

On publiera du même Auteur un ouvrage intitulé : Notions claires ſur les Gouvernemens ; *un vol. avec cette épigraphe* : Nulla actio ſine reactione.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome troiſieme.

CHAPITRE LXIV. *Voyageurs.* Page 1
CHAP. LXV. *Schiſmes.* 10
CHAP. LXVI. *Mythologie.* 12
CHAP. LXVII. *De la grande Loi domeſtique.* 13
CHAP. LXVIII. *Les Gazettes.* 20
CHAP. LXIX. *Oraiſon funebre d'un Payſan.* 55
CHAP. LXX. *Hoſpices.* 61
CHAP. LXXI. *Suite du Profeſſeur de politique.* 70
CHAP. LXXII. *Liberté de la preſſe.* 76
CHAP. LXXIII. *Suite du précédent.* 79
CHAP. LXXIV. *Conſommations des grandes Villes.* 90
CHAP. LXXV. *Luxe.* 94
CHAP. LXXVI. *De certains Nobles.* 98
CHAP. LXXVII. *Reſtauration.* 103
CHAP. LXXVIII. *Canaux.* 110
CHAP. LXXIX. *Juifs.* 114
CHAP. LXXX. *Armées.* 119

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. LXXXI. *Verſailles.* 130
CHAP. LXXXII, & *dernier.* POST-SCRIPTUM. 136
L'homme de fer, ſonge. 141

Fin de la Table des Chapitres.